

JEAN-MARC SALVADORI

de l'Académie Cynéenne



FEMMES HÉROÏQUES CORSES



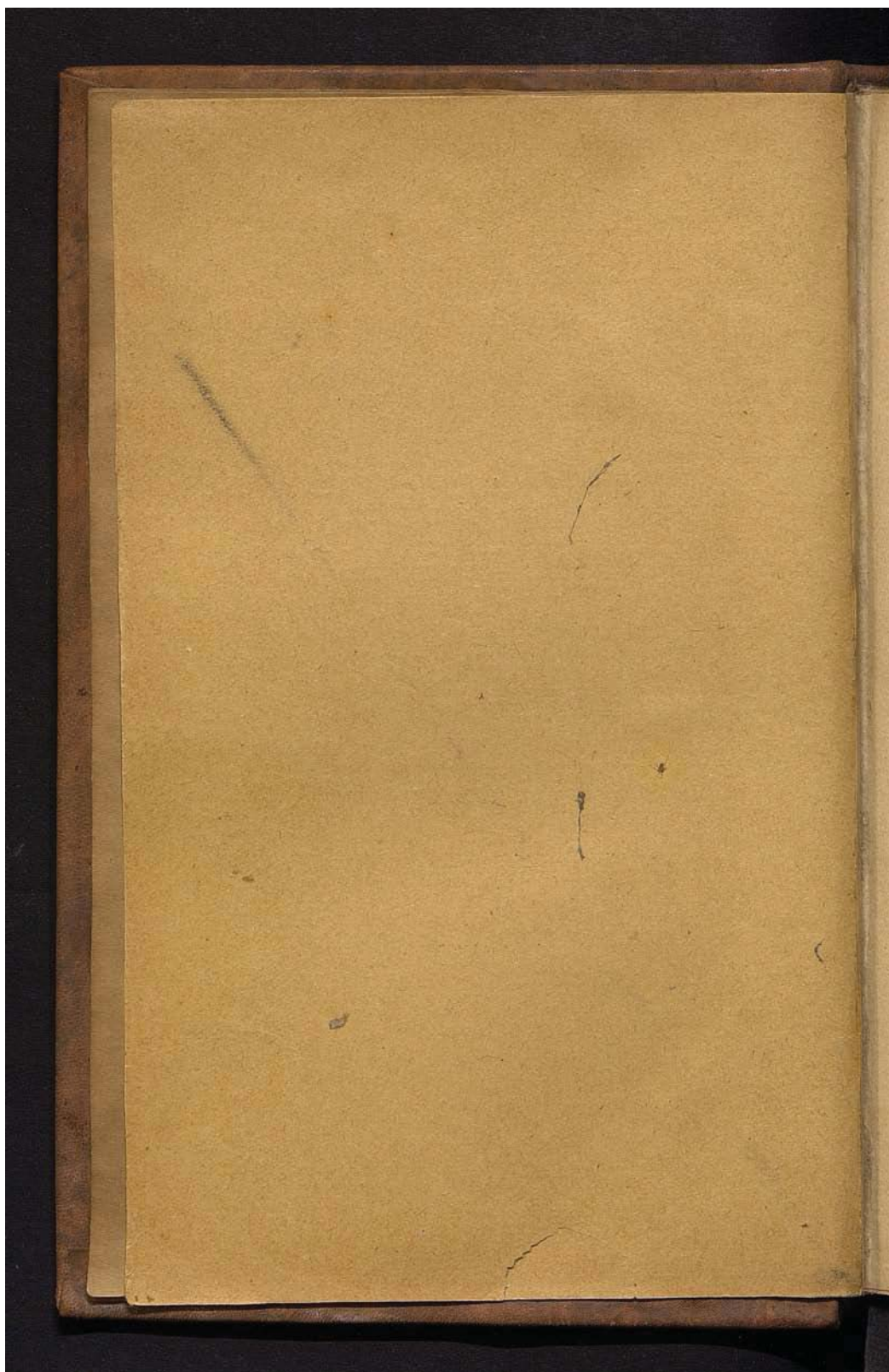
Dessins de P. Voluzan. Bois de Claudel
Illustrations d' " A Muvra "



En vente chez l'Auteur :

VENACO (Corse)

Tous droits réservés



FEMMES HÉROIQUES CORSES

DU MÊME AUTEUR

L'Ame Corse

TOME I. — *Contes, légendes et vieux dictons de l'Île de Beauté*. Préface de M. l'abbé LUCCHINI. — Un volume in-8 couronne.

Broché 6 fr.
Franco par la poste recommandé. 7 fr.

TOME II. — *Nouveaux contes, légendes et vieux dictons de l'Île de Beauté*. — Un volume in-8 couronne.

Broché 6 fr.
Franco par la poste recommandé. 7 fr.

Les Femmes Héroïques Corses

Un volume illustré, in-8 couronne, sur vergé bouffant

Broché 10
Franco par la poste recommandé 11.75

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT

Cinquante nouveaux contes Corses

Légendes Historiques Corses

08469548X C 920
SAL
59251

JEAN-MARC SALVADORI
de l'Académie Cypriote

1885 - 1934

FEMMES HÉROÏQUES CORSES



Reserve

Dessins de P. Voluzan. Bois de Claudel
Illustrations d' "A. Mura"



En vente chez l'Auteur :
VENACO (Corse)

Tous droits réservés

1930

*A ma mère
Marie Salvadori née Battesti (1856-1914)
Nature d'élite de vraie lignée corse
Qui m'inculqua l'amour du Pays Cyprien*

*A ma femme
Henriette née Rodet
Affectueuse
et
Dévouée*

*Ce recueil
Brassé de fraîches roses
Aux lueurs de pourpre
Est dédié*

J.-M. S.

INTRODUCTION

LIMINAIRE

« Quelle que soit la forme, toutes les fois que vous aurez touché l'âme humaine au bon endroit, vous aurez fait une œuvre durable. »

Il s'est fait une véritable révolution dans les études historiques corses.

L'*Histoire de la Corse*, rapportée selon la méthode scientifique, tend de plus en plus, non seulement à marquer la place qu'occupait notre peuple à travers les âges révolus et concourir ainsi à l'« *Histoire Générale de toutes les nations* », mais encore à bannir les légendes, les petits côtés, dans lesquels se complaisaient les vieux chroniqueurs.

Cette innovation mérite-t-elle des félicitations ou des regrets ?

L'Histoire, ainsi dépouillée de tout ce qui excite l'admiration ou la surprise, disséquée en un mot, est, en effet, diversement goûtée par les lecteurs : n'implique-t-elle pas, par une trop sèche analyse, la fatigante lecture d'une leçon à apprendre ?

Nous éviterons donc en cette étude, que nous

voulons aussi profitable que pleine d'honnêteté et d'intérêt, l'aride compilation.

D'autre part — tout en respectant l'exactitude historique qui nous fut toujours chère — nous rapporterons — tenant un juste milieu entre les développements fastidieux et une brièveté excessive — les grands événements que nos historiens laissent délibérément dans l'ombre, événements pourtant qui mettent à nu l'*Ame de la Femme Corse*...

Tirées de nos vieilles chroniques, certaines anecdotes peuvent sembler osées, extraordinaires, fabuleuses ! Nous laisserons au lecteur le soin de juger selon ses vues le degré de probabilité qu'il trouvera dans ces narrations.

Ce que nous désirons fermement c'est avoir réussi à mettre en ces pages d'histoire — qui ont la grandeur des légendes — l'attrait glorieux qui captive l'attention, élève les cœurs, les rend meilleurs... Ce recueil, de plus, comble une lacune :

C'est en effet une singulière aberration que de ne voir la « *Femme Corse* » qu'à travers les cruelles vendettas. Il est temps de s'occuper de celles qui vaillamment pratiquèrent les plus nobles vertus, gardèrent intactes les traditions d'une race héroïque...

Elles sont légion...

Mais avant de présenter en ce « *Livre d'Or* » les grandes figures féminines, qui ont surgi au cours de nos luttes ininterrompues, ne convient-il pas de tracer une esquisse du « *Pays* » où se déroulèrent tant d'exploits fameux, de peindre en un tableau synoptique « le paysage corse » sous l'enchantement de la chaude lumière versée à profusion par un ciel toujours serein, d'essayer d'évoquer (là, plus idéalisé que partout ailleurs) le synchronisme de la majesté pittoresque unie à la grandeur épique.

I

GEOGRAPHIE

La Corse, que l'on a comparée à une corbeille de fleurs parfumées sortie de l'abîme béant, est, sans contredit, la plus belle île de la Méditerranée.

Elle est située entre le 41° et le 43° degré de latitude Nord, à 180 kilomètres du continent français, à 80 kilomètres de l'Italie.

Sa superficie est de 8.747 kilomètres carrés. C'est, par ordre de grandeur, le sixième département français.

L'île est divisée en quatre arrondissements, soixante-deux cantons, trois cent soixante communes. Sa population est de 300.000 âmes environ. Les principales villes sont : *Ajaccio* (22.300 habitants), chef-lieu. Patrie des Bonaparte ; *Bastia* (33.094 habitants) ; *Corte* (5.500 habitants) ; *Sartène* (4.750 habitants). Les autres bourgades importantes sont : *Calvi* (2.586 habitants), patrie de Christophe Colomb ; *Porto-Vecchio*, *Bustelica*, *Bonifacio*, *Calenzana*, *Ile-Rousse*, *Levie*, *Propriano*, *Santa-Lucia-di-Tallano*, *Venaco*, *Zicavo*, etc...

Une chaîne de montagnes divise l'île en deux versants : a) *la partie occidentale* — l'au delà des monts — est la plus variée : montagneuse, abrupte. La côte superbement dentelée présente outre les *Calenche de Piana* — ou des pans d'azur bordent des roches sanglantes — les admirables golfes de *Saint-Florent*, *Porto*, *Sagone*, *Ajaccio*, *Valinco*, *Ventilegne*... ; b) *la partie orientale* — l'en de çà des monts — est par contre plus uniforme. Tout au long d'une côte rectiligne et sablonneuse s'étendent les seules plaines de l'île entr'autres la *plaine d'Aléria* — notre Metidja Cynrénienne — des étangs d'*Urbino*, de *Diana*, de *Biguglia* et les

trois golfes de *Santa-Manza*, *Porto-Vecchio* et *Maccinaggio*...

Cette chaîne de montagnes — sur la faible superficie de l'île 874.741 hectares — présente une demi-douzaine de cimes de près de 3.000 mètres : *Monte-Cinto*, *Rotondo*, *Oro*, *Renoso*, *Paglia-Orba*, *Padre*, *Incudine* ; et, au milieu d'un chaos d'ombres et de mystères, enserre les lacs : du *Rotondo*, du *Cinto*, d'*Oro*, etc... De ces « diamants enchassés dans du porphyre » s'échappent des torrents impétueux, presque asséchés pendant la saison torride, qui n'en portent pas moins le nom pompeux de « fleuves » : le *Golo*, le *Tavignano*, le *Liamone*, la *Gravone*, le *Taravo*, le *Fium'orbo*, etc...

Le quart du territoire est couvert de captivantes forêts : *Forêts de Vizzavona*, *Cervello*, *Valcorno*, *Aitone*, *Asco* etc... ; et, d'un manteau de velours sombre, le « maquis », d'où s'exhalent ces senteurs agrestes qui faisaient dire à Napoléon : « *Je reconnaîtrais la Corse à l'odeur s'échappant de son sol.* »

Sur les hauts plateaux et les plaines s'étendent de magnifiques pâturages : ceux de *Campotile*, *Renoso*, *Coscione*, entr'autres renommés...

Du sol enchanté sourdent à chaque pas des fontaines aux eaux cristallines ainsi que les sources minérales : d'*Orezza*, *Guagno*, *Guttera*, *Petrapola*, *Baracci*, *Caldanocchia*, *Pezzichella*, etc.. aux propriétés curatives extraordinaires...

Des entassements de roches étranges, des carrières de marbres de toute beauté ; des mines de fer, de cuivre, d'anthracite, de mispickel, d'arsenic, de plomb... et même de gisements d'argent et d'or, n'attendent que d'être exploités. D'autres richesses encore en font un pays d'avenir... Déjà cette *Europe en miniature* est le paradis du tou-

risme. Une suite de décors grandioses ou gracieux : échappées de vues superbes, défilés vertigineux taillés dans les montagnes géantes, des déchirures du sol au fond desquelles bondissent des torrents, (tels les gorges de *Popolasea*, *Bucella*, *Lancone*, *Santa-Regina*, *Inzecca*, etc...) ne cessent d'attirer les amateurs de belles choses, ravis de découvrir une « *Ile Parfumée* » plus belle que ne l'ont présentée les guides les plus réputés.

II

MŒURS CORSES

Voilà le cadre magnifique où habite un peuple fier, jaloux de son indépendance, sévère comme le roc qui lui servit de refuge aux temps troublés, qui pousse au fanatisme le courage, l'honneur, la justice.

Les Romains ne purent jamais faire un esclave d'un Corse !

Les seigneurs féodaux qui s'oublièrent jusqu'à introduire chez nos montagnards — parangons de vertu, des coutumes vexatoires ayant cours en d'autres lieux — telles « *le droit de cuissage* » en furent sévèrement punis... *Senèque*, pour avoir voulu perdre une jeune Cap-Corsine, reçut une cuisante fustigation avec l'ortie corse aux endroits sensibles ; les comtes de *San-Colombano* ; le *Seigneur de Freto* ; le *vice-roi Vincentello*, princes libidineux, payèrent de leurs vies leurs malhonnêtes essais.

« *A terra simili a se gli abitator produce* » a dit *le Tasse*.

III

HISTOIRE

La situation de l'*Ile de Corse*, au carrefour des routes de la mer, fut la cause première de ses malheurs. En butte aux convoitises des Etats voisins, ses pauvres habitants vécurent dans d'éternelles craintes...

Tour à tour les *Celtes*, les *Phéniciens*, les *Phocéens* (qui fondent *Alalia*, *Aléria*), les *Etrusques* (qui fondent *Nicée* à l'embouchure du Golo), les *Carthagénois*, les *Romains* s'en disputèrent la possession.

Il fallut dix expéditions à Rome (de 260 à 162 avant J.-C.) pour y établir son autorité incontestée (*Scipion Nasica en 162.*)

Marius y fonde *Mariana*.

Sylla repeuple *Aleria*.

La décadence de l'Empire entraîne à nouveau *Cyrnos* sous le joug des barbares. Elle sera pendant plusieurs siècles d'enjeu aux *Vandales*, *Goths*, *Byzantins*, *Lombards*, *Sarrazins*...

Les *Carlovingiens* (*Charles-Martel*, *Charlemagne*, *Louis le Débonnaire*) y rétablirent un peu d'ordre ; puis la cédèrent aux papes qui en confièrent la garde aux *marquis d'Italie*...

Le pape *Urbain II*, en 1098, la rétrocéda à la *République de Pise*.

Sous la domination pisane, l'île prospéra. Ce fut sans conteste le plus heureux temps de sa histoire.

Tels les peuples bibliques sous les bons rois, nos pères, tous bergers, payaient un faible tribut et ils avaient leur sécurité assurée. Leurs immenses troupeaux pacageaient à travers des champs non délimités ; leur vie patriarcale n'était trou-

blée que par les soucis qu'amènent ces mêmes troupeaux... « Cette paix et cette union profonde firent oublier les malheurs des temps passés », affirme Giovanni della Grossa. La sanglante bataille navale de la *Meloria* (5 et 6 août 1284), où Gênes subjuguait Pise, fut par contre-coup fatale à la Corse.

Gênes cauteleuse et cupide, plus cruelle que les Vandales, s'abat dès lors sur la Corse : elle presse non seulement les habitants, mais encore ses manières arbitraires, révoltantes, sont des modèles d'iniquité. Elle instaure (en 1347) un pouvoir central... Mais, la justice exercée par ce tribunal est absolument vénale...

Au cours d'une lutte au couteau, qui dura cinq siècles, se levèrent contre une telle domination :

Au milieu du XIII^e siècle le mari d'*Adelasia* d'*Arboréa*, *Enzio* (ou Hentius ou le Roi Henri), ouvre la série des hostilités. Hélas ! celui dont l'épithaphe porte : « Roi de Sardaigne et de Corse », qui fut prétendant même au trône du Saint Empire Romain-Germanique devait être entraîné dans la ruine de la famille impériale des Hohenstaufen. *

Sinucello de Cinarca (della Rocca ou Giudice d'Istria), * né à Rocca-di-Valle en 1219, l'un des hommes les plus remarquables que la Corse ait produits. Par ses victoires sur Thomas Spinola il rétablit, en Corse, le gouvernement pisan en 1282. Malheureusement la bataille de la *Meloria* (1284) consacra à nouveau la suprématie génoise sur Pise...

Giudice ne désarma point. Ses combats contre le représentant de Gênes *Giovanninello* * de *Petra-Allaretta*, sa « Justice proverbiale qui s'étendait jusqu'aux animaux », sa « générosité », en font un héros légendaire. Après avoir

combattu avec succès pendant un demi-siècle (1258-1310), devenu vieux et aveugle, il fut trahi par son fils naturel Salnèse...

Pris donc par trahison, le vieux souverain, presque centenaire, devait mourir dans les cachots de la *Malapaga* (prison que Gênes réservait aux malfaiteurs), étonnant encore, par sa constance dans l'adversité...

Giudice avait su maintenir les chefs corses dans le devoir. A sa mort, le pays est livré à l'anarchie...

C'est l'époque où fleurit, pour la première fois dans le monde, le « communisme ». En 1354, les frères *Polo* et *Arrigo d'Attala* prêchent (plus de quatre siècles avant la Convention Nationale) : la Fraternité, l'Egalité, la Liberté...

Cette nouvelle religion eut ses prosélytes, ses martyrs... Les « *Giovannali* » * furent accusés de se livrer aux plus honteux désordres ; de mettre tout en commun ; de profaner les temples ; de s'adonner aux orgies les plus éhontées ! Le pape prononça contre eux l'excommunication...

Une véritable croisade, partie d'Italie, extermina ces idéalistes qui avaient par trop devancé leur temps...

Mais la graine de la liberté germa, ne tarde pas à porter ses fruits... Tandis que *Piobetta* * dans l'au delà des monts rase le castel de Figari ; dans l'« en-de-çà » un législateur *Sambuccucio-di-Alando*, soulève le peuple, part en guerre contre la féodalité ; et, réussit à instituer une administration démocratique en la contrée dénommée depuis « *Terre du Commun* ».

Chaque *Pieve* (canton) élisait son *podestat* (juge) ses *Pères de Commune* (maires). L'assemblée des « *podesta* » élisait le *Conseil supérieur des Douze*...

Les Corses dans leurs luttes contre la République Ligurienne ne cessèrent jamais de demander le maintien de cette organisation sage et basée sur la Justice et le Droit.

Gênes — habile à entretenir les haines — ne voulut pas d'une rénovation si accomplie. Elle profite de la dissension de deux familles *I Ristagnacci* * et *I Gaggionacci* * pour susciter une lutte fratricide qui durera un siècle (XIV^e siècle).

Entre temps, avec un pouvoir discrétionnaire, elle vend la justice et écrase le peuple d'impôts...

Arrigo della Rocca * secoue enfin le joug génois...

Le roi D. Pedro, rappelant ses anciens droits sur la Corse (le pape Boniface VIII, en 1296, avait donné l'investiture au roi d'Aragon) fournit, au patriote corse, des subsides... Et, l'île — hormis le Cap, Calvi et Bonifacio — reconnaît Arrigo, comte de Corse.

Mais notre héros meurt subitement à Vizzavona en 1401...

Vincentello d'Istria, * neveu d'Arrigo, officier au service du roi d'Aragon Alphonse V * le Magnanime, est envoyé par son souverain en Corse en 1404. Il est proclamé comte de Corse à Biguglia.

Deux seules villes, Calvi et Bonifacio, restent au pouvoir des Génois lorsqu'en 1421 il est nommé vice-roi de la Corse.

Entre-temps, il avait fait bâtir en 1420 le château-fort de Corte...

Mais « Vincentello » « l'homme glorieux », se laisse aller au rapt d'une jeune fille de Biguglia. Cette action indigne le peuple. Vincentello, abandonné par ses partisans, quitte l'île. Fait prisonnier en mer, conduit à Gênes, il eut la tête tranchée sur les marches du Palais ducal (1434).

La Corse retombe, en coupe réglée, au pouvoir des gouverneurs génois (qui prétendaient « que tout leur appartenait : hommes, bestiaux, fruits ») et des *Caporali*, petits seigneurs ambitieux et rapaces.

La « Terre du Commun » se révolte. Elle donne mission : à *Mariano de Gaggio* de combattre la nouvelle féodalité des *Caporali* ; et, à *Sambuccio di Alando* (descendant du fameux législateur), de se rendre auprès du duc de Milan, lui offrir de placer la Corse sous son protectorat.

Après dix ans de bonne gestion, le duc de Milan, sous la pression de Gênes, est obligé de retirer ses troupes.

La République Ligurienne a recours alors aux moyens les plus inhumains, les plus coercitifs pour asservir les Corses : elle incendie des villages, dévaste les propriétés, n'hésite devant aucun crime pour arriver à ses fins.

Tour à tour *Giudice d'Istria*, *Polo della Rocca*, *Rinuccio de Leca*, *Raffe de Leca*, *Rinuccio della Rocca*, poussent le peuple à la révolte...

Giudice d'Istria est jeté en prison en 1443 ; *Polo della Rocca*, vaincu, meurt en exil ; *Rinuccio de Leca* est pris et incarcéré dans une prison génoise ; *Raffè de Leca* « dont la tête est mise à prix mille ducats » trahi par les siens, est livré au capitaine génois *Nicolo Calvo* ; et, pendu avec vingt-deux membres de sa famille (1446)...

Rinuccio della Rocca * qui s'était retiré après les révoltes de 1486 et 1488 en son castel de *Roccatagliata*, prend de nouveau les armes en 1501, et pendant dix ans il contrebalance la fortune de Gênes.

La République Ligurienne ne se débarrasse du fougueux patriote qu'en le faisant assassiner par un de ses parents en 1511...

Enfin, arrive Sampiero,* l'implacable ennemi de Gênes... le plus étonnant des Corses avant Napoléon.

Sampiero naquit à Bastelica le 8 janvier 1497. Il servit d'abord dans les « Bandes Noires » de Jean de Médécis ; puis il passa au service de la France. Colonel sous François I^{er}, il se distingue au siège de Perpignan, à Landrecies, à Vitry-le-François. Sa vaillance était proverbiale. Le connétable de Bourbon disait qu'à lui seul, dans la mêlée « Sampiero valait dix mille hommes. » Au siège de Perpignan, ayant sauvé le futur Henri II, François I^{er} lui donna la chaîne d'or qu'il portait à son cou, enrichit ses armoiries de la fleur de lys « deux bandes d'azur à la fleur de lys d'or »...

Sampiero devait déterminer Henri II à s'emparer de la Corse. Il en chassa les Génois ; y installa le pouvoir de la France.

Le traité de Cateau-Cambrésis (1559) rétrocéda l'île de Corse à la Sérénissime République...

Le farouche patriote ne désarme pas... Il est assassiné le 17 janvier 1567 par des partisans génois...

Alphonse d'Ornano * (1548-1610) fils de Sampiero poursuit la lutte... Mais la Corse était épuisée. Alphonse se retire en France où il devint maréchal de France, gouverneur de Guyenne-Gasconne.

En 1729, nouvelle révolte...

Ce fut la « Guerre de l'Indépendance » au cours de laquelle s'illustreront les grands chefs corses : les *Matra*, * *Ceccaldi*, * *Giafferi*, *Venturini*, *Gaffori*, * *Paoli*. *

Déjà, en 1731, Gênes aux abois fait appel à l'empereur d'Autriche, Charles VI, qui envoie en Corse 4.000 Allemands sous les ordres de Wachten-

dock. Entre temps, la Corse se donne un « gouvernement national », un roi : *Théodore I^{er}*.

Enfin, dès 1738, Gênes épuisée, demande secours de la France... Le comte de Boissieux, le marquis de Maillebois et de Cursay pacifièrent l'île...

Mais, la lutte contre la République ligurienne reprit dès le départ des Français...

Gaffori * devint le véritable chef d'un gouvernement national : Gênes le fit assassiner en 1753...

*Pascal Paoli** complète l'œuvre de *Gaffori*... Les Génois sont non seulement chassés du territoire corse, mais poursuivis : *Conquête de l'île de Capraja par Achille Murati en mai 1767*.

Gênes vaincue, abandonne ses prétendus droits à la France (*Traité de Versailles, 15 mai 1768*).

Paoli résiste victorieusement à Borgo (où il taille en pièce l'armée de Chauvelin) ; mais, débordé à *Ponte-Nuovo* (8 mai 1769), il dut se réfugier en Angleterre.

Le 15 août suivant, l'île est unie à la France ! Napoléon naît à Ajaccio !!!

En 1793, par haine de la Terreur, et à l'instigation de l'Angleterre, Paoli soulève à nouveau les Corses... *Sir Gilbert Elliot* gouverne l'île de 1794 à 1796.

En 1796, les généraux Casalta et Gentili, détachés par Bonaparte de l'Armée d'Italie, expulsent les Anglais de l'île...

Dorénavant, l'*Histoire de la Corse* se confond avec l'*Histoire de la France*, notre mère patrie...

Voici brièvement exposés les grands souvenirs de la Terre prestigieuse qui enfanta les héroïnes qui ensoleillent ce Recueil...

Certes, nous n'évoquerons pas, en cet ouvrage, les *Femmes Corses* qui doivent leur triste célébri-

té à la « vendetta », au « banditisme », les « Vestales » qui entretenaient le flambeau de l'Honneur au feu néfaste de la Haine ! les « Furies » que A. Arrighi compare aux divinités barbares pour lesquelles il n'y avait point de libations plus agréables que le sang des victimes humaines « dont les pensées étaient des projets de meurtres, les vengeances leurs seules joies »...

Colomba, * elle-même, notre Electre corse, auréolée par Mérimée d'un rayon de poésie antique, ne sera pas mentionnée en notre *Athénæum des Femmes Illustres Corses*.

Seules prendront place en ce recueil : les compagnes de nos héros invaincus, celles qui frôlées par les ailes de la patrie « apportaient les armes à leurs maris, leurs frères, leurs pères et leur présentaient les traits pendant le combat..., qui au besoin défendaient leurs maris, leurs frères, leurs pères ! »

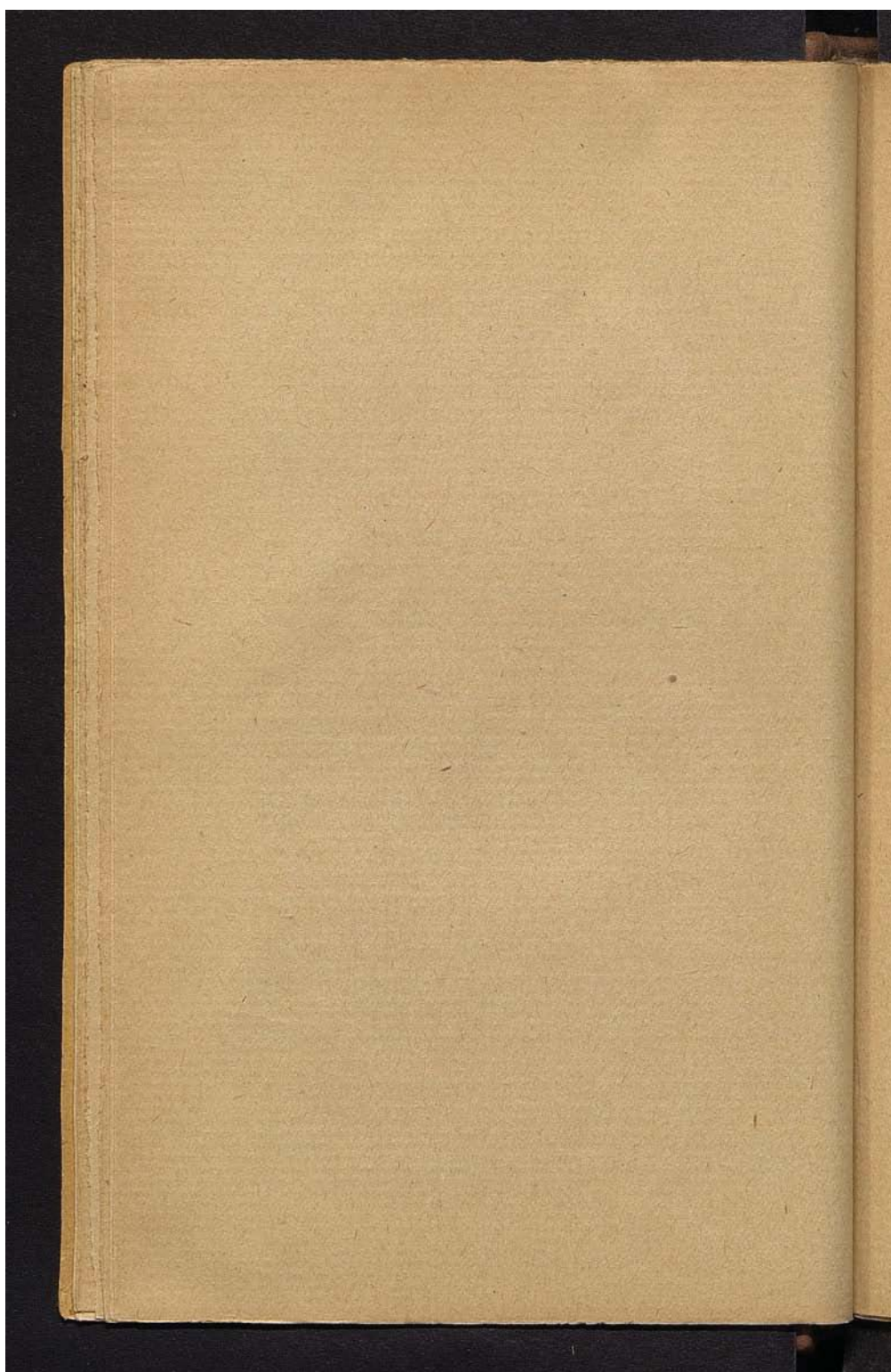
Le rayonnement de leur beauté morale ensoleille non seulement notre épopée, mais il éclaire encore la Destinée de notre race...

Tour à tour défileront notre Lucrèce, * notre Egilone, * notre Cyrène, * nos Sagontines, * notre Faustine * mère des Camps, notre Véturie, * nos Spartiates, * notre Cornélie, * nos Penthésilées, * notre Aspasia, * notre Didon, * notre Egérie... *

A côté de ces « Ames de bronze », guerrières flamboyantes et casquées, notre Antigone, *Maria-Gentile d'Oletta* symbolisera la tendresse, le dévouement, l'altruisme dont les femmes corses sont capables...

En groupant ces « Fleurs éternelles de l'Idéal, » nous n'avons point envisagé qu'un travail utile...

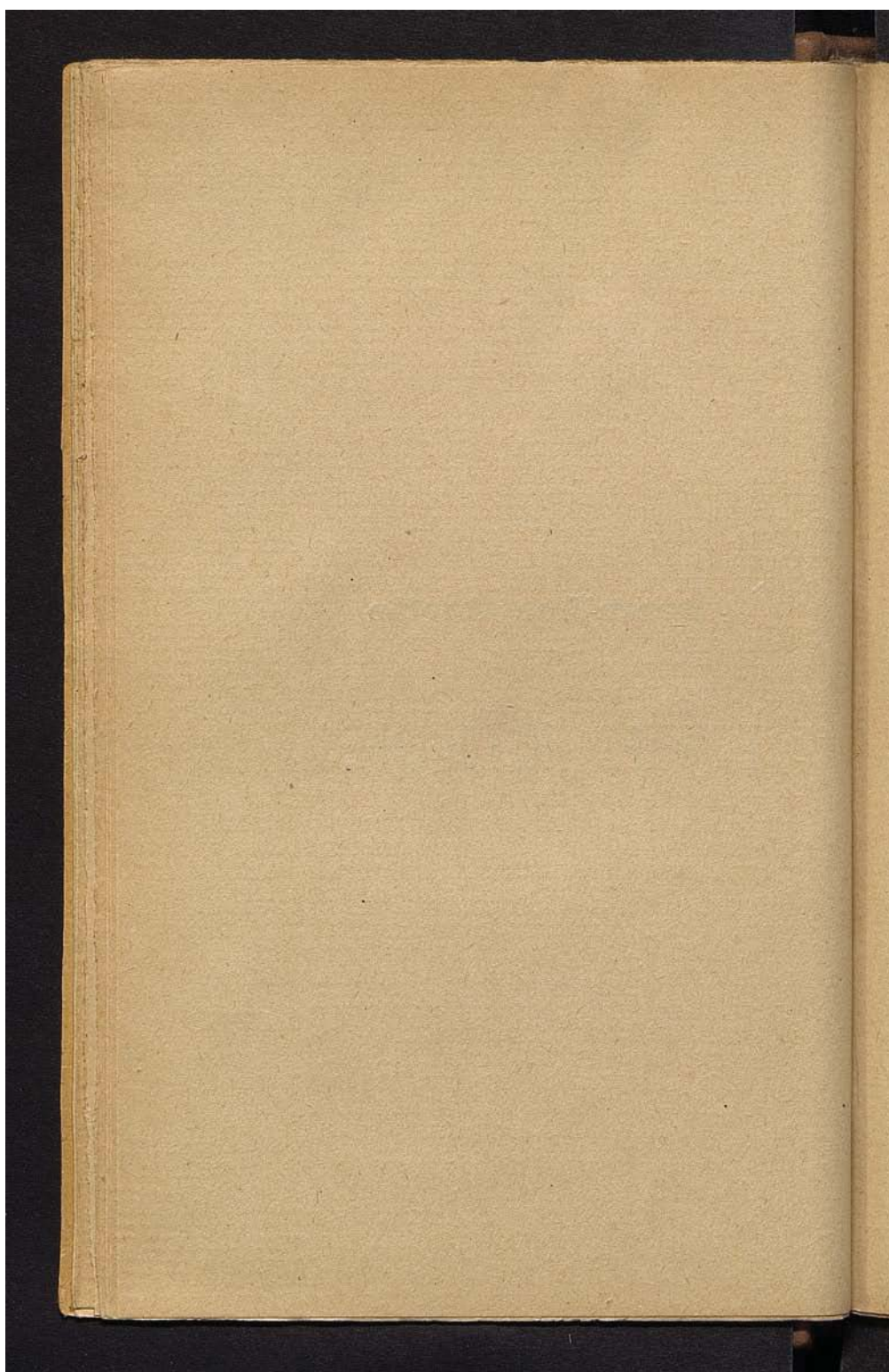
Ce recueil constitue un témoignage... C'est notre « Acte de Foi » en la Patrie Cyprienne...



Première Partie



FEMMES HISTORIQUES



CORSA BABULA

Les origines de la *Corse* se perdent dans la nuit des Temps...

Hérodote rapporte que vers 1549 (avant l'ère chrétienne) les deux frères Cadmus et Thasus, vinrent en Europe et y fondèrent des établissements...

L'une de ces colonies est *Kallisté*...

D'après Hérodote, Pausanias, Appollonius de Rhodes, Plin, Strabon, *Kallisté* — la Toute Belle — n'était autre que la Corse...

Rappellerons-nous les noms que cette Ile — le plus beau joyau méditerranéen — porta à travers les siècles nébuleux : *Terapné*, *Cernéantis*, *Tyros*, *Korsiké*, *Cyrnos*, *Corsus*.

Or, parmi les légendes qui ensoleillent ces époques lointaines, l'une des plus merveilleuses est l'aventure survenue à *Corsa Babula* ?

Nous évoquerons cette légende (qui spécifie que la Corse fut découverte par une femme) d'autant plus volontiers que *Corsa* ne dépare pas le cadre héroïque d'un recueil tout à l'honneur des *Femmes Corses*...

Donc, *Corsa Babula*, intrépide bergère ligurienne, intriguée par les incessantes fugues d'un taureau (qui affrontait les flots, voguait vers l'inconnu ; puis, après quelques jours d'ab-

sence, réintégrait le troupeau, en bon état, résolut, un jour que le taureau tentait son escapade, de suivre ses traces, montée sur un faible esquif...

Elle est ainsi emmenée, en une Ile verdoyante, aux gras pâturages.

De retour, elle parle avec enthousiasme de ce pays idyllique. De hardis liguriens partent en exploration, reconnaissent l'Ile entière et la nomment *Corsa*, afin que la postérité conserve le nom de l'héroïne qui l'avait découverte.

NOTRE ASPASIE

ANAGALLA

Le souvenir d'Anagalla se rattache à l'antique cité de *Salogna*... * Cette femme célèbre, lettrée et belle, fut combien admirée dans l'antiquité :

« *Anagalla* ou *Anagallis*, vierge corse, éprise de la passion des sciences, se livra avec une telle ardeur à l'étude de la grammaire et y fit de si rapides progrès, qu'elle surpassa en savoir les hommes les plus doctes de son temps » (Della Chiesa : Femmes Illustres et lettrées).

« *Anagalla*, née en Corse, tout à la fois grammairienne et poète, eut la gloire, selon plusieurs écrivains, d'avoir introduit la syntaxe grammaticale en Italie » (Ribera : Des Femmes Illustres).

« *Anagallis*, vierge corse, ornée de toutes les vertus, possédait aussi des talents merveilleux. La Corse faisant partie (c'est un génois qui parle) du domaine de notre République, nous sommes fiers de parer notre *Athénée* du nom d'une femme si célèbre. Elle écrivit les règles et la syntaxe grammaticales, et, inventa, dit-

on, la sphéromagie ou jeu du ballon » (Oldoini : Athenée des Femmes Illustres génoises).

D'autres auteurs : *Testore, Boceto, Celius, Rodriguez, Raphaël Soprani, Jean Ravisius*, etc, etc... parlent, avec éloquence, de notre savante compatriote.

Cependant, l'historien grec *Suidas*, assigne, à Anagalla, non la Corse pour patrie, mais l'île de Corcyre (Corfou).

Nous craignons que *Suidas* n'encoure le reproche que Juvénal adressait aux historiens grecs : « *Quidquid audet Græcia mendax.* »

LA PREMIÈRE REINE DE CORSE

Adelasia d'Arborea

(Milieu du XIII^e Siècle)

Ugo de Basso * (seigneur de Baux) marié avec la fille de Guglielmo Obertenghi * laissa à son unique héritière *Adelasia d'Arborea*, « le marquisat de Corse et le fief de Gagliari, en Sardaigne ».

Adelasia devait convoler trois fois en justes noces...

Son second mari, *Ubaldo Visconti*, seigneur pisan, « ...ne tarde pas à adjoindre par la violence aux états de sa femme la plus grande partie de la Sardaigne. Fût-ce pour inspirer la terreur de son nom, toujours est-il que Tronci raconte qu'ayant fait prisonniers des Corses réfugiés en Sardaigne, il les fit marquer au visage avec un fer rouge (1230) » — (Colonna Cesari Rocca. Histoire de la Corse.)

L'action d'Adelasia, du vivant même d'Ubaldo, fut des plus actives. Déjà, en 1236, en pleine lutte gibeline, comme « *souveraine de Corse et de Sardaigne* » elle rend hommage au Saint-

Siège, prenant ainsi parti contre les Impériaux. Cependant, après la mort d'Ubaldo, Adelasia se marie en 1240, avec *Enzio*,* (fils naturel de Frédéric II Barberousse). Enzio, avait été investi en 1238, au détriment du Pape Grégoire IX, du vicariat impérial d'Italie. Elle est donc comprise dans l'excommunication générale qui frappait toute la famille des *Hohenstaufen*.*

Ce mariage ne fut pas heureux.

En butte aux mauvais traitements d'un mari tyrannique et brutal, Adelasia a recours au Pape...

Ceci pendant qu'Enzio, à la tête des armées Impériales, écrasait les guelfes et faisait trembler Rome (Conquête de Ferrare, bataille navale de Monte Cristo). Mais ces succès — victoires à la Pyrrhus — furent anéantis par la défaite de *Fossultaz* en 1249...

Notre roi vaincu, fait prisonnier, est emmené à Bologne ; où, enfermé dans une cage de fer, il mourut après vingt-deux ans de captivité...

Entre-temps, Adelasia, non seulement rentre en grâce auprès de la Cour Romaine, mais encore elle obtint du Saint-Siège une bulle de pardon général en faveur des Corses qui avaient embrassé le parti de leur roi Enzio.

Elle mourut en laissant le nom « *d'une grande et fastueuse dame dont la charité était inépuisable...* »

Sibilia de Franchi

(XIII^e Siècle)

Entre les vallées du *Taravo* et du *Baracci*, fleuves côtiers qui se jettent dans l'admirable golfe de *Valinco*, se dressent, sur des éminences, les ruines de deux castels. Les décombres du *Château d'Istria*, ou de « *Monte Rotondo* » dominant *Sollacaro* et les débris du *Château della Rocca*, ou de « *Valle* », surplombent *Olimeto*. Or, ces témoins d'un passé révolu, évoquent une tragédie qui atteint la sauvage grandeur du théâtre shakespearien...

C'était au XIII^e siècle. En ce temps-là, *Sibilia de Franchi*, jeune veuve d'une éblouissante beauté, régnait sur le castel d'Istria. Mais, cette châtelaine n'entretenait guère de relations d'amitié avec son voisin, le seigneur du Castel della Rocca, caractère sombre et sévère, que son extrême rigorisme faisait appeler « *le Justicier* » : *Giudice di Cinarca*. *

D'autres considérations devaient aviver encore l'aversion de *Sibilia*. D'origine génoise, elle voyait l'intérêt, le salut de la Corse sous l'égide de Gênes ; tandis que, le farouche *Giudice* était un implacable ennemi de la Sérénis-

sime République... Un raconter devait muer cette aversion en haine : n'avait-on pas rapporté à Sibilìa, qu'un soir d'orgie, Giudice s'était vanté de capter ses faveurs ?

Se jugeant trop faible pour attaquer son ennemi face à face, elle use d'un expédient : elle feint d'avoir un penchant pour l'homme qui lui répugnait instinctivement ; et, comble d'artifice, elle fait proposer mariage à Giudice...

Le seigneur della Rocca devait répondre à son appel, s'engager dans une aventure qui faillit lui être fatale. Il se rend donc, sans escorte, au château d'Istria... L'implacable Sibilìa, au lieu de lui offrir les doux liens conjugaux, le fit charger d'autres chaînes !

Mais, la terrible châtelaine ne devait pas s'arrêter là... Chaque jour, elle allait narguer Giudice enfermé dans une cage de fer... Elle se dévêtissait devant lui, et, plus nue que *Lady Godiva traversant Coventry*, écartant même impudique sa longue chevelure, barbarement, elle cherchait à aviver son supplice en l'affolant de sa beauté...

Tel un lion pris au piège, Giudice, impuissant, rugissait sous l'insulte... Puis il crut devenir fou... La honte, le dépit, la colère, irritaient, jusqu'au paroxysme, son âme offensée.

Fort heureusement pour lui, ce supplice ne devait pas durer...

Il réussit à circonvenir la servante, qui lui apportait sa nourriture, en lui promettant le choix d'un époux, soit dans le corps de ses officiers, soit parmi les seigneurs ses vassaux.

La soubrette, gagnée par de telles offres, prévient les partisans de Giudice. Le château

d'Istria est mis à sac : la belle Sibilia est faite prisonnière et Giudice délivré...

Que devait dicter la haine au seigneur de de Cinarca ?

Dédaigneusement, il devait dire à Sibilia :
« Je n'ai que faire de ta beauté ; mais il faut que tu encoures ma colère, impudique ! Je te mettrai au carrefour le plus passager de mes états, à la *Bocca di Celaccia*, et là, tu seras exposée, nue, au sadisme des passants... »

Sibilia fut menée à la *Bocca di Celaccia* dans une cabane infâme. Mais, quand les argousins de Giudice voulurent la déshabiller, elle proféra un grand cri qui retentit dans toute la vallée...

Les agents de Giudice n'attachèrent, dans la cabane d'infamie, que le cadavre de la pauvre Sibilia.

NOTRE HERSILIE

ARIENTA

(Fin du XIII. Siècle)

C'était vers 1290, au temps où Giudice * régnait sur la Corse entière...

Giovanni Felce * s'était rendu à *Ghisoni*, * chez *Guglielmo de Cortona*, * seigneur de l'endroit. Subjugué par la beauté d'*Arienta*, la fille du dit seigneur, il la demande en mariage.

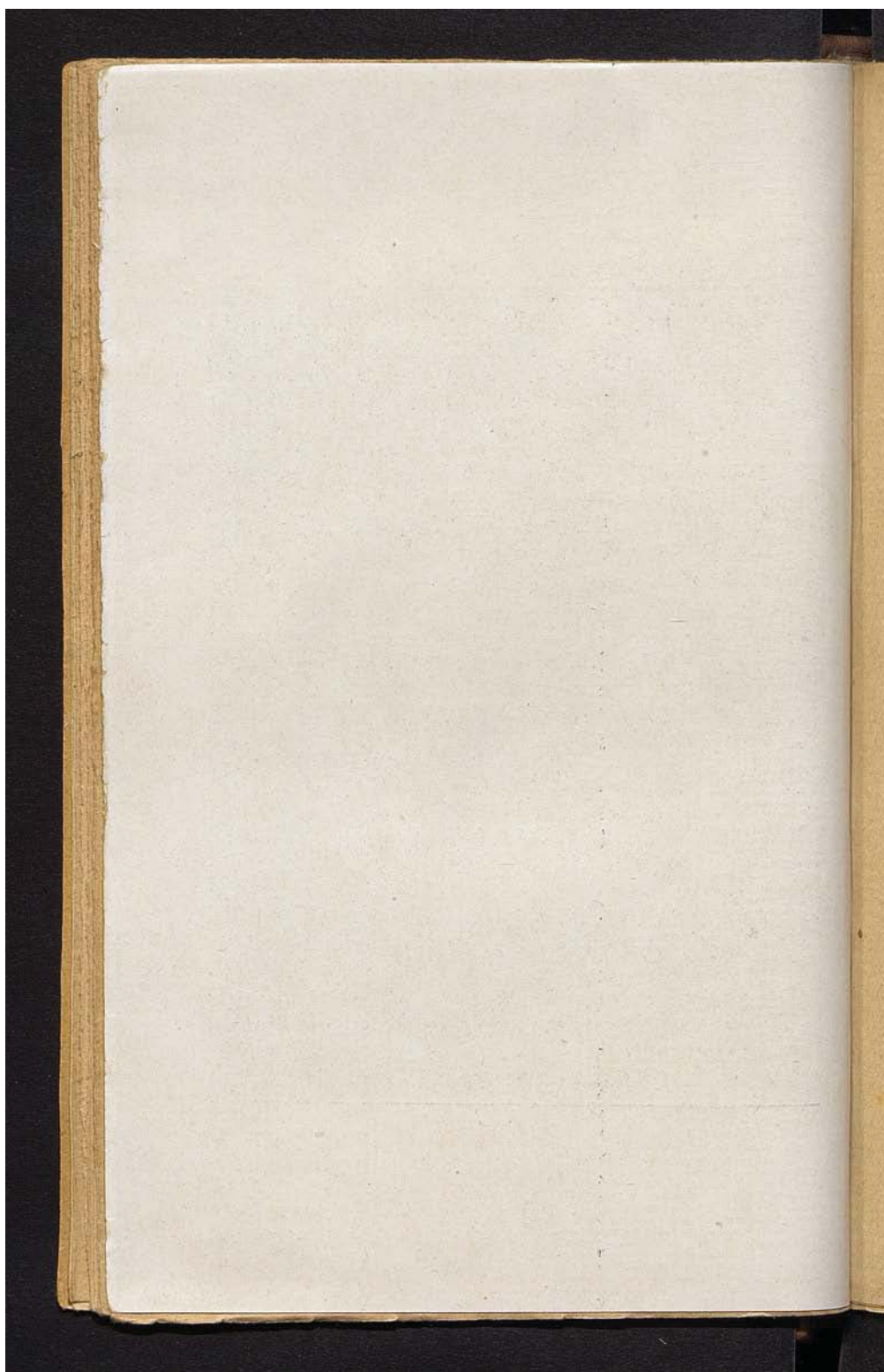
Guglielmo lui répondit : « Malgré ta noblesse, tu n'es pas digne d'épouser ma fille, puisque tu n'as aucune seigneurie. »

Giovanni sut maîtriser son dépit. Mais, quelques mois après, tandis que toute la jeunesse était occupée à la moisson, il fit irruption dans *Ghisoni*, * avec une troupe composée de parents et d'amis ; et, enleva la belle *Arienta*, qu'il conduisit à l'église de *Felce* :

— « C'était, lui dit-il, l'orgueil de son père qui était cause de tout, puisqu'il avait refusé de la lui donner en mariage, néanmoins, il voulait l'épouser et partager avec elle tous ses biens ; qu'elle se laissât donc fléchir et qu'elle



SIBILLA DE' FRANCHI - IL GIUDICE DI CHIAVARI



donnât son cœur à celui que la force avait rendu maître de sa personne ; désormais elle ne trouverait plus en lui que de la tendresse... »

Arienta se laisse fléchir ; on célèbre le mariage.

Sur ces entrefaites, le seigneur de Ghisoni, furieux, convoque ses vassaux. Il intéresse à sa cause ses parents, lève une armée de 700 hommes, pour aller, tel Ménélas partant pour Iliou, châtier le ravisseur d'Arienta.

Le combat eut lieu devant Felce.

Giovanni di Felce, aidé par ses partisans, et les habitants d'Alesani et de Campoloro, * résiste au Ghisonais. La victoire même penche de son côté. Quand on combat, l'amour ancré au cœur, pour défendre le plus doux des biens, n'est-on pas invincible ?

Mais, Guglielmo vient d'apercevoir Giovanni... Le père outragé, perdant toute prudence, s'élance sur le ravisseur...

Alors, au milieu des traits qui cachent le ciel, les cheveux épars, toute frémissante, se dresse entre les deux combattants, la divine Arienta... Elle supplie d'un côté son père, de l'autre côté son époux, de mettre fin au carnage... Pouvaient-ils père et gendre commettre un crime monstrueux, se souiller du sang d'un d'un parent ?

Elle leur crie : « Si les liens du sang, si ceux du mariage ne sont rien pour vous, tournez contre moi votre colère. C'est moi qui suis pour mon mari et pour mon père une cause de guerre, de blessures et de meurtres ; mieux vaut périr que de vivre privée d'un mari ou d'un père. »

Ces paroles émouvantes remuent l'âme des combattants...

Guglielmo de Cortona et Giovanni di Felce arrêtent le combat... se reconcilient... s'embrassent aux applaudissements des deux camps...

A côté des exploits des guerrières corses — flamboyantes et casquées — l'action d'Arienta, souligne, mieux encore, la tendresse essentielle de la femme, la pacificatrice, la consolante, la douce mère des hommes...

Elle rappelle non seulement l'*Episode touchant des Sabines se jetant éperdues entre leurs époux et leur pères !* mais encore l'*Enlèvement d'Hélène !*

Ces rapprochements historiques sont tous à la gloire de notre héroïne.

Le rapt de la belle Arienta serait plus digne du génie d'Homère que la fuite d'Hélène, poussée par un amour coupable vers la terre d'Ilion !

Hélène consent à partager le lit délicat de Pâris, tandis que deux peuples s'entregorgeaient, que son époux, ses parents souffraient par sa misérable faute...

La noble Arienta, par contre, souffre mille morts tant que dure l'inimitié entre son père et son époux. En un mot, si l'« *Enlèvement d'Hélène* » fut la cause déterminante de la « *Guerre de Troie* », de tant de misères, le rapt d'Arienta, aux péripéties émouvantes, grâce au dévouement de notre héroïne, eut un dénouement si beau, qu'on croit lire un joli conte...

Note bibliographique : Pietro Cirneo « Rebus corsis ».

NOS SAGONTINES

Les Femmes Corses au Siège de Bonifacio

Au cours d'une centaine de pages, animées du souffle patriotique le plus pur, *Pietro Cirneo* relate les faits qui se déroulèrent pendant le *siège de Bonifacio*, en 1420.

Nous ne suivrons pas Pietro Cirneo, dans tous les épisodes épiques de ce siège mémorable, mais, nous tirerons de son poétique récit un bel exemple d'héroïsme collectif donné par les dames de Bonifacio, vrai modèle de persévérance, de fermeté, de force d'âme qui dépasse les faits et gestes les plus vantés des lacédémoniennes et des romaines...

Le roi d'Aragon, *Alphonse V le Magnanime* après avoir pris Calvi, Sagone, Ajaccio, reçu les hommages de Vincentello d'Istria, * de Rinuccio de Leca, * des évêques d'Aléria * et de Mariana, * des seigneurs de Nonza * et de Brando, vint mettre, le 13 août 1420, le siège devant Bonifacio. * Il était décidé à emporter en quelques jours, cette place forte — dernière redoute génoise dans l'île — et porter ensuite la guerre en Italie.

Pour stimuler l'ardeur des soldats, il fit miroiter à leurs yeux de fortes récompenses :

« Au premier qui escaladerait le mur et qui planterait dessus l'étendard royal, cinq cents écus d'or ; au deuxième, quatre cents ; au troisième, trois cents ; au quatrième deux cents ; les dix suivants devaient en recevoir chacun cent. »

Le roi d'Aragon avait compté sans la valeur, la constance, l'héroïsme des Bonifaciens. Ces braves allaient supporter vaillamment les pires calamités. Les incendies, les dévastations causées par les machines de guerre, la faim, les épidémies même, rien ne put affaiblir leur indomptable énergie.

« Pendant l'action, le fils, reposé, remplaçait le père fatigué ; le frère remplaçait le frère ; les femmes venaient apporter des traits, du vin des vivres et emportaient les blessés. Si, pendant que les hommes se reposaient, elles remarquaient qu'un poste que leur avait confié le magistrat, était menacé, elles saisissaient elles-mêmes des boucliers et des traits et se battaient comme des hommes.

« Un grand nombre d'entre elles, après avoir vu tomber sous leurs yeux les êtres les plus chers, ne songeaient à enlever leur corps et à leur donner la sépulture que lorsque, l'ennemi, fatigué par une lutte acharnée de trois ou quatre heures, s'était retiré et que les assiégés pouvaient quitter le rempart sans danger pour la sûreté de la place. »

Après de longs jours d'un siège interminable, et meurtrier, Alphonse V, exaspéré, voulant, à tout prix, venir à bout de la résistance opiniâtre des défenseurs, décida d'un assaut formidable. Il met en action un armement ter-

rible : tours de bois, catapultes, balistes, et les effrayants « scorpions », qui balayaient les créneaux, avec des chevrons armés de faux...

Par des efforts surhumains les assiégés parvinrent encore à repousser cette attaque forcée. « Quant aux femmes, les unes jetaient sur les assaillants, du haut des murs en ruine, de l'eau bouillante et de l'huile, d'autres de la poix fondue et de l'étoupe ; d'autres, enfin, des torches et des traits enflammés ; ou, tenant à la main des perches au bout desquelles, elles avaient fixé des crocs et des harpons de fer, elles veillaient aux côtés des hommes à la défense des remparts ».



BONIFACIO

Parmi toutes ces héroïnes il faut citer *Margherita Bobia*, notre Jeanne Hachette, qui, préposée à la garde des ouvrages qui surplombaient la porte principale « *A Porta-Preghera* » sut la défendre victorieusement.

Un jour, cependant, les assiégeants crurent tenir la victoire. Ils avaient lancé, du haut des hunes, sur les murs et sur les maisons, des barils remplis de poudre à canon, dont les douves, mal jointes, s'étaient écartées au moment de leur chute... Puis, ils y avaient jeté le feu...

Alors, une indicible panique gagne les Bo-

nifaciens. Ces braves, à demi-brûlés, abandonnent le rempart ruiné...

La brèche est dégagée ; les Aragonais s'apprêtent à faire irruption...

C'en était fait de Bônifacio, si les femmes n'avaient barré la route aux fuyards. Elles les saisissent par leurs vêtements, les conjurent tout en larmes : « Qu'importe la vie, leur disent-elles, si, tout à l'heure, nous devons être, sous vos yeux, maltraitées, emmenées, outragées, déshonorées honteusement, par un ennemi barbare, si, vous-mêmes, condamnés à ramer sur les galères, vous devez être enchaînés comme les plus vils des hommes ? »

Elles réussissent, ces vaillantes, à ramener au combat, à la victoire, les hommes un instant égarés...

Cependant, après de longs mois de siège, les Bonifaciens étaient à bout de souffle. Les femmes stimulèrent encore les énergies défaillantes. « Elles donnèrent même un exemple sublime de charité en nourrissant de leur lait, leurs parents, leurs frères, leurs enfants, leurs proches, leurs voisins. Il n'y eut pas un Bonifacien qui, pendant ce siège, ne suçât les mamelles de quelque femme. »

Entre-temps, quand les pauvres assiégés, tentent d'envoyer une députation à Gênes, pour réclamer des secours, les députés s'embarquent sans emporter de provisions ; *« les femmes s'étaient disputées l'honneur de soutenir de leur lait les forces de l'équipage... »*

Enfin, le 5 janvier 1421, le roi d'Aragon, mortifié, fit lever le siège de Bonifacio.

Quelle nation peut se vanter d'avoir produit une telle pléiade « d'héroïnes de la liberté ».

NOTRE LUCRÈCE

LUCRÈCE DE LEVIE

(XVI. Siècle)

Pour mieux comprendre l'horreur dantesque de la lutte sombre et grandiose que soutinrent les Corses contre Gênes — vraie lutte au couteau — il faut se pénétrer de l'état d'exaspération où ils furent conduits par un abject ennemi. Ils avaient emprunté la fière devise des Macchabées : « Mieux vaut mourir en combattant que de voir les malheurs de notre peuple. »

Aussi, nulle part, le dévouement pour la patrie n'est monté à un plus haut degré d'héroïsme... Le cœur des patriotes était fermé à toute considération qui ne visait à la liberté... Après leurs revers, ils pouvaient dire au monde étonné : « L'honneur nous reste ! »

A tant de sauvage grandeur on ne peut opposer, du côté génois, que basses vengeances et cruautés... Enorgueillis par la victoire, ils donnent libre cours à leurs instincts cruels : ils massacrent les pauvres prisonniers ; ou, chose

plus horrible encore, ils les déportent dans les maremmes insalubres de Naples et de Toscane.

Or, telle une fleur alpine qui pousse à même le rocher, plane, au-dessus de ces misères, une de ces douces figures qui embellissent la vie d'un peuple : notre *Lucrèce Corse*.

En 1503, dans le Talavo, mis à feu et à sang par l'inexorable Nicolo Doria, au village de Corra, un officier génois, pendant le massacre, ébloui par la grande beauté d'une dame corse, put, en la couvrant de son manteau, la dérober aux fureurs d'une soldatesque déchaînée.

Aucun sentiment noble, pourtant, ne guidait le Génois. Notre héroïne, *Lucrèce Colonna*, (femme d'Ambrogio Peraldi), n'allait pas tarder à connaître les vrais instincts du ligure :

Elle fut placée devant la cruelle alternative : *avoir la vie sauve en perdant son honneur !*

L'indécision de cette femme, fière et vertueuse, fut de courte durée. Elle demanda au lubrique Génois de la laisser seule un instant : qu'elle allait vaincre les répugnances de son cœur ; et, qu'ensuite, humble prisonnière, elle se livrerait...

L'officier y consentit.

Alors, la jeune femme n'ayant pour toute arme qu'une paire de ciseaux, s'en perce le cœur...

On a loué la *Lucrèce romaine* !

La *Lucrèce corse*, ne fit-elle pas mieux ?

Que l'on considère, que la *Lucrèce romaine* était de la famille des Tarquins, où les cadavres des maris, des pères, servaient de marche-pied au trône ; qu'elle était proche parente de Tullie « la Scélérate » qui, après avoir immolé

son mari Aruns, n'hésita pas, pour se rendre au devant de son nouvel époux, Tarquin le Superbe, à faire pousser son char sur le corps sanglant de son propre père Servius Tellus, que Tarquin venait de faire assassiner ? Et Sextus Tarquin « le Ravisseur » n'était autre que le cousin de Tarquinius Collatinus, le mari de Lucrèce « l'Outragée »...

L'« entreprise criminelle » donc, du fils de Tarquin, ne fut, toute proportion gardée qu'« un incident » exploité par Junius Brutus ! La Lucrèce romaine ne se donna, la mort, qu'après l'attentat. Et, qui oserait affirmer que ce ne fut le sentiment de la honte, du remords, peut-être la crainte, qui la déterminèrent à chercher dans la mort, l'oubli...

Or, la vertu seule arme le bras de la Lucrèce corse : elle s'immole, pour conserver son honneur, sa vertu !

NOTRE AMALASONTE

Vannina d'Ornano et Sampiero

XVI^e Siècle

Nous constaterons, au cours du présent récit que *Vannina* n'était pas faite pour être la femme d'un héros... C'était une mère prévoyante, tout occupée d'assurer à ses enfants, le bien familial « *le fief d'Ornano** », aux risques mêmes de compromissions... La sublime abnégation de Sampiero lui échappait...

Giovannina, dite *Vannina d'Ornano*, descendante d'une famille de Corse dont l'origine remonte à l'époque de la conquête de l'île par Scipion, n'avait ni le tempérament altier ni le sentiment patriotique qui animent les femmes corses.

Déjà, le comte François d'Ornano et son épouse Franquetta d'Istria, afin de préserver le « fief d'Ornano » * de l'emprise des enfants naturels de Bernardino, la marient en 1545, à peine âgée de 15 ans, au célèbre *colonel Sampiero* * qui frisait la cinquantaine.

Cette disproportion d'âge justifie-t-elle l'ac-

cusation de légèreté portée contre elle par Brantôme et de Thou ? Ses faiblesses mêmes ne peuvent-elles être excusées par le caractère violent de l'impétueux Sampiero ?

Quoi qu'il en soit, Vannina, mettant à exécution, de connivence avec des traitres, son départ pour Gênes, n'a plus droit à notre pitié.

Doublement coupable envers son mari et la patrie corse, elle mérita l'expiation suprême...

Arrivons donc au drame :

Le désastreux traité de Cateau-Cambresis (3 avril 1559) venait de retrocéder, contre toute justice, l'île de Corse à la République ligurienne.

Sampiero, abandonné par la France, cherche d'autres alliés. Pendant trois ans, il parcourt vainement l'Europe... Il décide, enfin, de s'adresser aux princes musulmans. Il laisse sa famille à Marseille (non sans prévenir Vannina d'avoir à se défier des embûches génoises) et cingle vers Alger où règne *Khair Eddin Barberousse*. Or, à peine débarqué il apprend que l'artificieux commerçant génois *Bazzicalupo* et le précepteur de ses enfants, *l'abbé Michel-Ange Ombrone* * ont circonvenu Vannina, l'ont décidée à se rendre à Gênes « ...afin de préserver le patrimoine de ses enfants !... et implorer la grâce de son époux ! !... »

Sampiero, qui chérissait sa femme, croyant avoir en elle la collaboratrice sûre, aux principes intraitables, devait, à la seule pensée qu'elle ait pu accéder à une telle démarche, briser sur l'autel de la patrie, le lien conjugal qui l'unissait à Vannina...

Il presse donc son lieutenant et ami, *Antoine de Saint-Florent*, d'arrêter les projets de Vannina, tandis que lui, (dont la libération du

territoire corse est la loi suprême), poursuivra, plus haineux encore, sa route vers Constantinople, afin d'amener le sultan à combattre Gênes, la suborneuse.

Antoine de Saint-Florent empêche la perpétration du crime de Vannina. Il rejoint la fugitive à hauteur du Cap d'Antibes ; l'arrête au nom des comtes de Corses et de Fiesque ; et la conduit à Aix, où elle sera retenue à vue, au château de Zaïsi, par le Parlement de Provence, jusqu'au retour de son mari.

Sampiero, sa mission diplomatique au pays barbaresque terminée, accourt à Aix... Le Parlement de Provence, craignant, avec juste raison, le ressentiment du terrible condottiere, hésite à lui livrer la coupable, tergiverse, cherche à gagner du temps...

C'est alors que Vannina fait preuve de dignité. Elle refuse, non seulement toute protection, mais encore, le 15 juillet 1563, — malgré les adjurations les plus pressantes — elle va retrouver son époux, le suit à Marseille...

Elle sait pourtant que rien ne peut l'apaiser... N'avait-elle pas prédit sa fin fatale lorsqu'elle écrivait — quelques jours avant l'arrivée de Sampiero — « ... *qu'il lui aurait tout pardonné hormis de s'être embarquée pour Gênes ; et qu'elle se tenait pour perdue...* »

Aussi, elle n'est nullement surprise quand Sampiero lui annonce qu'elle se doit d'effacer dans la mort une défaillance indigne d'une d'Ornano.

Elle se prépare à mourir avec courage. Le 1^{er} août elle dicte son testament au notaire Champorcin... Puis elle demande en grâce à son farouche époux de périr par sa main,

« n'ayant jamais été touchée par aucun homme que lui... »

Sampiero lui accorde cette ultime faveur. A la manière des stoïques romains sacrifiant à la patrie les personnes les plus chères, notre Brutus s'agenouille devant Vannina *« comme pour rendre hommage à sa vertu, l'embrasse, lui prodigue les noms les plus doux, enfin il lui passe son écharpe autour du cou et l'étrangle ! »*

Il faut réprimer toute sensiblerie.

Le supplice de Vannina, empreint d'une incontestable grandeur, n'a rien d'horrible...

Elle aurait put dire à son mari qui l'aimait : *« Vous sauvez ma gloire en me donnant la mort... »*

Ce ne fut que le 19 août que le Parlement de Provence rappelle qu'« il serait bon de prendre au corps le dit Sampero Corso pour en fère justice exemplaire ou bien en advertir le Roy... » (1)

L'on connaît la fin du héros. Après avoir évité les argoussins du Parlement de Provence, il se rend à la Cour où chacun le fuit, croyant voir en lui un monstre sanguinaire...

Sampiero découvre devant ces pusillanimes courtisans sa poitrine, montre les cicatrices des blessures reçues au service du Roi en prononçant ces fières paroles : *« Qu'importe au roi et à la France de savoir si Sampiero, a bien ou mal vécu et comment il s'est comporté avec sa femme ? »*

L'année suivante, le 12 juillet 1564, le farouche immolateur débarque en Corse, au golfe de Valinco, avec trente-sept hommes...

Il renvoie aussitôt la caravelle qui l'avait amené...

Le patriote déterminé répond à ses compagnons qui lui demandent :

— Si on nous surprend où trouverons-nous refuge ?

— Dans nos épées !

Le 17 janvier 1567, l'indomptable capitaine tombe dans une embuscade tendue par les trois frères d'Ornano, cousins de Vannina, Michel-Angelo, Giovan-Antoine et Gian-Francesco... Sa tête est tranchée, ses membres disloqués... Le gouverneur Fornari ressentit, aux dires de Filippini, « une joie si vive de cet événement qu'il croyait rêver... »

Vannina était vengée ! Mais la Corse en deuil perdait, en ce jour néfaste, son meilleur fils...

Bibliographie. — (1) Testament de Vannina. Document publié par Pierre Bertas (*Journal la Corse*) et tiré des Archives des Bouches-du-Rhône. (Etude du notaire Champorein).



SAMPIERO CORSO

NOS SAGONTINES

Les femmes corse au combat de Calenzana (1732)

C'était pendant la « *Guerre de l'Indépendance*. » * Gênes incapable de réduire les patriotes avait fait appel à l'Empereur d'Autriche Charles VI. *Huit mille Allemands*, sous les ordres du général *Wachtendock* vinrent grossir les rangs des troupes du sénateur *Doria*.

Dès les premières rencontres le général allemand devait exprimer ses inquiétudes sur l'issue de la campagne : « ... *ayant à combattre*, disait-il, *des hommes qui ne connaissent pas la peur*. »

Ce témoignage, révèle les traits généraux de l'âme d'un peuple combattant pour la liberté dans un élan spontané qui fut son honneur et sa vertu... Or, parmi les Allemands emmenés par *Wachtendock* « *Cinq cents dorment leur dernier sommeil à Calenzana* ».

Voici à la suite de quels événements :

Camillo Doria, apprenant que le général *Ceccaldi* et deux mille nationaux se trouvent à *Calenzana*, décide, avec la totalité de ses trou-

pes, six mille hommes environ, de les surprendre, les anéantir...

A cet effet, il quitte Calvi* dans la nuit du 13 au 14 janvier 1732. Il donne à son avant-garde, commandée par le colonel de Vins, Calenzana comme objectif, lui prescrivant de tout brûler...

Prévenu, le général Ceccaldi, suppléera au nombre par d'habiles dispositions. Après avoir confié aux Calenzanaïses la garde des maisons (aménagées en blockhaus), il se porte au lieu-dit « *Petrine* » — merveilleux poste d'observation — d'où l'on peut tomber sur l'ennemi.

L'affaire, bien engrenée, tournera à l'avantage des héroïques nationaux...

De Vins, croyant donc à l'effet de la surprise, pénètre dans les premières maisons de Calenzana... Il disperse ses hommes qui, torches en main, se disposent à mettre le feu à la cité...

C'est l'instant choisit par Ceccaldi pour faire retentir le *colombo* * d'alarme...

Des coups de feu, bien repérés, partent des fenêtres et des toits...

Les soldats de de Vins interdits, chancellent, reculent...

Camille Doria — qui venait de brûler Moncale — survient, rallie les fuyards, presse l'assaut...

Alors, pendant que les coups de feu crépitent, *les Femmes Calenzanaïses*, montées sur les toits, plats et unis, font pleuvoir sur les assaillants, avec un acharnement indescriptible, des pierres, de l'huile brûlante, des torches enflammées... *D'autres femmes s'étaient prémunies de ruches, bourrées d'abeilles, qui s'entr'ouvrent en tombant...* Enfin, on lâche dans

les rues des taureaux furieux, à la queue desquels on avait attaché de la poix enflammée...

Les assaillants, affreusement piqués, aveuglés, éventrés, brûlés, s'affolent...

L'armée de Ceccaldi entre alors en action, et transforme la déroute en une panique générale...

Cinq cents Allemands tués, un grand nombre de blessés, deux pièces d'artillerie légère, restent aux mains des patriotes corses...

Les cinq cents Allemands furent enterrés au lieu qui porte le nom de « *Campo Santo dei Tudeschi* ».



ANDRÉ CECCALDI

NOTRE FAUSTINE « mère des camps »

Faustine Gaffori (1746-1750 1753)

*Faustine de Matra, * femme de Jean-Pierre Gaffori, * était douée des sentiments les plus nobles. Elle fut l'animatrice des hauts faits de son mari. On l'appelait de son vivant : la lacédémonienne, la spartiate...*

Quelques anecdotes prouveront que notre héroïne fut digne de ces altières dénominations.

Pendant l'investissement de Corte * le 7 juillet 1746, le gouverneur génois, grâce à la complicité d'une gouvernante cupide, s'empare du fils du général Gaffori. Muni d'un tel gage, il spécifie au général « *qu'il ait à lever immédiatement le siège de la ville. S'il poursuivait l'attaque, non seulement sa maison — sur laquelle il avait braqué une pièce d'artillerie — serait détruite de fond en comble, mais encore, sa témérité coûterait la vie à son propre fils* ».

Ces considérations firent rarement hésiter un vrai Corse... Gaffori décide donc de poursuivre l'attaque avec plus de vigueur encore...

Déjà une trouée est faite dans le rempart... La mousquetterie insulaire fait pleuvoir une

grêle de balles sur le fort... L'assaut va être donné...

Alors, le gouverneur ligurien, aux abois, prend une résolution qui illustre d'une manière saisissante la méthode génoise en Corse : *il fait attacher à un gabion l'enfant du général Gaffori ; et, l'expose ainsi, au point le plus vulnérable de la brèche...*

A cette vue les insulaires reculent d'horreur... Personne n'ose diriger son arme vers le fort, risquer de donner la mort à un innocent ! Tous les regards se tournent vers Gaffori...

Soudain, une voix se fait entendre : « *Tirez ! tirez ! Dieu protégera l'innocence ! la patrie avant tout ! ! !* »

C'était Faustine Gaffori...

Le combat recommence avec fureur... La forteresse est emportée...

Le fils de Gaffori par miracle avait échappé à la mort...

*
**

En 1750, pendant l'absence de son mari, Faustine Gaffori fut assiégée dans sa maison. Les défenseurs jugeant la résistance impossible, parlent de capituler...

Indignée, l'héroïque femme, saisit un tison allumé, l'approche d'un baril de poudre, *menace de tout faire sauter si l'on parle encore de se rendre...* Tant de fermeté, de sublime courage, en imposent... Chacun reprend son poste de combat... se pique d'honneur.

Les Génois tenus en échec, sont obligés, dès l'arrivée du général Gaffori, de lever précipitamment le siège...

*
**

Le 2 octobre 1753, jour douloureux, on ra-

mena à notre spartiate le cadavre de Gaffori, lâchement assassiné au cours d'une embuscade tendue par ses propres parents.

Le malheur virilisa encore notre héroïne... Elle fit prêter le serment suivant à son fils âgé de douze ans : « *Je jure, par la tête de mon père, de ne jamais pardonner aux assassins... Je jure de vouer une haine éternelle aux Génois et à leurs seides !* »

*
**

Notre Faustine, douloureuse et glorieuse, concretisa, en cette période de notre Histoire, l'Ame de la Patrie Corse...

En elle vibraient le cœur des « Cortenaises » qui, en 1730, avaient juré solennellement, de ne pas se marier tant que le sol cyrénéen n'était pas débarrassé des Génois : « ... Ne voulant pas, disaient-elles, donner le jour à des esclaves. »



GAFFORI

NOS SAGONTINES ET NOS SOULIOTES

**Le Siège de la Maison Tuffela
à Valle d'Orezza (1755)**

A Valle d'Orezza * s'élève, au centre du village, une vieille bâtisse carrée : la maison Tuffela.

En cette véritable forteresse, à mâchicoulis et à archères, se déroula, vers la fin de la « Guerre de l'Indépendance » un épisode, qui illustre, d'une manière sinistre, cette période l'une des plus calamiteuses de notre histoire...

Deux chefs puissants : Paoli * et Matra * prétendaient à la suprématie. Et, leurs partisans — aussi acharnés que les Armagnacs et les Bourguignons, qui s'étaient livrés aux pires exactions sous les regards de l'Angleterre — s'entre-déchiraient, jusqu'à satiété, pour le plus grand bien de Gênes...

C'était un échange continuuel d'horribles représailles...

Voici donc l'anecdote combien terrible :

Paoli, informé que son compétiteur se trouvait, avec la totalité de ses forces, au Couvent d'Alésani * juge le moment opportun pour tenter un coup de main sur Valle d'Orezza, *

(dont les habitants étaient parmi les plus chauds partisans de Matra) ; et, faire subir à la petite cité les pires déprédations. Il charge de ce soin une troupe de *Rostininchi*. * Tout semblait favoriser l'intrusion des paolistes : ne se trouvaient à Valle que des enfants, des vieillards, des femmes, et... un seul guerrier. Mais, ce combattant, d'une taille gigantesque, d'une force herculéenne, n'était autre que *Tuffela*, le plus valeureux, le plus intrépide des soldats de Matra.

Or, Tuffela, informé de l'arrivée prochaine des assaillants par les cris des femmes, afin de prévenir Matra, charge aussitôt *trois d'entre elles d'aller faire retentir sur le Mont Zucarello, le « colombo » d'alarme...* Puis, après avoir réquisitionné toutes les armes, il s'enferme avec le restant de la population, en sa maison qu'il transforme en blockhaus, chaque archère soutenant un fusil...

Une vive fusillade devait donc recevoir les *Rōstininchi*...

Ces derniers, qui croyaient opérer à coup sûr, sans danger, restent interdits... Au lieu de presser l'assaut ils tiennent des colloques...

Pendant que les assaillants perdent ainsi un temps précieux, Tuffela communique à tous l'ardeur qui l'anime : les vieillards à la main tremblante chargent les armes, les habiles *sagontines* et leur chef, tirent à bon escient...

Les hauteurs de *Valle* ne devaient pas tarder à se couvrir de paysans armés... C'est de Matra qui accourt à la voix du « colombo * »... Les *Rostininchi* d'assiégeants craignent, à leur tour, de devenir assiégés... Le mot de « *trahison* » circule dans leurs rangs ; et, l'influence

démoralisatrice qui abat les meilleures troupes, exerce dès lors son action pernicieuse...

Tuffela profite du moment pour leur crier : « Rendez-vous ! de Matra sera moins clément que moi... Je vais rabattre le mantelet qui protège le soupirail de ma cave... Entassez-vous dedans... Mettez-vous sous ma protection... »

Tuffela leur réclame ensuite leurs armes ; et les prisonniers par le soupirail passent leurs fusils... Soudain, au moment même où Tuffela tenait le fusil d'un prisonnier par le canon, le *Rostinincho*, farouche, fait partir la charge... Le coup dévia, mais Tuffela n'en fut pas moins blessé légèrement à la jambe...

Alors, notre héros, fou de rage, saisissant une grande serpe, se glisse par le soupirail, tombe parmi les *Rostininchi*...

Là, invulnérable, tel le *Grand Ferré* au château de Longueil, il pourfend, des têtes et bras, s'enivre de sang et de carnage...

Lorsqu'il fut las de frapper, il amassa devant le soupirail un amas de broussailles, y mit le feu... Les *Rostininchi* qui n'avaient pas succombé sous les coups furent enfumés comme des jambons...

Hélas ! voilons cette scène de carnage, car ce ne furent pas des Génois qui périrent ainsi.

Les cadavres des paolistes furent entassés dans le charnier du cimetière de Valle...

Détail horrible : la putréfaction de tant de corps devait faire sauter la dalle énorme qui recouvrait l'*Arca*, * l'ossuaire...

Après cette extermination, les femmes de *Rostino*, pleurant leurs époux, leurs pères ou leurs fils allaient sur le Mont « *San Pietro d'Accia* » d'où l'on découvre « *Valle d'Orezza*, » et criaient désolées : « *O Valle obscura...*

chi ci ai cusi obscurete... (— O sombre Valle — qui a voilé nos cœurs à jamais. »)

Moins d'une année après ce terrible événement, *Paoli* devait tirer vengeance de *Valle*. La cité fut détruite par *Franzini di à Croce* lieutenant de Paoli. La maison *Tuffela*, rasée de fond en comble, fut ensuite réédifiée telle qu'elle était primitivement.



PASCAL PAOLI

NOTRE VETURIE

La Mère de Thomas Cervoni (née Morelli de Pietralba) 1756

C'était au mois de mai 1756... *Emmanuel de Matra*, * apprenant que *Paoli* * avec une faible escorte se trouve dans le *Bozio** fonce sur son adversaire, comptant sur la promptitude de son attaque, pour le détruire avant l'arrivée de tout secours...

Son plan se réalise en partie...

A la tête donc de quatre cents hommes il traverse rapidement les pièves de *Rogna* * et de *Serra* * — en dérobant sa marche à *Valentini* qui avait mission de le surveiller — et, par *Favalello*, * tombe à l'improviste sur la troupe paoline qu'il décime, rejette en désordre et poursuit jusqu'au *Couvent des Franciscains d'Alando*.*

De *Matra* va atteindre enfin son implacable ennemi... Déjà le lourd portail du couvent brûle... Sa troupe s'apprête à faire irruption... quand, un tireur pianellais, imprudemment ou à dessein, fait partir une malencontreuse arquebusade, qui frappant le général dans l'articulation de la jambe, lui fracasse le genou... L'assaut du couvent est différé... Les soldats

s'empressent autour de leur chef horriblement blessé... et perdent ainsi une heure et demie à donner des soins ou en parlotes...

Tandis que le général Paoli était en péril au couvent d'Alando, non loin de là, à *Soveria* * un chef de partisans paolistes, *Thomas Cervoni*, * restait dans l'inaction... Une contestation — aussi futile que la querelle d'Agamemnon et d'Achille — l'avait irrité contre Paoli.

Comme le fils de Pélée, il s'était retiré sous sa tente... Ses amis le pressaient de courir au secours de Paoli : Cervoni tout à son ressentiment, opposait à leurs pressantes objurgations, un sombre silence.

Sa mère intervint alors... Elle lui présente ses armes...

Thomas Cervoni hésite à les prendre en disant que le général l'avait offensé par un refus public...

« — *Il s'agit bien ici de ton injure personnelle*, reprend cette nouvelle Veturie, *la cause de la liberté va périr dans la personne de son défenseur ! Marche donc, ou je maudis le sang et le lait que je t'ai donnés !* »

Ce blâme solennel eut le don de fléchir l'orgueil de cet autre Coriolan...

A la tête d'un groupe de parents et d'amis il rallie le capitaine Valentini ; et, marche sur le couvent d'Alando...

Là, une victoire facile l'attendait...

Les partisans de Matra, déjà désemparés par la mise hors de combat de leur chef, ne lui opposent non seulement aucune résistance, mais encore ils abandonnent leur général blessé — Emmanuel de Matra — qui sera barbaquement achevé d'un coup de fusil.

Le général Paoli, miraculeusement tiré d'une

situation désespérée, ne cessera de combler d'honneurs son libérateur...

Une poésie (que nous avons tirée de l'Histoire de la Corse de l'abbé Galetti) rappelle d'autre part le geste héroïque de notre Veturie :

Il peregrin che vallica
Ver l'alpi di Cenesto,
Con mente e sguardo cupido
Cerca l'asil modesto
Della spartana impavida
Che al figlio il braccio armò.
Al figlio allorchè d'Alando
Alle fatal' pendici
Ratto piombò qual fulmine
Sul capo dei nemici,
La patria grata e memore
Due nomi allor segno' !

Le passager qui s'achemine — Vers les monts de Corte — Cherche avidement des yeux et de l'esprit — L'asile modeste — De l'intrépide Spartiate — Qui arma le bras de son fils — De ce fils qui des collines d'Alando — Tomba comme la foudre — Sur la tête des ennemis. — Alors la patrie reconnaissante — Grava à jamais ces deux noms — sur le fronton de notre Temple de la Gloire.

La Veuve du Général Cervoni

(née Marie Elisabeth Sicurani) 1771-1827

Une autre femme de la famille *Cervoni*,* la veuve du héros d'*Eckmühl*, illustre, d'un admirable exemple, le sentiment le plus caractéristique de l'âme corse : le dévouement.

Napoléon, après sa prodigieuse campagne de 1814, vaincu, voulant épargner à la France,

les horreurs de la guerre civile, abdiqua l'Empire...

Et du 3 mai 1814, à six heures du soir (*entrée à Porto-Ferrajo*), jusqu'au 26 février 1815 à huit heures du soir (*envol de l'Aigle*), celui qui avait dicté ses lois à l'Europe, eut en partage la minuscule souveraineté de l'*Ile d'Elbe*. *

Or, Napoléon, relégué en un îlot, gênait encore les suppôts des trônes qui voyaient en lui le vivant symbole d'une Révolution qu'il fallait extirper. Dans leur rage, que nulle revanche ne peut assouvir, ils conçurent même l'odieux projet de le faire disparaître de la scène du monde... Ils chargèrent de ce soin le *chevalier de Bruslart*, l'ami des Corbin et Saint-Réjant, l'un des auteurs de la machine infernale de la rue Saint-Nicaise, celui-là même qui avait osé écrire à Napoléon au faîte de sa puissance : « ... Qu'il ne cesserait d'employer tous les moyens pour délivrer par sa mort, la France d'un abominable monstre... »

Ce chouan, atteint de phobie assassine, fut donc nommé gouverneur de la Corse... Moins de quinze jours après sa nomination (qui étonna, même des émigrés), vers la mi-janvier 1815, de Bruslart avait dressé son plan :

Les affidés devaient s'embarquer à Alistro pour Porto-Ferrajo...*

Fort heureusement ce criminel projet est éventé. Prévenue, *Mme Cervoni*, la veuve du général, sans craindre les pires représailles, saura prouver au généreux protecteur d'antan, les sentiments de reconnaissance et de dévouement dont elle est capable... Elle assemble ses partisans, ses bergers. Et, pendant que le commandant Sandreschi (monté avec douze hommes dans une felouque) cotoie le littoral ;

trente hommes résolus (commandés par le père de Mme Cervoni et son parent Denis Giordani) empêchent d'accoster la felouque qui devait recevoir les affidés...

L'empereur est préservé du fer des assassins.

Voyant son coup manqué, Bruslart, reporte sa colère sur la veuve Cervoni (qui habitait le petit hameau de Cioti-de-Moriani.) * Il charge le commandant Galloni * d'opérer l'arrestation de la noble dame...

Mais, la veuve Cervoni, aussi avisée que courageuse, après avoir arboré le drapeau tricolore sur sa maison, s'était barricadée dans Cioti.

Pour venir à bout de quelques montagnards et de leur héroïque patronne, il ne fallut rien moins que deux expéditions. (La première : deux cents hommes ; la seconde : quatre cents hommes et une pièce d'artillerie).

Encore, la veuve Cervoni n'abandonna sa maison—transformée en blockhaus—que lorsqu'elle n'eut plus de munitions à distribuer aux tenaces défenseurs...

La maison Cervoni fut livrée au pillage, puis incendiée...

Mme Marie-Elisabeth Cervoni, est décédée à Cioti (petite agglomération de San-Giovanni-di-Moriani) le 5 octobre 1827, à l'âge de cinquante-six ans. Les habitants de Cioti — fiers de leur héroïne — montrent avec orgueil son tombeau dans leur petite église paroissiale.

NOS SPARTIATES

Joséphine Jacobi
pendant la bataille de Venaco 1761

En 1761, Gênes, reconnaissant enfin le gouvernement de Paoli,* lui envoya la « *magnifique députation* » pour traiter de la paix...

Le général s'en réfère aussitôt au peuple.

A la consulte tenue en Casinca, au mois de mai 1761, les insulaires devaient refuser, à la mode romaine, de traiter avec l'ennemi tant que celui-ci foulerait le sol sacré de la patrie.

Les Génois déboutés, arment une nouvelle expédition qu'ils dirigent sur Aléria, sous le commandement d'*Antoine de Matra*,* ennemi personnel de *Pascal Paoli*.

Déjà le *Fium'orbo*,* s'était soulevé. Antoine Matra, jugeant le moment opportun s'avance vers *Zuani*... * Mais il fut arrêté et défait en cette localité par *Nicodème Pasqualini* et *Clément Paoli*...

Cependant, ces deux chefs ayant reçu l'ordre du général Paoli de se porter sur Bastia (d'où les Génois lancent une forte diversion) ne poursuivront pas leur succès...

De Matra peut donc se ressaisir... et tenter un coup d'audace : s'emparer de Corte.*

Il a d'ailleurs des intelligences dans la place : le conseiller d'Etat, Giacomo-Francesco di Tavagna, dit Cannochiale, gagné à sa cause, doit, dès son approche, se mettre à la tête des détenus, Corses et Génois, enfermés dans la citadelle...

Tout semble donc favoriser le dessein de Matra... Sa troupe parvint, sans encombre, jusqu'à Vénaco. *

Là, *Sauveur Carlotti*, receveur des finances, et *Jean-Baptiste Jacobi*, commandant la milice locale, s'opposent à son avance...

La lutte s'engage entre *Lugo* et *Saint-Pierre de Venaco*. Elle dure pendant plusieurs heures... De Matra ne peut forcer le passage défendu opiniâtrement par des hommes résolus...

Néanmoins, la victoire flotte, incertaine... Elle se décide enfin par l'intervention d'une femme héroïque...

Joséphine Jacobi, épouse de Jean-Baptiste, s'indigne de rester enfermée dans sa maison tandis que ses parents, se trouvent, si près d'elle, engagés dans un combat...

« C'est surtout en temps de révolution qu'un rien suffit pour faire pencher la balance. L'apparition de Joséphine, suivie d'une troupe de femmes, excitées par son exemple, redouble l'ardeur des patriotes et l'ennemi forcé à la retraite s'enfuit dans la direction de *Noceta*...

Les vainqueurs le poursuivirent jusqu'à la rivière « *Le Vecchio*... » *

Voilà donc l'épisode de la « bataille de *Venaco* » tel qu'il est rapporté par l'historien *Jacobi*, descendant de l'illustre héroïne, épisode qu'il a tiré lui-même du « *New Essays in favour of the brave Corsicans. Boswel-London.* »

NOS SPARTIATES

Marguerite Paccioni

DE RENNO

La dernière guerre que les Corses soutinrent contre Gènes, *Guerre dite de l'Indépendance*, * (1730-1763) fut particulièrement meurtrière.

« *Vivre libre ou mourir* » était la devise des nationaux. Dans leur proclamation aux puissances européennes, n'évoquèrent-ils pas la résistance des Sagontais ?

Or, tant de fermeté devait triompher.

Déjà sous *Gaffori*, * Gènes était aux abois. *Paoli*, * devait compléter la victoire. En 1763, ce général fut véritablement le chef incontesté de la *Nation Corse*...

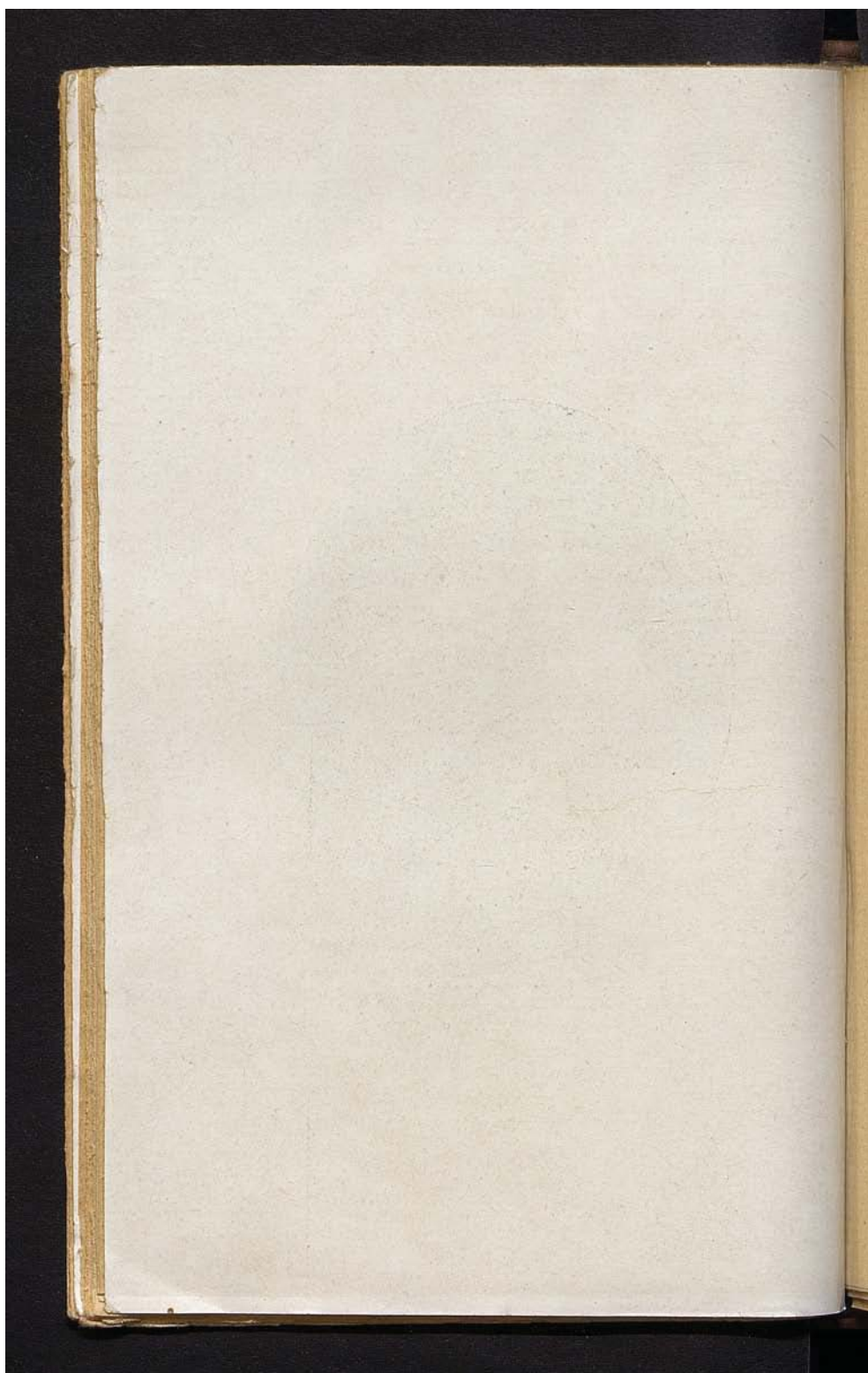
Mais, pour atteindre un tel résultat, que de grandes actions accomplies !

Les patriotes n'étaient plus sensibles qu'aux intérêts supérieurs de la patrie. La honte du joug génois faisait rougir tous les fronts, la voix du Colombo de la liberté électrisait tous les cœurs... L'exemple, donné alors par « *une mère corse* », est unique dans l'histoire des peuples :

L'on apprend à *Marguerite Paccioni* que



La Veuve du Général Cervoni



deux de ses enfants sont tombés au champ d'honneur...

Cette femme, au caractère viril, n'écoulant que la voix de la patrie, accourt à Murato avec son dernier enfant, et le présente au général Paoli : *« Général, j'avais trois fils. Deux sont morts. Les magistrats prétendent que celui qui me reste est exempt de service. Je ne le pense pas. J'ai vu la patrie en danger. Je viens de faire quinze lieues pour vous l'offrir. »*

O Plutarque ! ô Corneille !

Certes, l'éducation est une des choses essentielles de la vie. On raconte que le centaure Chiron, nourrissait Achille de la moelle des lions pour développer en lui la force et le courage...

Pour nous inciter à tout ce qui est grand et noble, nos mères avaient une toute autre méthode : par la grandeur des sacrifices qu'elles consentaient, elles éprouvaient et retrempaient nos âmes...

NOS « MÈRES PATRIOTES »

La Veuve de Joseph Masseria
(née Folacci) 1763

Des martyrs font pour une cause sainte plus que des victoires. Devant Rome, l'armée de Porsenna, fut plus intimidée par le trait de Mucius Scœvola que par l'armée romaine !

Le dévouement de Masseria fait enfin comprendre à la Sérénissime République qu'elle n'asservirait jamais un peuple qui poussait jusqu'au fanatisme l'amour de la Liberté !

En 1763, l'action de Gênes en Corse s'étendait encore sur quelques ports (Ajaccio entr'autres) où elle avait placé des garnisons bien armées et bien défendues, avec des ordres sévères d'exercer la répression la plus terrible à la moindre sédition... Or, au mois d'octobre, un patriote déterminé, l'avocat *Joseph Masseria*, proposa au général Paoli de délivrer la ville d'Ajaccio de l'emprise génoise.

Le projet était audacieux, mais non irréalisable :

Masseria, *avvocat dei carcerati*, avait ses

entrées libres à la citadelle, à la « *Tour del Maschio* », afin d'assurer la défense des détenus, incarcérés dans ce fort. Par surprise il pouvait donc s'en emparer. Si l'on considère que la Tour del Maschio contenait un magasin d'armes et la Poudrière ; que sa plate-forme était garnie de gros canons ; qu'elle serait un point d'appui formidable entre les mains des nationaux, l'on comprendra l'acquiescement de Paoli à seconder le coup de main...

Dans la nuit du 16 au 17 octobre, il lance un corps de volontaires, d'Alata, pour s'emparer des couvents « *degli Osservanti* » et « *dei Cappucini* » situés au nord d'Ajaccio ; tandis que les troupes nationales, sous les ordres du colonel Buttafoco, attaqueront la ville par le sud.

Les volontaires d'Alata accomplissent, dans la nuit même, leur mission.

Quant aux troupes de Buttafoco, elles perdent, en exécutant de grands détours pour masquer leur mouvement, l'effet de la surprise. Elles arrivent trop tard devant la cité... et elles sont assaillies par les génois qu'elles devaient surprendre...

Entretemps un affreux drame se déroulait à la *Tour del Maschio* !

Masseria, accompagné de son fils aîné et de deux abbés patriotes, réussit, en tuant à l'arme blanche quelques sentinelles, à pénétrer, dans le donjon même... Il délivre deux prisonniers sardes à qui il confie, pour son malheur, la garde de la porte principale...

Ces Sardes trahiront notre cause... donneront l'alarme... ouvriront la porte qu'ils étaient chargés de défendre...

Alors la chance tourne... Les Génois se sont

ressais... Nos héros sont environnés d'ennemis... Le fils de Masseria, Philippe, criblé de balles, tombe au pied de la tourelle de l'Horloge où l'héroïque enfant avait hissé le drapeau national... Masseria, grièvement blessé, est fait prisonnier au pied de la porte de la Poudrière qu'il n'a pas réussi à forcer...

Le gouverneur génois, Spinola, lui fait mille promesses s'il dévoile ses complices...

— J'attends la mort qui mettra fin à mes souffrances, lui répondit farouchement notre héros..., mon seul regret c'est de voir échouer ma tentative qui aurait rendu libre ma noble ville... *ma Pazienza* !

Patience ! cri de défi précurseur de l'émancipation définitive... Écoutons le R. P. de Singlande : « A l'égard de la constance et de la fermeté, aucune nation ne l'emporte sur eux : point de disgrâces qui les abattent, point de supplice qu'ils ne soutiennent sans donner le moindre signe d'impatience ou de douleur. Une fois qu'ils ont dit *Pazienza*, il n'est aucune torture capable de leur arracher un cri ou un soupir. » *Patience*...

O vertu qui exclut la plainte, que de fois tu fus invoquée par d'indomptables et farouches guerriers ! par des hommes rudes, barbus, chevelus, fiers, courageux, loyaux, qui ont créé une « Épopée » si belle qu'elle semble le fait de demi-Dieux ! Or, les femmes corses n'étaient ni moins intrépides devant le danger, ni moins résignées dans l'infortune, ni moins stoïques dans l'affliction et le malheur...

Quelques jours après la mort de Masseria, Paoli s'était rendu auprès de la veuve du héros ajaccien...

La pauvre femme s'était drapée dans sa douleur... Pour elle une seule chose comptait : l'indépendance du peuple corse ! A ses yeux la liberté était l'ultime récompense à l'immortelle vertu du sacrifice !

Aux paroles émues du général Paoli, elle répondra par un soupir suivi aussitôt de cette exclamation : « *Mon mari, mon fils ! quel chagrin. Ils sont glorieusement tombés pour la liberté... Ma Pazienza !* »

Paoli qui savait reconnaître les grandes âmes ne manquera pas de citer Madame Masseria en exemple des « *Mères Patriotes* ».

NOS SPARTIATES

Roxane Serpentine

(1768)

Les mois d'août, septembre et octobre 1768 furent particulièrement glorieux pour les nationaux : Paoli, * se montra aussi grand général qu'avisé politique. Son *Manifeste du 28 août 1768*, noble plaidoyer, allait étonner l'Europe :

« ... Déjà en diverses circonstances, notre nation (corse) a démontré combien était peu fondées les prétentions de Gênes sur cette île, et en fait, toutes les puissances et, surtout, la France, nous ont reconnus comme peuple libre et indépendant. C'est même sur ce pied qu'on a traité avec nous pendant les quatre dernières années. Mais, alors même que la République (de Gênes) aurait eu réellement quelque droit de souveraineté sur ce pays, pouvait-elle le transférer en d'autres mains, sans le consentement exprès ou tacite de la nation ? « Non, car la base de la souveraineté, c'est le peuple ».

Sa fameuse lettre aux « Juntas » de la Défense réveille les courages, excite les enthousiasmes : « Que chacun se tienne prêt à

marcher sur les points qui lui seront indiqués. Il faut montrer à nos ennemis que nous ne sommes point faits pour nous laisser traiter comme un vil troupeau acheté sur un marché public ; car, c'est ainsi qu'on a voulu agir envers notre nation. Toujours des étrangers entre Gênes et nous ! Que ne nous laisse-t-on terminer nos affaires avec la République, soit à l'amiable, soit par les armes ? Ah ! tous les sentiments de justice et d'humanité sont donc foulés aux pieds quand il s'agit de la Corse ? Concitoyens, le danger est grand ; mais nous sommes accoutumés à ne pas compter le nombre de nos ennemis. »

Tant d'énergie, alliée à une si grande sagesse, eût vaincu la cour de Versailles même, si elle ne s'était butée à l'entêtement opiniâtre de Choiseul...

Certes, Paoli fut vaincu. Mais, plus heureux qu'Annibal, il tomba dans une apothéose. Si Carthage fut indigne de son fameux défenseur, la nation corse, en secondant de toutes ses forces Paoli, fut digne de son général !

Pouvons-nous, d'autre part, rappeler sans émotion les hauts faits, les prodiges qui confinent au sublime, exécutés par nos capitaines à Biguglia-Furiani, Vignale, Murato, Loreto, et, enfin, à Borgo, le 7 octobre 1768 ! ! ! Au Pont-du-Golo (ne pas confondre avec Ponte-Novo), obligés de céder devant des forces supérieures : « Les Corses, écrit Voltaire, se firent un rempart de leurs morts, pour avoir le temps de charger derrière eux avant de faire une retraite devenue nécessaire ; les blessés se mêlèrent parmi les morts pour affermir le rempart. On trouve partout de la valeur, mais on ne

voit de telles actions que chez les peuples libres. »

Cette campagne, fut une irruption de héros.

Jacques Casella, vieux vétérân, défend seul la tour de Nonza, contre la troupe de Grand-Maison ; l'abbé Agostini de Silhareccio, barricadé dans une maison de Borgo, résiste, seul, à un détachement ennemi, etc. etc...

En ces temps calamiteux, où les yeux de notre peuple étaient fixés sur la Sparte de Lycur-gue, les femmes corses, elles-mêmes, douées d'un héroïsme hors nature, excitent leurs époux et leurs enfants à combattre à outrance. Elles donnent même l'exemple des plus sublimes vertus, en prenant part aux combats...

Nos annales conservent pieusement le nom de Roxane Serpentine, surnommée l'Héroïne. Une vieille chanson, tirée de l'Histoire de la Corse de l'abbé Galetti, rappelle son action héroïque de Borgo-Mariana :

Di Mariana la fertile piana,
Fu di Cyrno ai tiranni fatale.
Quivi Arrigo, Sampiero, e Pasquale,
Si adornaron le tempia di allor.

Qui la sposa, qual fiera spartana ;
Col consorte divide i perigli.
Qui madre pugnando coi figli,
Per la patria il sangue verso.

*(De Mariana (Borgo), la fertile plaine
Fut fatale aux tyrans de la Corse,
Là, Arrigo, Sampiero et Pascal,
Se ceignirent le front de lauriers.*

*Là, l'épouse, telle une fière Spartiate
Avec l'époux partagea les dangers.
Là, la mère, combattant à côté de ses fils,
Versa son sang pour la patrie.)*

NOTRE ANTIGONE

MARIE GENTILE, D'OLETTA

(1768)

Dans notre « *Athénée des femmes illustres corses* », nous avons tressé des couronnes aux héroïnes qui par la sublimité de leurs actions, s'élevèrent au-dessus de l'humanité. Avec *Marie Gentile*, notre Antigone, nous serons plus proche de la grande vérité humaine... Notre héroïne, tout comme la Grecque, douce, touchante, sensible, faite pour aimer et non pour haïr, se révoltera contre une décision qui, bravant les lois de la nature en bannit la pitié.

Voici la genèse du drame :

Sous un prétexte des plus futiles, (quelques plaintes murmurées par un adolescent) un officier français, irrité, se livre sur le mécontent, Jules Saliceti, à des voies de faits...

L'oncle du jeune homme, l'abbé *Saliceti*, dit « *peverino* », témoin de cet acte, n'en peut supporter l'affront. Il s'abouche avec des parents. Une conspiration est ourdie. Il s'agit de surprendre la garnison, répéter les « Vêpres sici-liennes ».

Ce plan est hardi, risqué, mais non irréalisable.

Les Français sont en grande partie logés chez l'habitant. Un seul groupe compact est cantonné en la vaste église d'Oletta.

On décide donc de faire sauter l'église ; et profiter du désarroi pour perpétrer le massacre des isolés. Une mine, qui met en communication une maison voisine et les tombeaux qui entourent le sanctuaire, est prête.

Ceci se passait le 13 février 1768 au soir. Au cours de la nuit, l'explosion de la mine, donnera le signal du massacre...

Or, aux derniers moments, l'abbé Saliceti voulut épargner aux femmes l'horreur d'un tel spectacle.

Elles sont conduites du côté opposé à l'église...

Mais ce mouvement insolite étonne le marquis d'Arcambal, qui soupçonneux, prescrit aussitôt le groupement de ses troupes dispersées et l'arrestation des principaux habitants.

L'abbé Saliceti se croit trahi. Avec une poignée de partisans il se fraye, les armes à la main, un chemin à travers les troupes françaises...

Ce dernier coup de main éclaire définitivement le commandant français. Il décrète alors « la loi martiale. »

« Trente jeunes gens convaincus du crime de lèse-majesté humaine au premier chef sont soumis à la « question », et condamnés à avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vifs par l'exécuteur de la haute justice ; ensuite être mis sur une roue, la face tournée vers le ciel pour y demeurer tant et si longtemps qu'il plaira à Dieu de leur conserver la vie.

Et, leur corps morts être exposés sur une roue, dans le grand chemin... » (1)

Quelques rebelles furent exécutés à Bastia. Sept autres furent transportés à Oletta «... les poignets enchaînés, affaiblis par la torture, à travers les sentiers rocaillieux du Teghime. Les gibets et les roues avaient été dressés sur la place du Couvent. Des hauteurs du village la foule, contenue avec peine par des soldats, observait ce qui se passait dans la vallée, avec dans les yeux une désolation que nulle expression ne traduira jamais... » (2) *Les sept Olettai*s furent exposés... Afin que le châtement servît d'exemple il fut interdit, sous peine de mort, de leur donner la sépulture...

Parmi les suppliciés se trouvait *Bernard Leccia, le fiancé de Marie Gentile*. Or, cette dernière osa tenter le projet téméraire d'enlever le corps de Bernard, de ce lieu d'infamie...

Maîtrisant sa violente douleur, surmontant les terreurs devant lesquelles les femmes s'affolent ; bravant l'épouvante d'un affreux spectacle, les mille périls qui la menacent, aussi vertueuse que vaillante, elle enleva donc pendant la nuit le corps, les membres disloqués de celui qui avait été son bien-aimé ; et, en pleurant, elle l'ensevelit dans l'église Saint-François...

La famille de Leccia, soupçonnée de l'enlèvement fut jetée en prison... Mais, Marie-Gentile, son pieux devoir accompli alla se dénoncer au comte de Vaux* comme seule coupable.

Le comte de Vaux, impressionné par tant de grandeur d'âme alliée à tant d'héroïsme, fut plus généreux que l'impitoyable Créon, envers Antigone. Il loue le geste de notre héroïne...

Bien plus il ordonne l'élargissement immédiat des prévenus.

Le général français s'honora en agissant de la sorte.

Il est, en effet, des lois non écrites qui obligent les grands cœurs, en dépit des tyrans, au respect des morts...

La sublimité d'un autre sentiment : l'amour conjugal le plus pur, ensoleille encore le geste de Maria-Gentile.

Nous nous en voudrions de ne pas rappeler ici les paroles de Marmocchi qui, après avoir relaté cette anecdote, s'écrie enthousiasmé : « Et moi, gentille Marie, bien qu'étranger à ton héroïque pays, mais admirateur de tout ce qui est beau et vertueux, je veux aussi jeter en passant une fleur sur ta tombe. »

1 et 2 Tozza. Histoire d'un tableau miraculeux.

NOS SPARTIATES

NOCENZA ABBATUCCI
(1793)

A Zicavo * en bordure de la route nationale se dresse une maison carrée...

Pendant l'occupation anglo-paoline de 1793 * cette demeure, illustre à plus d'un titre, fut le théâtre d'une action mémorable, tout à l'honneur d'une grande dame corse : *Nocenza Abbatucci*.

Voici l'anecdote :

Les Abbatucci étaient restés fidèles à la cause française.

Or, tandis qu'ils guerroyaient contre les ennemis de la République, un groupe de partisans de Sir *Gilbert Elliot* * arrivent à Zicavo, cernent la « *Casa Abbatucci*, » somment d'ouvrir les portes...

La « *Signora Nocenza*, » et son jeune fils, *Jacques-Pierre-Charles*, * âgé de quelques mois sont seuls au logis...

Mais, notre spartiate, au cœur ferme, ignorant la peur, ne se laisse pas intimider... Elle connaît, d'autre part, l'importance qu'attache l'ennemi à sa capture... Et, si la mort est loin de l'effrayer, l'idée de servir d'otage la révolte.

Elle organise donc, avec un sang froid étonnant, la résistance : barricade, entasse les meubles, fait du bruit, commande pour faire accroire que l'habitation est remplie de défenseurs...

Par intervalles elle tire sur les ennemis qui, imprudemment, se démasquent. Après avoir arrêté ainsi, pendant plusieurs heures, l'effort des assaillants, elle ne se résigne à quitter son blockhaus improvisé que, lorsque la toiture s'effondre, en flammes...

Par miracle, notre héroïne et son fils sortent sains et saufs des décombres fumantes... Or, tandis que Nocenza parvint, sans autre malencontre, à se réfugier dans une maison amie, son fils Jacques-Pierre-Charles (le futur ministre de la Justice du Second Empire) confié à une servante, dévouée et diligente, était amené pendant la nuit, à Sartène...

La Veuve Brulon et les Femmes Calvaises au siège de Calvi

**Quelques aperçus sur la vie d'Angélique
Brulon. — Son entreprise hasardeuse
pour rejoindre Calvi. — Quelques épi-
sodes du siège de Calvi.**

La vie d'*Angélique Brulon* tient du prodige. Le commandant du Fresnel, après avoir rapporté les actions glorieuses de l'héroïque veuve, déclare :

« *Soldats saluez en passant cette femme vaillante dont les états de services feraient honneur aux plus braves d'entre vous* ». Or, les faits et gestes mémorables dont la veuve Brulon — le lieutenant Brulon — fut la principale héroïne, eurent la Corse pour théâtre... *A la tête de soixante calvaises, entr'autres, n'accomplit-elle pas avec un réel bonheur, son exploit le plus fameux ?*

Angélique Brulon (Marie Angélique-Joseph Duchemin, veuve) est née à Dinan (Côtes du Nord) le 20 janvier 1772. Son père, appointé au Régiment de Limousin — dénommé plus tard le 42^e d'infanterie — l'emmena aux armées. A dix-sept ans, en 1789, elle épouse le caporal Brulon, qui,

devenu sergent, trouve la mort en 1791, au cours d'une échauffourée, à Ajaccio.

Un matin, à l'appel, on trouve un jeune soldat à la figure poupine... — « Capitaine, dit-elle fermement à l'officier qui la rappelait avec douceur au respect des convenances, je remplace mon mari. A dater de ce jour ne voyez plus en moi que le *soldat Brulon*... Vous n'aurez pas d'homme plus soumis, plus rude à la corvée... »

Rien ne rebute ce soldat modèle.

Le Général Casabianca * la nomme caporal, puis caporal-fourrier... C'est le *Caporal Liberté*.

Nous arrivons aux jours sombres de 1794. L'*expédition de Sardaigne*, mal organisée, venait d'échouer lamentablement. La *Convention* impute l'échec de cette entreprise au Général Paoli... * Et, sur un malentendu, l'on vit « le Père de la Patrie » s'insurger, exciter le peuple Corse à la révolte... Bientôt le drapeau français ne flottera plus que sur trois villes du littoral : *Calvi, Saint-Florent, Bastia*.

La ville d'*Ajaccio* est au pouvoir des insurgés... Pourtant dans la *Citadelle*, deux cents hommes, abandonnés par leur cadre d'officiers et de sous-officiers, résistent encore... Un caporal — le *Caporal Liberté* — commande...

Or, dans une casemate, après le coup de feu, ce caporal, cette vaillante, donnait les soins maternels à sa fille...

Sur ces entrefaites, une trentaine de navires parviennent en vue d'*Ajaccio*...

Les défenseurs de la citadelle, les prennent pour des vaisseaux français, émettent même l'intention de faire une « sortie ». Le caporal Liberté les détrompe : « — Camarades, leur dit-elle, il ne faut pas se nourrir d'illusions... Observez attentivement les hommes qui sortent de l'entrepont de

ce trois - mâts ? Ce sont des Anglais ! si nous voulons éviter la honte de tomber entre leurs mains, il ne nous reste plus que de tenter un coup d'audace : rallier les troupes du Général Casabianca, à Calvi ! »

Ce projet, combien hasardeux, fut mis à exécution...

À la nuit close, les deux cents hommes quittent sans être inquiétés, la Citadelle... Ils se divisent en trois colonnes ; et, par les sentiers, se dirigent sur la Balagne. Au matin, ils dépassent le village d'Appietto ; * le soir, ils sont en vue de Calvi assiégée par les Anglais.

Nuitamment encore, ils franchissent les lignes ennemies...

Tant de décision et de courage heureux provoquent l'admiration de tous. Le Général Casabianca, combien ému, profère, dans une exclamation : « *Madame Brulon a sauvé la garnison d'Ajaccio...* » Le caporal Liberté est promu sergent.

Or, l'amiral anglais *lord Hood* et le général *Stuart*, en investissant la ville de Calvi, * le 19 juin 1794, par terre et par mer, croyaient la réduire en moins de quinze jours... La garnison (Commandée par le Général *Raphaël de Casabianca*, * secondé par le général *Abbatucci* * et le commissaire *Barthelemy Arena*), * par une résistance opiniâtre de près de deux mois, devait les détromper... D'ailleurs, la population civile même, participe à la défense. Les traits d'héroïsme illustrent glorieusement ce siège. *Renucci* rapporte, qu'un enfant de quinze ans, grièvement blessé, console sa pauvre mère qui se lamentait, par ces paroles sublimes : « *Mère, pourquoi pleurer ? Je meurs pour la Patrie.* »

Dans un autre ordre d'idées, le fait suivant prouvera jusqu'à quel point était poussé le ci-

visme dans l' « Armée de la Première République »...

Les deux représentants du peuple Multedo * et Salicetti, * avaient expédié de Toulon, pour ravitailler Calvi, un navire chargé de subsistances... et d'une caisse de numéraire. Ce navire, à quelques encablures de Calvi, est découvert et poursuivi par une frégate anglaise. Jugeant son bâtiment perdu, le capitaine décide de soustraire tout au moins le numéraire : il brise la caisse, partage le contenu entre tous les marins, et fait sauter le bateau... L'équipage, à la nage, gagne Calvi, et, chaque rescapé s'empresse d'aller remettre au Général Casabianca la somme dont il était porteur. Les sommes capitalisées donnent *Quatre vingt-six mille francs* tandis que la « fiche » remise au capitaine ne porte que *Vingt quatre mille francs*...

Multedo et Salicetti, au lieu d'une *masse « d'espèces monnayées en argent »*, avaient expédié une caisse de « *numéraire or* ». Vérification faite, l'excédent fut versé au Trésor...

Au milieu de ces patriotes « incorruptibles », animés par le sentiment sacré du sacrifice, la veuve Brulon sut se distinguer encore...

Au cours d'un assaut, un détachement anglais réussit à pénétrer dans le fort... On se bat corps à corps... Le sergent Liberté, armée d'une hache d'abordage — comme *Jeanne Hachette à Beauvais, ou Margherita Bobia au siège de Bonifacio*, * frappe sans répit. Un coup de sabre au bras droit, un coup de stylet au bras gauche, l'obligent à abandonner son arme... Néanmoins, elle refuse de se faire panser tant que l'ennemi n'est pas repoussé...

Enfin, les Anglais s'emparent du fort de Mozello ; et, de là, ils concentrent leur artillerie sur le fort de Gesco... Aucun secours ne parvenait de

France... Les munitions étaient presque épuisées.

C'est alors que le lieutenant Filippi rappelle (fort à propos) qu'une voiture remplie de cartouches et de gargousses se trouve remise dans une maison suburbaine, en dehors des lignes anglaises... mais comment récupérer ces précieuses munitions ? Les Anglais font bonne garde : la nuit, par intermittence, des fusées éclairent, *à giorno*, la campagne...

Soixante Calvaises, résolues sollicitent le périlleux honneur de tenter cette entreprise. Elles demandent un chef. Ce sera le « *Sergent Liberté* » qui troque son uniforme pour revêtir non sans répugnance, sa vieille robe de veuve...

De nuit, ces vaillantes franchissent une première fois, sans encombre, les lignes anglaises, rallient la maison, indiquée par le lieutenant Filippi, où se trouve le dépôt. La veuve Brulon fait la répartition des munitions... Puis, on attend que la dernière lueur d'une fusée s'éclipse pour s'élancer vers Calvi...

Soudain, une nouvelle fusée répand sa clarté... La petite troupe est repérée... les Anglais dirigent aussitôt sur elle une vive canonnade...

— « En Avant toujours ! » ne cesse de crier la veuve Brulon...

— « A bas les tyrans ! Vive la liberté ! » clament les héroïques Calvaises...

Ces nouvelles « pourvoyeuses » ne tardent pas à arriver au fort, où elles sont accueillies par des vivats sans fin...

Tant de dévouement, hélas ! ne devait que retarder le moment de la reddition. Le fort de Gesco pris, la résistance devenait impossible. D'autre part, la population manquait de pain depuis deux semaines, la garnison décimée par le feu, plus encore par les fièvres pernicieuses, particulièrement meurtrières en cette saison, était ré-

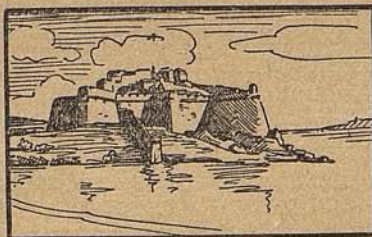
duite aux trois-quarts. Il n'y avait plus de canonniers en état de servir. La cité, ruinée de fond en comble, avait reçu une avalanche de 11.275 boulets, 2.751 bombes...

Le 10 août 1794, les assiégés, à bout de ressources, décident de capituler.

Le général Stuart, plein d'admiration, leur fit des propositions qui honorent à jamais les vaillants défenseurs :

1° *La garnison sortira « en conséquence de sa courageuse défense » avec tous les honneurs de la guerre ;*

2° *Le commissaire municipal, les officiers municipaux et toutes les personnes attachées au service de la République, ainsi que les réfugiés corse, devront participer à la capitulation du militaire et jouir des mêmes conditions ;*



3° *La vie, l'honneur et les propriétés des habitants de Calvi et des réfugiés de Calvi, seront pleinement garantis ;*

4° *La ville de Calvi sera maintenue dans la jouissance de tous ses biens, meubles et immeubles ;*

5° *L'inscription placée sur la porte de la ville « Civitas Calvi semper fidelis » * y resterait comme témoignage honorable de la conduite, du caractère et de la vertu des habitants de Calvi ».*

L'héroïque garnison obtint de s'embarquer pour Toulon.

Le sergent Liberté, qui, aux derniers jours du siège, avait reçu une autre grave blessure à la jambe, revint en France avec le glorieux détachement du 42^e.

Elle devait rentrer le 17 novembre 1797 aux Invalides : *elle n'avait alors que 26 ans !*

La *veuve Brulon*, le *sergent Liberté*, le chef des « *Soixante Calvaises* » méritait une place en notre recueil « *Les Femmes héroïques corses* »... seulement pour que la France vive, mais encore pour que l'humanité soit régénérée ! Quel bel exemple collectif de bravoure et de patriotisme...

Bibliographie. — Fouéré-Macé : *Le veuve Brulon* ; Archives du Ministère de la Guerre. — Relation du siège de Calvi.

AU SERVICE DE LA FRANCE

LOUISE ANTONINI

(1790-1794-1808)

Louise Antonini aurait prouvé, si les Amazones n'avaient étonné l'antiquité par leurs prouesses, que l'esprit guerrier souffle où il veut, que c'est le cœur et non le sexe qui fait la vaillance des héros...

Elle naquit à Ajaccio le 30 mai 1771. Sa mère la laisse en bas-âge. Son père, ancien capitaine des milices de Paoli, * n'a d'autres ambition que d'aller à Londres retrouver son général. Cette satisfaction lui est enfin accordée ; et, le 12 avril 1788, il quitte Ajaccio en emmenant sa fille, âgée de dix-sept ans. Mais, le vieux soldat a trop présumé de ses forces : il meurt en route...

Alors commencent les glorieuses, pérégrinations de notre héroïne...

Le 23 mai 1790 nous la retrouvons, affublée d'habits masculins, partant, comme volontaire, pour Madagascar, sur le brick « *La Revanche* »...

Le navire fait naufrage. Louise, miraculeusement sauvée, est rapatriée par la flûte « *La Bienvenue* »...

Elle reprend du service, sous le nom de « *Louis Antonini, d'Ajaccio, 21 ans* », sur la frégate « *La Cornélie* » qui appareille pour les Antilles...

Après trois mois de navigation la « *Cornélie* » à la suite d'un terrible combat au « *Canal des Saintes* » * est forcée d'amener son pavillon... Notre héroïne est blessée et faite prisonnière. Conduite à Plymouth, elle sera incarcérée dans les *pontons anglais*... où nos malheureux soldats plus maltraités que des convicts, entassés dans des batteries privées d'air et de lumière, mal nourris, à peine vêtus, menèrent une existence atroce qui surpasse, en horreur, tout ce que l'on peut imaginer...

Il lui suffisait, pourtant, de révéler son sexe, pour arrêter son martyre...

Ce mot, elle ne le prononcera pas. Par solidarité, elle endurera les plus cruelles souffrances, physiques et morales ; elle ne désertera pas ce qu'elle considère comme un devoir.

Ce ne fut qu'après plusieurs mois de dure détention que son secret est dévoilé...

Les Anglais, pleins d'admiration pour tant de fermeté d'âme, la fêtent, cherchent à la retenir en Angleterre.

Mais Louise, devait refuser les offres si séduisantes fussent-elles, qui l'eussent retenue loin de sa patrie ! D'autre part, elle aimait trop la vie des camps pour y renoncer...

Elle revient donc en France ; et, réussit à se faire incorporer dans la 28^e *demi-brigade*, à l'armée du Rhin, sous Kléber...

Elle se distingue au siège de Maëtricht...

Là encore, son sexe est reconnu ; et, la rage au cœur, elle est forcée de quitter l'armée. La Convention lui accorde le 14 novembre 1794,

un viatique pour lui permettre de rentrer en Corse...

Mais Louise Antonini ne peut se résoudre à ce qu'elle considère comme une déchéance...

L'humeur belliqueuse, qui a toutes les audaces, la pousse irrésistiblement vers l'armée, vers les combats...

Nous la retrouvons donc, en 1808, au 70^e de ligne, dans la péninsule Ibérique...

Pendant l'expédition du Portugal, ses états de services mentionnent plusieurs actions d'éclat : à *Almeida*, elle gagne les galons de *caporal* sur le champ de bataille. Quelque jours après, lors de l'insurrection d'*Oporto*, le 70^e (colonel Janin) est chargé par le général Junot, de disperser les insurgés d'*Alentajo*... Pendant le combat notre héroïne est blessée au bras gauche et nommée *sergent*... Au combat de *Roliça*, elle relève son colonel gravement blessé, laissé pour mort, le transporte à l'arrière... lui sauve la vie...

Ce fut son dernier exploit... Quelques instants après, atteinte elle-même par un biscaien, qui lui laboura l'aîne droite, elle ne put dissimuler l'affreuse blessure...

Louise Antonini, aussitôt rétablie, est obligée, de quitter l'armée, l'uniforme, sous lequel elle eût voulu mourir...

L'on dit, communément, que la fin couronne l'œuvre. Hélas !

Les sœurs *Fernig* * (recommandées par Dumouriez et Beurnonville) ; *Thérèse Figueur*, * dite « *Sans-Gêne* » (protégée par son oncle, commandant) ; la *veuve Brulon* * (remarquée par le général Casabianca) n'eurent qu'à persévérer en leurs efforts heureux, pour atteindre les honneurs, la gloire !

Par contre *Louise Antonini*, femme de fer à qui il n'a manqué qu'un chef digne appréciateur de ses mérites pour parvenir à la sublime renommée, devait mourir dans un hospice, (et non aux Invalides parmi les braves), le 26 janvier 1861, âgée de quatre-vingt-dix ans !

(i) Bibliographie : Deux femmes guerrières. Colonel Campi.

NOTRE CORNÉLIE

MARIE LÆTITIA

mère de l'Empereur

Comme une bonne trempe donne à l'acier la fermeté et l'élasticité désirables, une parfaite éducation, préparée par la famille, tend vers la perfectibilité de l'âme et du caractère. C'est donc à la mère, qui préside aux soins des jeunes années, qu'incombe la tâche d'imprimer, dans l'esprit et le cœur de l'adolescent, les nobles sentiments humains... Heureux donc celui qui a été éduqué par une mère supérieure, douée des qualités de sagacité et d'énergie.

Napoléon eut ce bonheur.

La vie de Lætitia est en effet à citer en exemple.

Elle se marie en 1764, à l'âge de 14 ans, à Charles Bonaparte.* A trente-cinq ans, son patrimoine combien obéré, elle reste veuve avec huit enfants... Or, dans les circonstances les plus critiques (à Ajaccio, à Corte, à Lozzi...,) et, lorsqu'en 1793, elle dut vivre dans le dénuement complet à Marseille, (exil qui dura trois longues années jusqu'à l'envol de l'Aigle, elle sut toujours se montrer grande dame, supé

rieure aux événements malheureux, qui, semblaient s'acharner sur elle. Plus tard, le faste de la Cour impériale, (Lætitia avait le titre de Madame Mère, un palais, une Cour), ne devait pas éblouir. Au milieu de tant de magnificence, elle devait garder une âme simple. Ayant connu le dénuement, elle ne faisait ni trop peu ni trop de cas de la richesse. Jamais elle ne devait abandonner, ni l'austère simplicité de sa vie, ni les habitudes de parcimonie, qu'elle avait contractées... Elle était économe, non pour elle — car il est odieux dans la vie de ne songer qu'à soi — mais par prévoyance.

Au faite de la grandeur, de la prospérité, Lætitia faisait des réserves pour l'avenir, aimant rappeler sans cesse : « La meilleure source de vertu est l'économie. »

Ne devait-elle pas répondre un jour à ceux qui s'étonnaient quelque peu de sa parcimonie : « — ... Tout ceci peut finir... Mes enfants donnent à pleines mains : leur générosité imprudente ne regarde ni en avant ni en arrière... Qui sait ? dans quelques années, j'aurai peut-être une demi-douzaine de rois qui me demanderont du pain. Alors, ils me trouveront... Ne vaut-il pas mieux qu'ils aient recours à leur mère qu'à des étrangers ? »

Après le désastre de Waterloo, la mère de l'empereur se fixa à Rome, où elle vécut sous la protection du Pape Pie VII.

Les revers de la fortune, les douleurs physiques, les angoisses morales, la mort de Marie-Anne-Elisa en 1820, de Napoléon I^{er} en 1821, de Marie-Pauline en 1825 et du duc de Reichstadt en 1832, ne devaient pas abattre son âme stoïque.

Que d'anecdotes éclairent ce tempérament de fer que rien ne trouble et n'agite :

Après le désastre de *Ponte-Nuovo*, * à peine âgée de dix-huit ans, enceinte de Napoléon, elle pousse son mari à la résistance, fait le coup de feu ; mais, avec une poignée de patriotes déterminés, elle trouve un refuge sûr dans les grottes inaccessibles du *Monte Rotondo*...

A l'Île d'Elbe, elle engageait Napoléon à reconquérir son trône : « Mieux vaut mourir l'épée à la main, que par le poisson ou le poignard ! » ne cessât-elle de lui conseiller...

Napoléon a tracé de cette femme forte, cœur loyal et droite raison, ce portrait : « Ma mère est digne de tous les genres de vénération. Les pertes, les privations, les fatigues, elle supportait tout, bravait tout : c'était une tête d'homme sur un corps de femme. »

Marie-Lætitia Ramolino mourut à Rome en 1836. Sa dépouille mortelle devait être exhumée, le 1^{er} juillet 1851, et transférée à Ajaccio, où elle repose au-dessous du chœur, dans la chapelle Impériale.

Les Napoléoniennes

Tout ce qui touche de près l'Empereur, le Titan au « *Profil d'aigle, à jamais gravé sur le soleil* », est mémorable, certes, pour le reste du monde, mais indéracinable au fond des cœurs corses...

Or, à la Cour du César, parmi les fleurs de la nouvelle noblesse (noblesse née des victoires prestigieuses du plus grand capitaine que la terre ait porté) ses sœurs brillèrent au premier rang...

Toutes, par la beauté, les qualités de l'esprit et du cœur, rappelaient leur mère *Lætitia*, la femme forte et de bon conseil.

C'est : *Elisa*, femme de Félix Bacciochi-Adorno, née à Ajaccio, le 8 janvier 1777, morte près de Trieste en 1820). *Princesse de Lucques et de Piombino, grande duchesse de Toscane* : elle administre ses états avec adresse et fermeté, elle apporte dans la réforme des abus et la répression du brigandage une décision et une énergie telles, que Napoléon, lui-même, en fut étonné.

C'est : *Pauline* (née à Ajaccio en 1786 morte à Florence en 1825), *Pauline qui personnifia la Beauté*. Mariée en 1801 au général Leclerc, elle part avec lui pour Saint-Domingue. Elle revint veuve en 1802. Devenue par son mariage avec le prince Borghèse, *princesse Borghèse et duchesse de Guastalla*, elle devait surtout se faire aimer par sa charité.

C'est : *Caroline* (née à Ajaccio en 1782, morte à Florence en 1839).

Epouse de Murat, elle exerça sur lui un ascendant tel, que l'on peut dire qu'elle fut l'« intelligence » du « bouillant cavalier ». (*Grande duchesse de Clèves et de Berg* (1806). *Reine de Naples* (où elle prit un rôle si actif au gouvernement). Elle sut, d'autre part, se faire chérir par sa clémence et respecter par sa fermeté. Elle est vraiment digne de l'appréciation élogieuse de la duchesse d'Abrantès : « ... Caroline la plus adroite personne que Dieu ait jamais formé. »

Elisa, Pauline et Caroline, après avoir brillé au pouvoir, ne déchurent pas. Natures d'élite, l'adversité n'eut pas d'emprise sur elles. Dé-

possédées de leurs couronnes, elles se firent remarquer par les plus nobles sentiments.

Deux anecdotes, entre mille, prouveront que l'« *amour des couleurs nationales françaises* » est de tradition en la famille Bonaparte.

La première, tirée des précieux Mémoires de la duchesse d'Abrantès, a pour héroïne : PAULINE BORGHESE.

Lors du pénible voyage vers son premier exil, Napoléon courut de grands dangers.

Le général Koller et le colonel Campbell, s'étaient, pourtant, portés garants que « l'assassinat ne souillerait pas des pages de leur journal de route ».

Cependant Napoléon était prévenu. Il savait qu'à Orgon et à Fréjus sa vie serait en danger.

Afin d'éviter les embûches de quelques forcenés, dont les mains homicides ruisselaient encore de sang, et éviter une mort sans gloire, l'Empereur, se résigna à mettre une redingote du général Koller...

Ce ne fut d'ailleurs que grâce à ce déguisement qu'il pût s'échapper d'Orgon.

A Fréjus la foule aussi était très surexcitée contre l'Empereur.

Or, Pauline, clouée au lit par la maladie, entendait les cris hostiles de la foule. Elle tremblait pour son frère...

Cependant, lorsque l'Empereur se présenta, affublé d'une redingote autrichienne, elle ne veut pas l'embrasser :

« — Quel est cet habit ? demanda-t-elle à l'Empereur, en étendant vers lui sa jolie main, et plissant son joli front. Quel est cet uniforme ? »

« — Paulette, répondit Napoléon, voudrais-tu que je fusse mort ? »

« La princesse le regardait avec des yeux où se peignaient à la fois son anxiété de sœur et toute sa dignité de femme, offensée et blessée par une main chérie.

— *Je ne puis vous embrasser avec cet habit... »*

L'empereur n'insista pas... Il s'éloigna et ne devait revenir auprès de sa sœur que revêtu d'un uniforme des Guides de la Vieille Garde...

Sa sœur l'embrassa alors avec une tendresse qui provoqua les larmes de ceux qui étaient présents...

L'autre anecdote rappellera le souvenir d'une autre Bonaparte, la *princesse Lætitia*, la fille du prince Jérôme, l'épouse d'Amédée de Savoie...

En mai 1926.

On venait de descendre, dans la crypte de la basilique de Superga, près de Turin, la dépouille mortelle du *Prince Victor-Napoléon*. Sur le cercueil était étendu le drapeau français.

On va sceller... Un assistant, sans penser à mal, veut enlever l'emblème tricolore, qu'un autre Bonaparte avait conduit à travers les capitales du monde...

Alors, dans un élan, la princesse *Lætitia* s'écria : « *Laissez-le !* »

L'on aime se ranger sous le drapeau de la France immortelle...

Pourtant, en cette occurrence, ce cri du cœur a une valeur symbolique : Une femme « *au sang corse* » pouvait seule le proférer... sur la terre étrangère ! rappeler ainsi, son amour indéfectible à la France !!!

C'est l'« *âme des napoléoniennes* » qui s'exprima...

NOTRE EGILONE

La Sultane Davia

Nul récit ne vaut celui d'une existence réelle... et toute l'imagination, pourtant féconde des vieux conteurs arabes, eut elle pu, inventer un sort plus heureux, que celui que le destin avait réservé à *la sultane Davia*, qui de Corse venait ?

Mais, avant d'entreprendre un récit, tout aussi captivant qu'un joli conte des *Mille et une Nuits*, nous parlerons de la cité où notre héroïne vit le jour. Et, n'est-ce pas un paysage mauresque que celui qu'offre Corbara ? Les plantes exotiques, les cactus, les nopals, envahissent les terrains incultes, s'accrochent à toutes les anfractuosités des rochers ; leurs raquettes épineuses et grasses servent même de clôture aux plantations d'oliviers et d'orangers ; au milieu de ce décor africain, une agglomération de maisons, combien pittoresques, que surplombent les ruines d'un château.

Mais les touristes, les amants des temps révolus, seront attirés par l'une des plus belles maisons du gros bourg « *a casa di Turchi* ». C'est dans cette maison que naquit, le 7 juin

1756, de *Jacques-Marie Franceschini* et de *Silvia Monchi*, la petite *Marthe*, celle qui devait devenir Impératrice du Maroc, sous le nom de *Davia* !

Or, vers 1760, Jacques-Marie Franceschini, ses frères Vincent et Augustin, sa femme et la petite Marthe, furent capturés par des pirates africains, et vendus comme esclaves à Alger, où ils furent retenus, quelques années.

Sans doute, contre la promesse d'une rançon, la famille Franceschini obtint la permission de retourner en Corse. Mais la malchance semblait poursuivre cette famille. Reprise à nouveau par des corsaires barbaresques, elle fut emmenée au Maroc ; et ses membres achetés comme esclaves, par le sultan Mohammed.*

Jacques-Marie Franceschini sut-il gagner les bonnes grâces de l'Empereur ?

Celui-ci n'allait pas tarder à autoriser la famille Franceschini à retourner en Corse, à la condition qu'il conserverait à la Cour la petite Marthe.

Or, un beau jour, en 1776, des émissaires envoyés par l'un des fils du sultan Mohammed (celui-là même qui devait monter sur le trône en 1792, à la mort de son frère le sultan Moulay-Yézid, sous le nom de Moulay-Soleïman) vinrent à Corbara, annoncer que Marthe (qui avait pris le nom de Davia), désirait que ses parents vinssent la rejoindre au Maroc...

Quelle fut l'action bienfaisante de la belle princesse ? Quels grands services rendit-elle aux Français, ses compatriotes ? L'histoire de demain, lorsque l'on déchiffrera les vieux documents du maghzen, nous le dira. Mais déjà Napoléon, à Sainte-Hélène, en parlait à Gourgaud, qui nota cette conversation dans

son journal, à la date du 15 janvier 1817 : « La sultane favorite de l'empereur du Maroc était corse. Son frère, nommé Franceschini, vint à Paris proposer au ministre des relations extérieures de se rendre au Maroc et d'intriguer en faveur des Français. Tout d'abord, je crus à une escroquerie, mais le ministre reconnut la vérité et je donnai trente mille francs pour cela. Cette négociation a réussi. Le chérif a toujours protégé les Français ; il nous a rendu service. »

La sultane Davia, ceci est un fait, par sa grâce dominante, par sa bonté, avait acquis un tel ascendant sur les populations musulmanes que, sans avoir rien renié de son passé, elle était restée chrétienne, elle ne fut nullement inquiétée lorsque le sultan Moulay-Soleïman fut empoisonné à Rabat en 1822.

Et la princesse « roumi », toujours favorisée du sort, devait mourir de sa belle mort, dix ans après, à Larache.

NOS PENTHÉSILÉES

Les Femmes du Fium'orbo en 1816

Le canton du *Fium'orbo*, composé des anciennes pièves de *Sagri* (aujourd'hui Sari-di-Porto-vecchio), *Coasina* et *Cursa*, fut, au cours des siècles, toujours en butte aux incursions barbaresques : gènoises et sarrazines...

La domination française, elle-même, ne devait pas lui donner la paix... Les Fium'orbais qualifiés d'« *intraitables* » sont avec les habitants du *Niolo*, *Bozio*, *Moriani* et *Tavagna*, de toutes les révoltes... L'une de ces insurrections, entr'autres, fut réprimée d'une manière odieuse par le général *Morand*...

L'état de guerre était donc permanent... Les femmes elles-mêmes étaient aguerries. Nous rapporterons, ci-dessous, un épisode qui montrera, péremptoirement, qu'elles surent égaler les merveilleux exploits des « Amazones ».

Sous la Restauration, le gouverneur de l'Ile, le marquis de *Rivière*, décide une expédition dans le Fium'orbo. Cette entreprise, armée sous prétexte de poursuivre un clan bonapartiste, n'avait d'autre but que la capture du

commandant Poli, soupçonné de détenir le « fameux trésor du roi Murat ». *

Donc, quatre colonnes commandées respectivement par le général *Delaunay*, le préfet *Saint-Genest*, le commandant *Galloni*, et, la plus importante, par le *marquis de Rivière* (*six mille hommes pour réduire une poignée de montagnards*) se mettent en branle, ayant pour objectif : *Isolaccio de Fium'orbo*...

Seule la colonne *Delaunay* put s'établir à *Poggio-di-Nazza*.

Les autres détachements sont battus, décimés et rejetés en désordre.

Dans sa fuite éperdue, le *marquis de Rivière* abandonne son armée, rallie Bastia. Les insulaires cueillaient les fuyards, qu'ils relâchaient après les avoir délestés de leurs fusils et de leurs équipements.

A la suite de cette campagne, qui rappelle Forbach, le *marquis de Rivière* * fut rappelé et remplacé par le général *Villot*.

Or, le commandant *Poli* eut un auxiliaire combien précieux en une troupe de cinq cents femmes commandées par le *prêtre Sérafint*.

Ce prêtre « moitié plumet, moitié rabat » délaissait volontiers le goupillon pour l'arquebuse... Apôtre à l'autel, démon dans les combats, il servait avec le même zèle son Dieu et son parti... Il avait donc dressé les femmes d'*Isolaccio* à la guerre : il leur avait appris à manier les armes, à combattre à pied et à cheval.

Ces nouvelles *Penthésilées* se distinguèrent en maintes rencontres... Le 18 avril 1816, au combat de *Pétrapola*, leur action fut particulièrement brillante... Après une molle résistance, elles simulent une retraite, et entraî-

nent dans un défilé les imprudents soldats du marquis de Rivière... Alors, elles font volte-face, contiennent les royalistes, tandis que d'autres femmes, postées sur une hauteur propice (1), font rouler sur eux d'énormes blocs de rochers. Poli a le temps d'accourir et compléter la victoire des Fium'orbaises.

Dans la débandade, le marquis de Rivière, qui avait pris la fuite en criant : « *Sauve qui peut* », l'échappe belle.

Une amazone l'avait pris au lasso... Fort heureusement pour le gouverneur, un de ses officiers, coupe à temps la « *funa* »* qui le happait.

Notre marquis, déjà moins heureux que Thésée au Thermidon, faillit donc, à l'encontre du héros grec, être enlevé par une nouvelle Antiope...

Si l'on considère, d'autre part, que le marquis de Rivière, rentré à Bastia, libre, se laisse aller à signer un traité qui admet : « ... *La province du Fium'orbo est reconnue comme terre libre au profit des bandits* » ; l'on peut difficilement se figurer à quel dérèglement se serait laissé aller le pusillanime gouverneur s'il avait été retenu prisonnier...

(1) Monte di Lana.

La duchesse d'Abrantes

Laure Saint-Martin-Permon, était la troisième enfant d'une Ajaccienne.

Son père, établi en Corse, s'y était marié avec une *Stéphanopoli*, descendante des *Comnènes* qui régnèrent sur *Byzance*...

Après avoir quitté l'Ile, les Permon ne cessent de fréquenter les grandes familles corses établies sur le Continent. A Paris en plus des *Bonaparte*,* *Multedo*,* *Arrighi*,* *Arèna*,* *Salicetti*,* *Chiappe*,* *Meuron*,* faisaient la société de la maison Rue des Filles-Saint-Thomas ; et, plus tard, après le « 13 Vendémiaire », du petit hôtel de la Chaussée-D'Antin. A cette époque, Napoléon propose même mariage à la belle veuve Permon « a *Signora Panoria* » la mère vindicative de la petite Laure...

Donc, quoique notre héroïne soit née en 1784 à Montpellier, elle fut non seulement élevée à la corse par une mère cyrnéenne, mais elle grandit dans un milieu où l'élément insulaire prédomina...

Mariée au général *Junot* * (créé en 1807

duc d'Abrantès) elle brilla, parmi les fraîches roses de la noblesse impériale, aux fêtes données aux Tuileries, à la Malmaison, à Fontainebleau...

Bien plus, notre héroïne, indépendante et fière, hardie sans effronterie, osait parfois contredire l'intraitable César ; et s'attirait la riposte : « Petite peste ! la tête de sa mère ! caractère de fer ! »

Or, « *cette petite peste* » avait une âme héroïque !

Elle frissonnait d'enthousiasme au seul nom de Patrie ! se laissait aller au charme indicible d'une parade militaire ! griser par la gloire du plus grand conquérant !

Quelques traits dévoileront, d'autre part, son « *caractère de fer* » :

Ayant eu cinq filles, elle ne fut véritablement heureuse, à la manière corse, que lorsqu'elle annonça à Junot la naissance d'un fils.

En 1808 elle suit son mari en Espagne.

Au cours d'une guerre atroce, pendant laquelle nos valeureux soldats, vainqueurs en batailles rangées, étaient décimés par les guerillas ; où il fallait disputer aux Espagnols chaque pas de terrain, les haies, les pierres, les maisons transformées en forteresses ; notre héroïne, endurante et courageuse, donnait, à tous, l'exemple des plus nobles vertus.

Elle vécut ainsi, pendant toute la durée de cette campagne, *en vraie mère des camps*, au milieu des soldats, secourant les blessés, relevant leur moral par mille attentions délicates, empressées...

Un fait prouve encore sa force d'âme, son énergie peu commune :

A *Ciudad-Rodrigo*, * dix jours après avoir

mis au monde un nouvel enfant, elle chevauchait à travers un pays calamiteux, infernal, que se disputaient la maladie et le carnage...

Les fêtes impériales n'amollissaient donc pas les cœurs !

Enfin, après Waterlôo, aux jours malheureux « ... quand l'orage brisa le chêne qui seul était son soutien », elle se recueille, consacre ses dernières forces à la glorification de la période brillante, prestigieuse du *Consulat et de l'Empire*...

Elle mourut en 1838.

Or, contre la municipalité parisienne qui, mal inspirée, refusa aux cendres de notre héroïne, une concession gratuite au cimetière du Père-Lachaise, s'éleva, virulente et enflammée, la grande voix olympienne de *Victor Hugo* :

« Puisqu'ils n'ont pas compris dans leur étroite
[sphère]
Qu'après tant de splendeur, de puissance et d'orgueil,
Il était grand et beau que la France dût faire
L'aumône d'une fosse à ton noble cercueil.

« Puisqu'ils n'ont pas senti que celle qui sans crainte
Toujours loua la gloire et flétrit les bourreaux.
A le droit de dormir sur la colline sainte,
A le droit de dormir à l'ombre des héros ;

« Puisque le souvenir de nos grandes batailles
Ne brûle pas en eux comme un sacré flambeau ;
Puisqu'ils n'ont pas de cœur ; puisqu'ils n'ont pas
[d'entrailles ;
Puisqu'ils t'ont refusé la pierre d'un tombeau ;

« C'est à nous de chanter un chant expiatoire !
C'est à nous de t'offrir notre deuil à genoux !
C'est à nous, c'est à nous de prendre ta mémoire
Et de l'ensevelir dans un vers triste et doux !

« C'est à nous, cette fois de garder de défendre
La mort contre l'oubli, son pâle compagnon
C'est à nous d'effeuiller des roses sur ta cendre ;
C'est à nous de jeter des lauriers sur ton nom !

« Puisqu'un stupide affront, pauvre femme endormie
Monta jusqu'à ton front que César étoila
C'est moi, dont la main pressa la main amie
De te dire tout bas : « Ne crains rien ! je suis là ! »

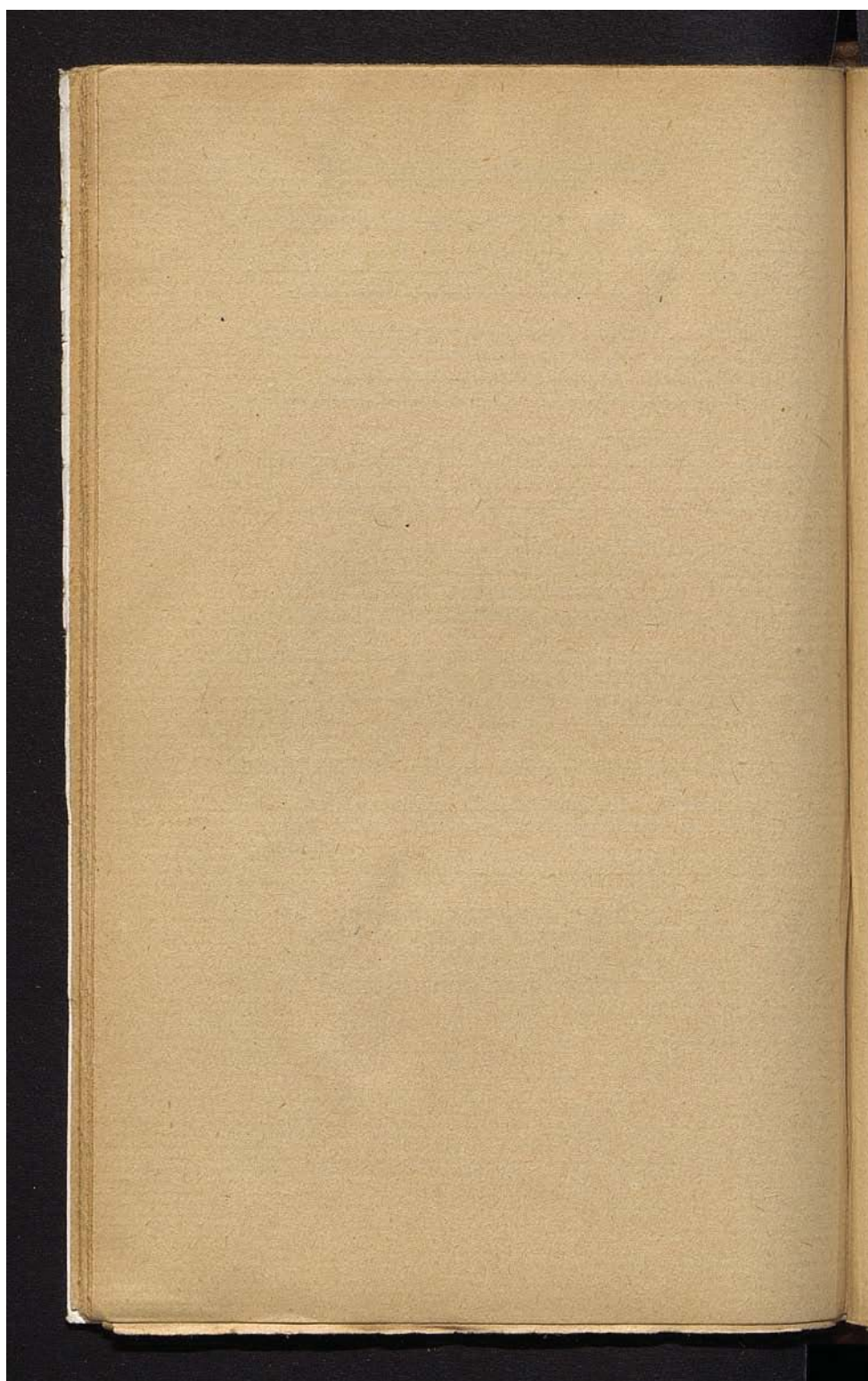
« Car j'ai mission, car, armé d'une lyre,
Pleins d'hymnes irrités ardents à s'épancher,
Je garde le trésor des gloires de l'Empire ;
Je n'ai jamais souffert qu'on osât y toucher !

« Car ton cœur abondait en souvenirs fidèles !
Dans notre ciel sinistre et sur nos tristes jours,
Ton noble esprit planait avec de nobles ailes,
Comme un aigle souvent, comme un ange toujours !

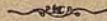
« Car, forte pour tes maux et bonne pour les nôtres,
Livrée à la tempête et femme en proie au sort,
Jamais tu n'imitas l'exemple de tant d'autres,
Et d'une lâcheté tu ne fis un port !

« Car, toi, la Muse illustre, et moi, l'obscur poète
[apôtre,
Nous avons dans ce monde eu le même mandat,
Et c'est un nœud profond qui nous joint l'un à
[l'autre,
Toi veuve d'un héros, et moi fils d'un soldat.

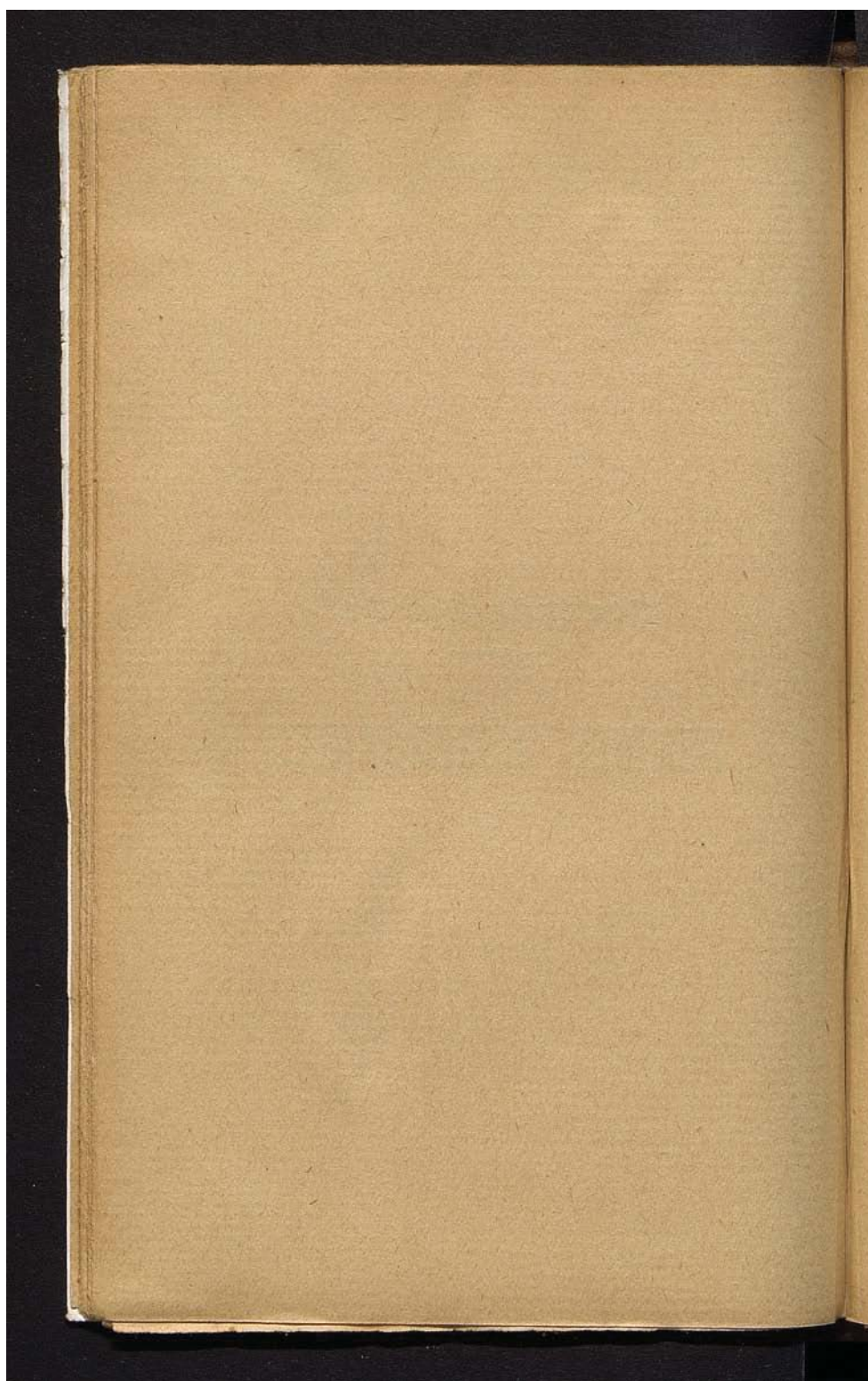
« Aussi sans me lasser, dans cette Babylone,
Des drapeaux insultés baisant chaque lambeau,
J'ai dit pour l'Empereur : Rendez-lui sa Colonne !
Et je dirai pour toi : donnez-lui son tombeau ! »



Seconde Partie



FEMMES LÉGENDAIRES



NOTRE LAMPÉGIE

La vengeance de Bianca Ramasola

Au X^e siècle, sur les hauteurs de la vallée d'Ornano, au milieu des splendeurs verdoyantes, se dressaient les castels d'*Aldobrando*, seigneur d'*Azilone*, et de *Visconte*, seigneur de *Zigliara*. Ces deux jeunes nobles s'étaient épris de la *signora Bianca Ramasola*, beauté superbe, qui, aux dires des chroniques, était belle comme une rose qui s'épanouit sous le soleil de mai.

Bianca, en fixant son choix sur Visconte, devait, à son insu, provoquer la jalousie d'Aldobrando. Le seigneur d'Azilone ne peut oublier : la passion inassouvie ne ressemble-t-elle pas au feu qui couve sous des feuilles sèches ? une légère saute de vent suffit pour rallumer le brasier...

Or, la naissance du petit Arriguccio (qui mit en fête le château de Zigliara), devait porter au paroxysme la haine d'Aldobrando... Quelques jours après cette naissance, rencontrant Visconte près de la fontaine l'« *Acqua d'Argento* », il le défie en combat singulier ; et le blesse mortellement. Aldobrando crut étouffer la voix du remords en procédant au rapt d'Arriguccio, afin de lui servir de soutien...

Vingt ans après ces incidents terribles, tandis que Arriguccio recevait au couvent de Pise (Italie), la meilleure éducation, son ravisseur, le noble Aldobrando, après avoir vainement lutté contre le farouche *Osman*, s'était réfugié avec ses partisans en son castel d'Azilone...*

Le chef arabe, poursuivant son invasion, devait prendre pied, en la vallée d'Ornano, au castel d'Orcalapo.

Un matin, alors qu'Osman explorait, seul, à travers la campagne abandonnée, il rencontra non loin du castel de Ramasola, Bianca, prosternée devant un tombeau.

« — N'aie aucune crainte, femme roumi, Osman n'est pas cruel !... » s'empressa-t-il de dire. Mais, le chef arabe, devait s'arrêter interdit lorsqu'il eut mieux considéré Bianca... Et, ce devait être dans le ravissement qu'il devait poursuivre .

« — Serais-tu quelque houri * du Prophète, ou quelque fée au pouvoir surnaturel ? Ma peau de lion est impuissante à me préserver de l'ensorcellement de tes yeux... Fleur d'Occident, qui personnifie l'Amour, parle, afin qu'Osman puisse juger si ta voix est aussi mélodieuse que ton visage est enchanteur... Quant à moi, c'en est fait... Commande, ordonne... Je suis sous ta puissance, mon épée et mon cœur sont à toi, à jamais... »

Bianca domina vite son émoi. Qu'avait-elle à redouter si près de son castel ? Un simple appel, et ses gens accouraient... Mais, ne se privait-elle pas, alors, d'un instrument providentiel qui s'offrait pour assouvir sa haine ?... Certes, elle se condamnait aux peines éternelles, en écoutant un ennemi de Dieu... Mais, que lui importe la damnation, pourvu que son ressentiment s'apaise...

D'ailleurs la vue du castel d'Aldobrando, avivant son martyre, mit fin à sa perplexité :

« — Glorieux Osman, dit-elle, la renommée m'a appris tes hauts faits... Tu m'offres ton épée... j'accepte... car mon cœur est agité par la vengeance...

« — Contre qui ?

« — Regarde cet orgueilleux castel... Là, habite celui qui broya, avec une sauvagerie sans nom, mon pauvre cœur... Ecoute mes épreuves douloureuses, ô généreux Osman... De cela, il y a vingt ans — vingt siècles... On me ramena, un jour, mon époux expirant. Il eut encore la force de me dire : « Bianca venge-moi d'Aldobrando. » Alors, folle de douleur, j'imprimai mes mains sur son horrible blessure ; et, je jurai de n'avoir de repos, tant qu'Aldobrando verrait le jour...

« Tandis que je proférais mon serment, mon pauvre Visconte, afin que notre Arriguccio n'oublîât le crime perpétré contre son père, lui enleva, d'un coup de ciseau, une petite partie du lobe de l'oreille gauche...

« Mais pourrai-je te raconter la suite de mes malheurs, sans que mon cœur n'éclate ? Mon fils, mon Arriguccio devait m'être enlevé... Or, à l'instant où je désespérais de trouver un vengeur, le Dieu de la vengeance, exauce enfin mes ardentes prières...

« — Bianca, ton ennemi m'est aujourd'hui deux fois plus haïssable... Je le vaincrai... Me sera-t-il permis, alors, d'espérer en ton amour ?

« — Tu peux espérer, Osman...

« — O douce parole qui inonde mon cœur de la joie la plus pure... Bianca ! le Dieu de l'amour et de la vengeance guidera mon bras... Ce même jour j'attaquerai l'orgueilleux castel, le repaire de ton ennemi... Et, ce soir, Bianca — mon

Amina, aujourd'hui, ma *Saïda*, bientôt — tu auras ton « riscattu del sangue... » (1)

Or, tandis que Bianca et Osman complotent leur dessein infernal, non loin de là, au castel d'Azilone se passe une scène attendrissante : Aldobrando pressait sur son cœur Arriguccio.

« — Quoi, mon fils... Tu nous arrives, alors que la guerre nous désole ?

« — Mon père ne suis-je pas en âge de combattre, répondait le vaillant jeune homme... Pouvais-je chercher la sécurité quand ma patrie est en proie à la plus terrible des calamités... L'on m'a enseigné, que celui-là est l'ennemi de la vertu qui vit tranquille quand son pays est meurtri... Or, il y a cinq jours, au couvent de Pise, notre supérieur fit à haute voix cette prière : « Dieu d'Israël sauve la Corse qui se débat dans les serres des Mohométans ». Aussitôt je fis le serment d'aller défendre ce que j'ai de plus cher au monde : *mon père, ma patrie, mon Dieu !* D'autres camarades imitent mon geste... Et, malgré les supplications du supérieur, nous partîmes... »

Sur ces entrefaites survint le curé d'Ampaza : — « Seigneur Aldobrando je t'apporte de réconfortantes nouvelles. Avant que le soleil ait terminé la moitié de sa course, les hauteurs d'Orcalapo se couvriront de guerriers corses... Les seigneurs, des piève d'Ornano et del Talavo, ont acclamé ton nom... Tu seras le chef, notre nouveau Macchabée... Néanmoins, une défection parmi tant de grands chrétiens : Bianca Ramasola a fait un pacte infernal avec Osman...

« — Comment ! une chrétienne peut-elle s'ou-

(1) « Riscattu del sangue » — vengeance assurée.

blier au point de manquer à tous ses devoirs ? » ne put s'empêcher de s'écrier Arriguccio...

Et, laissant Aldobrando et le curé d'Ampaza régler tout leur plan de campagne, notre héros résolut de se rendre au château de Ramasola, afin de tirer cette châtelaine du chemin du déshonneur...

*
**

Quelle douce impression devait faire la présence d'Arriguccio sur Bianca Ramasola.

« — Sois le bienvenu, lui dit-elle ; que désires-tu bel Messere ?

« — Madame, une grande bataille est imminente entre les ennemis du Christ et les soutiens du Droit et de la Liberté... Rester neutre, c'est commettre un crime... Favoriser les desseins de l'ennemi, c'est une profanation...

« — Mais, de quel droit, beau jeune homme, oses-tu parler ainsi ?

« — Je sais, Madame, qu'Osman, suppôt de Satan, a circonvenu votre cœur... Au nom de la religion et de la patrie en deuil, je viens vous prier de rompre tout pacte impie, et vous rallier à la cause corse.

« — Et j'ose t'écouter jeune homme !... Et je n'ose donner l'ordre de te chasser ! Quoi... Que m'importent les rapines, les assassinats que commettent les Mahométans... qu'à la place de l'image du Rédempteur l'on voie l'enseigne du Prophète ? Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus...

« — Donc, les grands sentiments humains qui honorent les personnes qui les professent sont mis au-dessous d'une vengeance... paraît-il ! Ma's, Madame, y avez-vous songé ? le déshonneur vous attend... Dans quelque sérail infâme — ô flétrissure pour une Corse — vous irez..., tandis que

les cendres de vos aïeux seront jetées au vent...
Par ces tombes qui renferment ce que vous avez aimé...

« — Cette tombe m'oblige à ne pas t'écouter...
L'image sanglante de mon époux lâchement assassiné soutient mon courage... me pousse à vivre en aiguillant ma vengeance contre le seigneur de Locari, le traître Aldobrando !

« — Contre qui ? contre mon père !

« — Que dis-tu jeune homme .. Aldobrando n'a pas d'enfant... »

Or, en cet instant les yeux de Bianca, subitement se fixèrent sur l'oreille gauche d'Arriguccio...

**

... Non, ce n'est pas une hallucination... Cette marque, ce vivant témoignage corroborait l'impulsion naturelle — la force du sang — qui avait poussé Bianca, vers ce jeune homme... Et, la pauvre mère, troublée jusqu'au tréfonds de son âme, ne cessait de presser la tête chérie de son enfant sur son sein, en proférant ces seuls mots : « Mon fils, mon Arriguccio, mon bel Messère », tandis que de ses yeux coulaient d'abondantes larmes...

Or, en cet instant même, la voix prenante, sombre et farouche du Colombo — prélude des batailles — retentit dans le lointain...

— Mère, dit alors Arriguccio, en se dégageant tout doucement de l'étreinte maternelle, je dois courir au combat... Bénissez-moi !...

— Reste !... Qui veut me prendre encore mon Arriguccio ? Reste !... Je t'en supplie... Ne dois-tu pas désormais vivre pour moi... J'ai tant souffert : mais pourquoi te rappellerai-je mes peines ? Je veux les oublier... Laisse-moi regarder ta cicatrice... Elle me remémore les mots prononcés par Visconte mourant : « Afin que mon fils n'oublie

de me venger d'*Aldobrando*... » Viens, Arriguccio !... Voici la lance de ton père ; mieux que toute autre arme, elle saura trouver le cœur d'*Aldobrando*...

— Quoi ! vous me demandez ?... Pourrai-je me résoudre à plonger une lance dans le cœur de l'homme que j'estime et que j'aime le plus au monde ?

— Voudrais-tu donc que ce soit un mahométan qui s'acquitte de ton devoir. Tout à l'heure, je t'ordonnais de rester auprès de moi... Pardonne-moi ce moment de faiblesse... Va, cours, venge ton père... Le châtement d'*Aldobrando* n'a que trop tardé... Apporte-moi son cœur afin que je le déchire à belles dents... Mon fils, mon vengeur, je ne te retiens plus...

— Ma mère ! les professeurs au couvent m'ont enseigné que toutes les inimitiés surtout doivent cesser quand la patrie est en danger... Les bons citoyens ne doivent plus avoir qu'une aversion au cœur : celle qu'inspire l'ennemi... Or, notre sol sacré est foulé par une race impie... Le *Colombo* nous commande de vaincre ou de mourir... Le moment est-il opportun pour réveiller les dissensions et les haines ?... Je n'oublierai rien... Plus tard... Bénissez-moi vite, dit encore Arriguccio en se prosternant, l'on combat les infidèles, et je suis ici... J'ai déjà trop tardé...

— Ecoute, mon enfant : prends la lance de ton père... elle saura te rappeler ton devoir... Attends, que je mette ce ruban au revers de ton habit. Donné par une mère, ce ruban te portera bonheur. Encore : dans la mêlée n'attaque pas Osman, reconnaissable à sa peau de lion... Réserve ton courroux, ton audace pour une autre cause : *Aldobrando*, l'assassin de ton père, vit encore... Songe néanmoins, mon Arriguccio,

qu'une mère désolée t'attend dans les affres de l'inquiétude... Je te bénis, mon enfant...

Dès le départ d'Arriguccio, Bianca rédigea à la hâte cette lettre : « *Génereux Osman, j'ai retrouvé mon fils. Il porte un ruban au revers de son habit... Préserve mon enfant. S'il meurt, je ne pourrai lui survivre.* » Un valet diligent devait porter ce pli au castel d'Orcalapo...

*
**

Peu à peu, les hauteurs de la vallée d'Ornano, se couvraient de guerriers corses... Sur une éminence de Forciolo, au milieu d'un groupe de guerriers, Arriguccio se tenait auprès du curé d'Ampaza.

— Mon enfant, ne cessait de dire le bon curé, tout présage une bonne journée pour notre sainte cause. Les seigneurs d'Otti, Cognocoli, Muntinchi, Pila, la Canale, Guargale, Orbalagone, la Prugna, Rossetto, Santa-Maria, Sicone, lo Cardo, Quasquera sont déjà en ligne de bataille... Les jalousies se sont tues devant l'invasion arabe... La victoire couronnera enfin nos bannières... Dieu le veut ! ! !

— Mon père, devait lui faire remarquer Arriguccio, regardez ce cavalier arabe qui parade devant ses troupes... C'est Osman, à la peau de lion... Quoi ! il s'avance vers nous suivi d'une faible escorte !... Camarades, devons-nous attendre ?... Vive Dieu... fonçons sur les mahométans.

Et, suivi de ses amis, notre héros s'élance...

Osman ne s'attendait guère à être attaqué ce jour-là. S'il avait donné l'ordre au gros de son armée de franchir le Taravo, c'était à seule fin d'appuyer son coup de main sur le castel d'Azilone... * Mais Osman était courageux ; loin de

fuir le danger, il le brave... Soudain il s'arrête : *son adversaire portait un ruban au revers de son habit...*

— *Roumi*, cherche un autre guerrier à combattre !!!

— C'est toi que je cherche, païen et suborneur, devait répartir Arriguccio... Mon désir est de te tuer ou d'être tué par toi...

Et, se précipitant sur Osman, il lui porta un furieux coup de lance qui fit mordre la poussière au vaillant chef arabe.

Tant de hardiesse faillit néanmoins être fatale aux valeureux chrétiens. Arriguccio est blessé, ses compagnons succombaient, quand survint Aldobrando.

Pendant que la bataille se poursuivait avec rage, Arriguccio était conduit sur une litière au castel de Ramasola : « Mère, louons Dieu ! Osman est tombé sous mes coups !... Quelle gloire insigne pour notre maison !... Aldobrando m'a sauvé la vie. » Puis, brisé par l'effort, notre héros perdit connaissance.

Soudain, un appel du *Colombo* demandant l'hospitalité, retentit à la porte du castel... Le curé d'Ampaza, précédant une litière, demande à parler à la châtelaine.

« — Bianca, écoute les notes joyeuses qui célèbrent la victoire du Christ sur Mahomet... Les hordes arabes s'enfuient en désordre, leurs morts jonchent la vallée. Et, la bataille qui a débuté par un exploit d'Arriguccio, tombeur d'Osman, devait être parachevée par le plus grand, le plus noble, le plus valeureux des chrétiens... Or, notre chef, qui sauva ton fils d'une mort affreuse est là, gisant. Il n'a plus que quelques instants à vivre... Peut-il, ô Bianca, avant de mourir, obtenir son pardon ?

« — Je ne puis pardonner à l'assassin de Visconte...

— Peux-tu poursuivre d'une implacable haine le sauveur de ton enfant ?

Sur ces entrefaites, Arriguccio, revenant à soi, reconnaît Aldobrando :

*
**

« — Mon père !!! Puis il tourne ses regards vers sa mère en implorant : Oublie ta vengeance, pardonne.

« — Je ne le puis ; *un serment terrible me lie... Tes adjurations, mon fils, me conduiraient au parjure ?*

« — Je te relève de ton serment, dit alors le curé d'Ampaza. Le parjure, ici, n'existe pas ; Dieu enseigna le pardon et non la haine. »

Alors, dans la paix solennelle de l'approche du soir, ce castel qui depuis vingt ans, tel un ferment de haine, ne respirait que la vengeance, devait connaître enfin un rayonnement de bonté... Un grand trouble règne, en effet, dans le cœur de Bianca. Soudain, son regard s'adoucit ; on sent que l'amour l'emporte sur la haine. Elle comprend toute la reconnaissance qu'elle doit au meurtrier de son mari devenu le sauveur de son fils. Et la foi ardente, un moment annihilée, revient en son âme ; elle conçoit que seul Dieu, le dieu du Pardon, doit dominer partout. Le triomphe de sa cause est déjà pour elle une révélation ; et, se tournant apaisée vers Aldobrando, elle lui dit : « Sois pardonné ! »

Cette parole est un baume pour le cœur d'Aldobrando. Tourné vers Bianca, il expire en prononçant ces paroles : « Mon Dieu ! je vous remercie ; je meurs content. »

Bibliographie : Bianca ei due Locari, racconto storico di Giovan Vito Grimaldi. — Bastia 1858.

NOTRE ELISA LA FUGITIVE

La Légende de Serena

Un sentier part de *Giuncaggio*, longe à flanc de coteau le *Mont Torricella* et conduit à un plateau en friche... Là, parmi les pierres écroulées se dresse, comme une main décharnée, les ruines d'une église...

Non loin, vers le Nord, au-delà d'une petite rivière, d'autres décombres encore... Ces emplacements aux débris informes sont les seuls restes des deux cités jumelles : *Carco* et *Fiura*...

Sunt lacrymæ rerum...

Or, près de l'église de *Carco* avait grandi *Serena*, jeune fille d'une rare beauté... Dès que le seigneur d'*Alonia*, le jeune et beau comte de *Gaggio*, la vit ils deviennent amants ; et ils se jurent fidélité éternelle sur le seuil de l'église *Sainte-Lucie de Carco*...

Mais les puissances infernales ne veulent pas que ce bonheur s'accomplisse sans que nos deux héros ne souffrent et ne pleurent... Elles suscitent des troubles, des querelles...

Le comte doit réprimer un soulèvement des *Risagnacci*, * — famille puissante de *Rogna* — tandis que *Serena* — enjeu magnifique — est en butte aux instantes sollicitations matrimoniales...

Un prétendant dédaigné ne peut supporter l'affront d'un refus, attise les haines...

Fiura se range de son parti... *Carco* défend

Serena... L'extermination générale eut lieu dans un champ qui, depuis ce jour sanglant, est appelé d'un nom qui évoque les visions cadavériques : *U Pellicajo, le Charnier*.

Seule *Serena* survécut au désastre... Après avoir tenté de vains efforts pour arrêter la tuerie, elle allait, pauvre âme en pleurs, à la recherche de son amant, le prier de s'entremettre entre les haineux antagonistes...

Mais notre héroïne avait trop présumé de ses forces. Harassée, elle tombe de fatigue non loin du castel de *Piedicorte*... Une grotte spacieuse est là... *Serena* s'y réfugie sans se douter que la destinée, qui règle d'avance ce qui doit être, l'avait amenée en ce lieu, comme elle avait conduit *Elisa la Fugitive* loin des haines de Tyr, sur l'emplacement de *Byrsa*, l'acropole de *Carthage*...

Ce fut en cette grotte que le comte de Gaggio retrouva sa bien-aimée...

En souvenir de cette rencontre le généreux seigneur décide de garantir par les privilèges d'un *fuero* : exemption de charges, d'obligations, de taille et de dîmes, ses sujets qui bâtiraient leurs demeures autour de la « *Pietra* » qui avait abrité *Serena*...

Pietraserena était fondée...

Et, par les beaux clairs de lune, quand la gigantesque anémone écarte ses pâles voiles bleus, l'on voit surgir « *da Pietra* » — l'immense abri-sous-roche sur lequel flotte l'*Ame du passé* — une apparition :

C'est la douce *Serena* — nimbée d'or — qui vient de l'au-delà...

Malgré les circonstances terrestres qui paraissent l'accabler, elle a donc reçu la suprême récompense du ciel : *Elle est la bonne dame du village de Pietraserena*.

NOTRE EGERIE

La Légende de Rosola de Figari

Au pied des *Monts de Cagna*, dans la vallée où le torrent *San-Giovanni* roule ses eaux limpides vers la mer, la belle *Rosola* passait sa joyeuse enfance. Aucune vierge — en cette contrée privilégiée où règne un éternel printemps — pouvait lui être comparée en beauté...

Ne rappelait-elle pas les nobles attitudes de la fille de Jupiter et de Latone, lorsque, suivie de quelque chèvre fidèle, elle s'élançait, gracieuse, ondoyante et souple, à travers les guérets ? et l'innocente Daphné, quand ses yeux qui reflétaient l'azur céleste se rehaussaient d'un sourire sans artifice ?

Elle énamourait tous les cœurs...

Mais *Rosola*, ne tressaillait de joie qu'en apercevant le jeune et beau *Piobetta*...

Un soir d'été, alors que le soleil s'enfonçait en la mer bleue, en cette heure attendrissante où la nature semble se recueillir et prier, *Piobetta* et *Rosola* s'avouaient leur amour... quand, derrière une roche, surgit la sinistre et repoussante figure du comte *Orso Allemanno, seigneur de Freto*... *

Comme l'apparition d'un répugnant reptile pro-

voque toujours un moment d'effarement, la venue du cynique personnage déconcerte les amoureux : les yeux de Piobetta s'assombrissent tandis que la pudique Rosola cache sa tête dans ses mains... Les deux amants n'ignoraient pas l'abominable « prélibation » qu'imposait ce despote venu des rivages du Nord : « *L'épousée devant passer en son château la première nuit de ses noces.* »

— Tiens, Piobetta et Rosola ! profère d'une voix gutturale le libidineux Teuton en se dirigeant vers le charmant couple... Vive la joie ! A quand les noces ?

— Cet hyménée, ô puissant seigneur, répondit Piobetta, comblerait nos vœux. Un penser amer pourtant trouble notre félicité... Que Votre Seigneurie se départisse, en notre faveur, du « *droit au mariage* », et deux heureux vous devront leur bonheur...

— Allons je renonce à ce droit qui vous alarme, rétorque aussitôt l'« *Ours Allemand* ». Que votre union ne soit plus différée... et que votre demeure se remplisse du rire éclatant des enfants...

— Seigneur, s'écrie alors joyeusement Piobetta, vos bontés me confondent... Que puis-je en retour de tant de magnanimité ? Je serai heureux de vous offrir le jour de notre hymen en plus des cadeaux coutumiers, mon cheval favori que j'ai dressé avec tant de patience...

Le mariage de Piobetta et Rosola vient d'être célébré... Les époux, couronnés de fleurs, quittent l'église, et s'en vont suivis d'un immense cortège, sous une pluie de blé et de riz... tandis que chacun marmotte les compliments d'usage :

Grazie e bona fortuna,
Maschi quatru, e femine una.

Ou encore :

Dio vi colmi d'ogni bene,
Figli maschi in quantità :
Senza danni e senza pene
Dio vi accordi long'éta...
Dio vi accolga in Paradiso
L'un d'all' altro mai diviso... (1)

Quand paraît le comte « *Orso Allemanno...* »

Les deux époux, ainsi qu'un palefrenier tirant par le licol un coursier fringant, destiné au podes-tat, s'empressent au-devant du seigneur de Freto.

Mais celui-ci, méchamment, arrête les effusions : « *Je ne viens vous séparer que pour un soir ; car, je ne puis sans diminuer mon prestige transgresser un usage déjà établi... Que la mariée accepte mon bras... Je l'exige !* »

Instantanément la scène change d'aspect...

Piobetta, irrité par tant de mauvaise foi, darde ses yeux de feu sur le lubrique despote...

Le comte tout d'abord étonné par une résistance qu'il escomptait vaine, ne put réprimer ensuite un sentiment de frayeur devant la froide audace de Piobetta. Il recule en bégayant pareil à un homme lâche et ivre.

— Quoi... quelle impudence... Je puni...

La voix devait s'étrangler dans sa gorge !!! Le vaillant Piobetta avait déjà enfourché son cheval — transformé en un terrible lasso le licol de la noble bête — Et, comme l'éclair, qui, après avoir sillonné les nues, tombe fulgurant sur la terre, le lacet fatal, lancé par une main habile, siffle et enserre le gosier du tyran... Puis, dans une course effrénée, notre héros traîne le comte abhorré à travers le maquis... jusqu'à ce que le corps, se coïnant entre deux roches, se disloque... La tête arrachée sous l'action violente du lasso devait rouler, pantelante, non loin du *castel de*

Montelato, l'orgueilleuse tour du lubrique allemand...

Pendant l'orage — tandis que les forges de Vulcain s'acharnent sur le char de Cybèle — devant la fureur des éléments déchaînés, les humains restent interdits ; il ne sont tirés de leur angoisse que par la venue de l'*arc d'Iris*, présage de paix... Ainsi, les figarais muets de saisissement devant la dangereuse équipée de Piobetta, ne furent rassénérés que lorsque notre héros revint victorieux !... Alors, les acclamations et les cris d'allégresse retentirent... Le peuple applaudissait encore quand Piobetta presse Rasola dans ses bras...

Mais l'héroïque femme, taillée à la spartiate, devait conseiller :

— Piobetta, en brisant le sceptre du terrible « *Ours Allemand* » qui nous terrorisait, tu ressemblas au bon berger qui tue le pernicieux renard ruine de son troupeau.

« Mais, d'autres brigands gisent encore en leur castel infernal... Fais en sorte que leur repaire soit leur tombeau... Va, cher époux, et reviens victorieux. »

Aussitôt les piques semblent jaillir du sol comme les primevères sous les premiers effluves printaniers... Une milice se forme... L'image sacrée de l'« Indépendance », que tout Corse garde en son cœur, donne une énergie surnaturelle à ces paysans-soldats...

Et le « *castel de Montelato* » réputé inexpugnable, fut emporté dans un élan irrésistible par la vaillante cohorte...

Or, comme le peuple délivré par Moïse des serres du méchant Pharaon, eut à supporter d'autres maux avant d'avoir la paix bienheureuse en la « Terre Promise », le peuple figarais, affranchi

du joug d'un tyran n'était pas arrivé au terme de ses épreuves douloureuses...

Une calamité nouvelle devait, s'abattre sur le pays qu'arrosent le *Spartano*, le *Tomari* et le *San-Giovanni*.

Du crâne de l' « *Ours Allemand* » sortit un stomoxe « *sorte de mouche verdâtre* »... Et cet insecte, comme les puissances malfaisantes qui croissent sous les efforts qu'on fait pour les détruire, grandit démesurément jusqu'à atteindre la grosseur d'un bœuf...

Alors ce fut effroyable... L'horifique animal non seulement infusait la peste au moyen de sa trompe armée de stylets, mais encore, il exhalait des vapeurs mystérieuses qui portaient à la folie ceux qui avaient le malheur de les respirer...

La mortalité était grande, l'affolement indescriptible...

Devant un tel désastre, l'héroïque Rosola, maîtrisant ses craintes, conseille encore :

« — Va, Piobetta, va détruire cette bête immonde... Va... »

« Ta plus grande gloire sera d'être comparé à *Hercule* — au héros magnanime — qui, malgré son grand amour pour *Iola*, la quittait sans cesse pour accomplir ses bienfaisants travaux... Or, après avoir terrassé un brigand, aussi dangereux que *Busiris* et *Cacus*, il te reste à parachever ton œuvre, en débarrassant la contrée d'un monstre aussi terrible que l'*Hydre de Lerne*... Va... »

Le vaillant *Piobetta* ne restera pas sourd aux conseils de son *Egérie*...

Cependant notre héros avisé, aussi habile que courageux, se devait de disposer avec adresse le piège infailible :

Autour d'une touffe de rames, il dresse, en cercles des rangées d'arbrisseaux, de feuilles sèches, et

de bûches de bois résineux... Sur le buisson central il déverse le miel qui servira d'appât, et la glu qui tiendra à l'attache...

Puis, derrière un abri, établi en direction d'un faible vent qui descend de l'étroite gorge de Canali — (brise bienfaisante qui le préservera des vapeurs méphitiques) — il se tient aux aguêts...

Tout à coup un bourdonnement infernal remplit l'atmosphère... La « *mouche monstreuse* » paraît, fonce sur le piège...

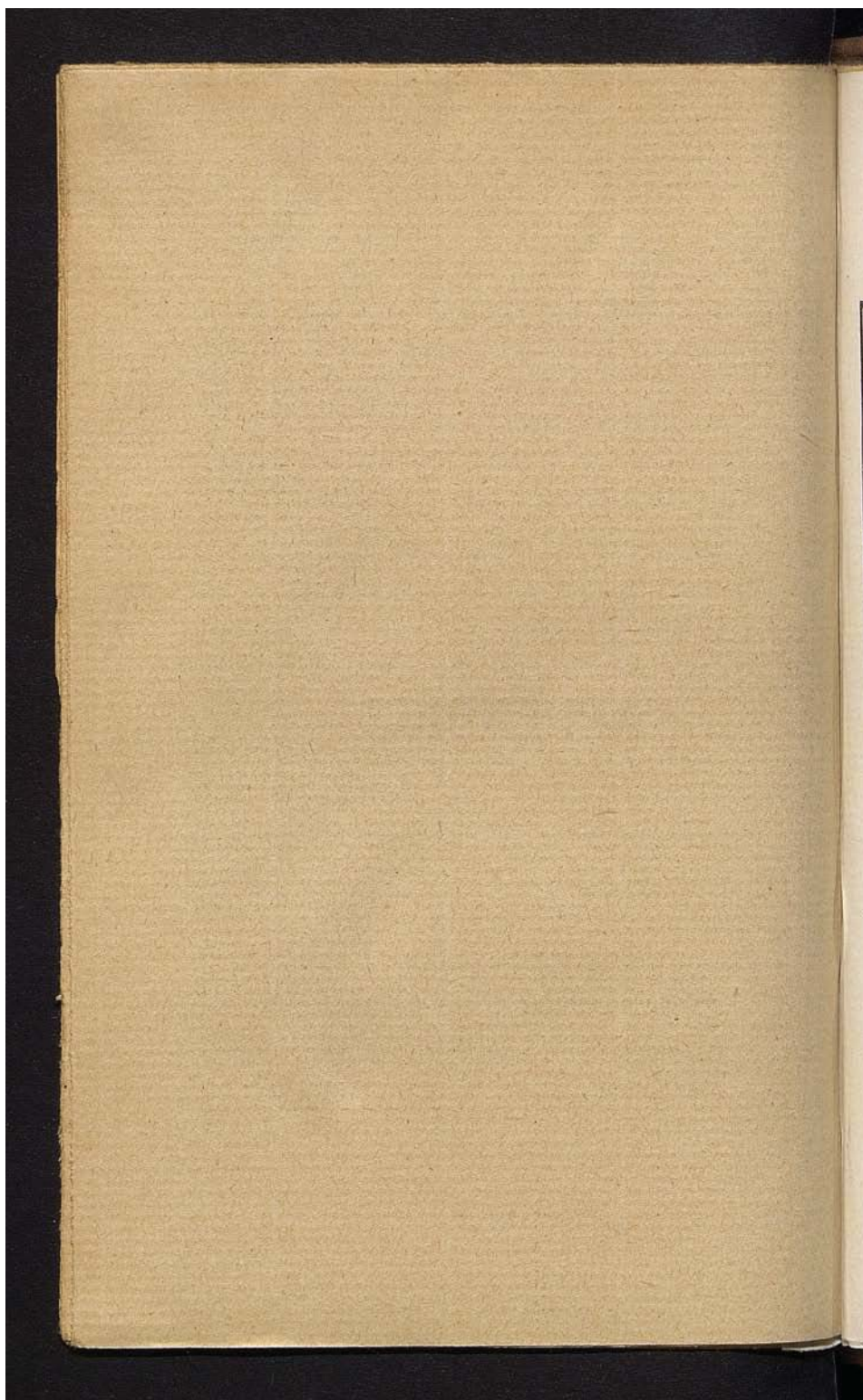
Alors Piobetta met le feu aux branchages...

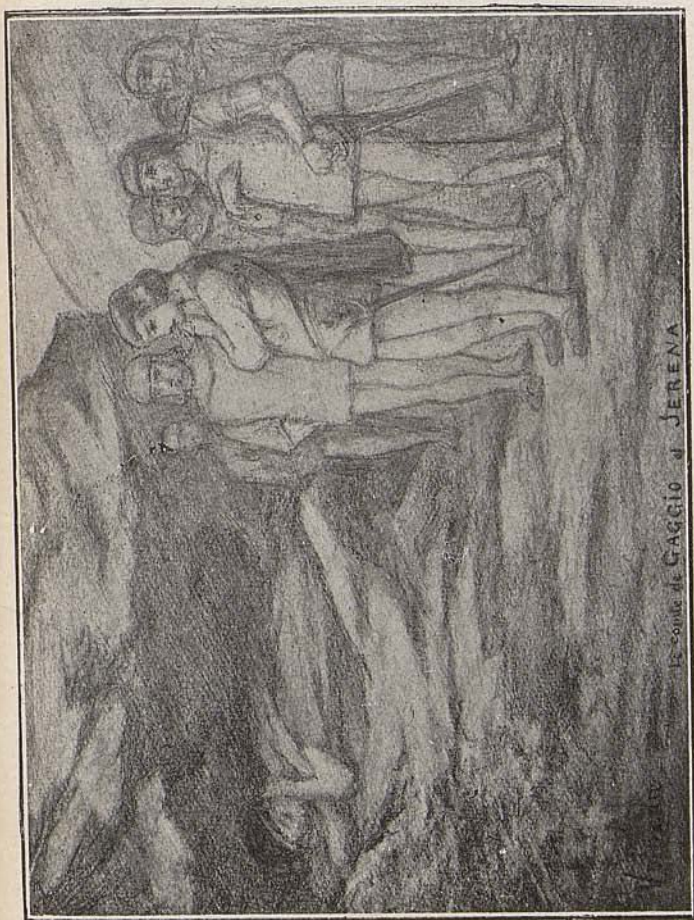
D'abord la fumée opaque, aveuglante, s'élève en tourbillons, obscurcit le ciel... Puis les flammes se font jour ; notre héros peut entrevoir au milieu des lueurs sinistres la bête immonde, engluée, qui essayait de se dépêtrer au milieu des torches enflammées... Soudain un craquètement effroyable...

Ainsi, grâce à Piobetta et à Rosola, êtres jeunes et beaux, grâce à leur amour qui leur inspira tant d'actions généreuses, le pays qui s'étend au pied des Monts de Cagna fut non seulement libéré de l'oppression « *génoise-allemande* », mais encore vit resplendir la sainte liberté sur une contrée assainie, régénérée...

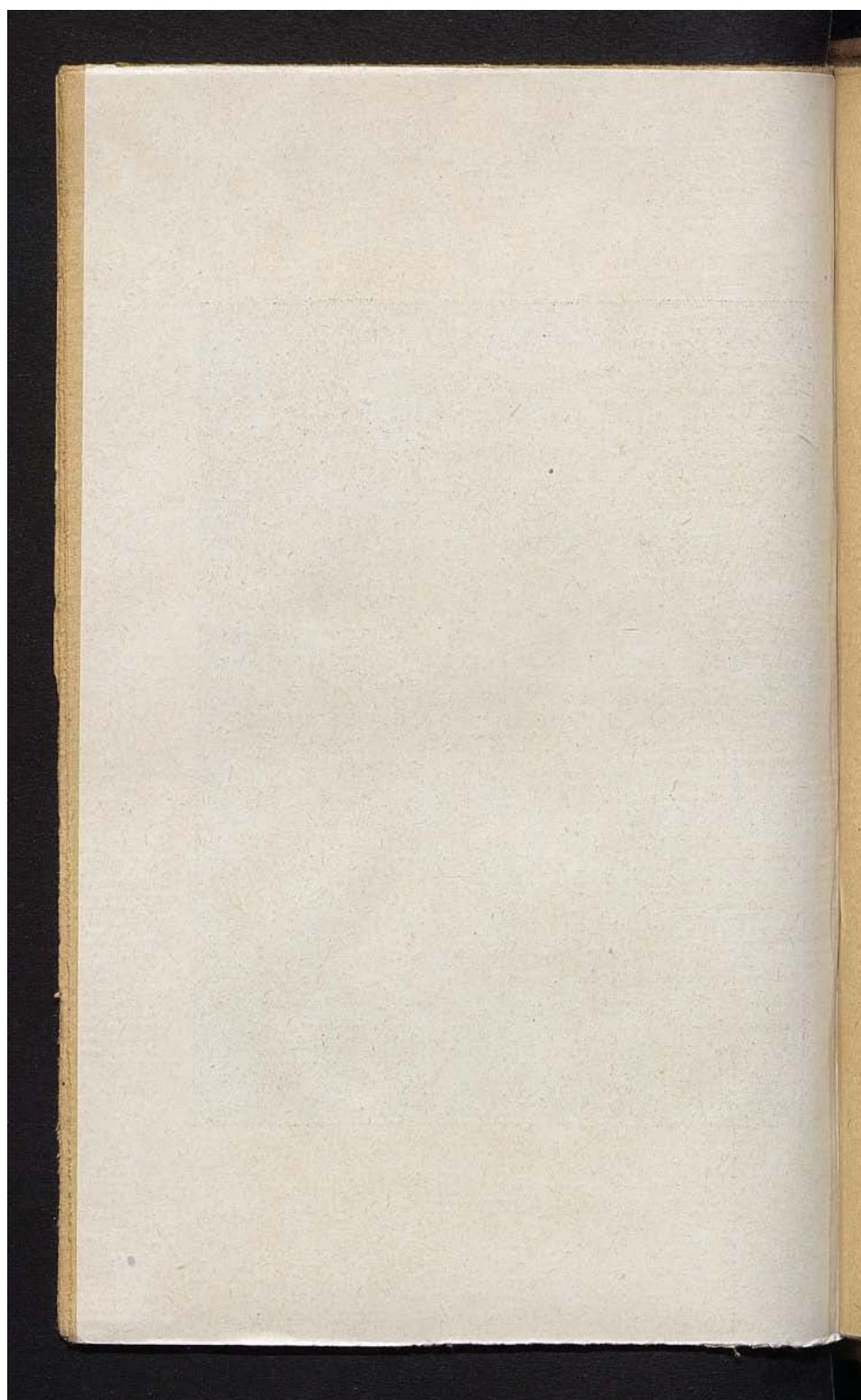
(1) Que la Fortune vous comble de ses présents — Des fils en grand nombre, et d'une fille — Que vous ayez une longue vie — Exempte de revers, de chagrins — Que vous soyez, afin de ne jamais être désunis — Accueillis au Ciel, lors de votre trépas.

APPENDICE





Il conte de GAGGIO e JERENA



LES PATRONNES DE LA CORSE

LA VIERGE MARIE, Reine de Corse (1735)

En la « *Consulte Générale* » tenue à Corté le 30 janvier 1735, les patriotes, après avoir décrété « ... Que la Corse était déclarée indépendante et à jamais séparée de la République de Gênes », ... « Que l'image de la Vierge Marie figurerait sur les drapeaux », proclamèrent la Mère du Christ « *Reine de Corse* », (1)

D'autre part l' « *Hymne le Dio Salvi Regina* » hommage filial de tout un peuple torturé qui met sa dernière espérance en l'intervention surnaturelle de la Vierge, guidera désormais nos héros aux combats...

Voici ce chant que nous ne pouvons transcrire sans que nos yeux ne s'embuent de larmes :

— Dio ti salvi Regina,	— Dieu vous garde ô Rei-
E Madre universale	ne — Mère universelle — Tou-
Per cui favor si sale	te faveur exprimée par vous —
Al Paradiso.	est exaucée au Ciel.

(1) Les drapeaux corses, à l'image de la Vierge, portaient l'inscription : *Mostra te esse Matrem* (Montre-toi notre Mère).

- Voi siete gioia, e riso — Vous êtes la joie, le ris —
 Di tutti i sconsolati, des affligés — et des persécutés — L'unique espoir.
 Di tutti i tribolati
 Unica speme.
- A voi sospira e geme, — Vers vous montent les
 Il nostro afflittto core, soupirs et les gémissements...
 In un mar di dolore, De nos cœurs affligés — submergés dans un Océan atroce
 E d'amarezza. — De douleur et d'amertume.
- Maria mar di dolcezza, — Vierge Marie — Vous la
 I vostri occhi pietosi douceur même — Dans votre
 Materni ed amorosi amour maternel — Abaissez
 A noi volgete. vers nous vos yeux compatissants.
- Noi miseri accogliete — Protégez les faibles créatures que nous sommes — Couvrez-nous de votre saint voile.
 Nel vostro santo velo Montrez-nous Votre Fils —
 E' il vostro Figlio in [cielo] Qui est au Ciel.
 A noi mostrate.
- Gradite, ed ascoltate, — Agréez, écoutez — ô Vierge
 O Vergine Maria Marie, — Douce, clémentine et
 Dolce, clemente, e pia bonne — nos douloureuses supplications.
 Gli affetti nostri
- Voi dei nemici nostri — Sur nos ennemis — Donnez-nous la Victoire — Et puis
 A noi date vittoria ; l'éternelle gloire — Au Ciel.
 E poi, l'eterna gloria
 In Paradiso.

Les malheureux insulaires, n'ayant plus foi aux promesses des puissances terrestres, accrochèrent leurs espérances au Ciel ! La figure, combien symbolique, de la Vierge Marie, leur représentait l'image même de la Corse malheureuse persécutée par de vils ennemis.

Déjà, dès le v^e siècle, l'« *Eglise* » avait placé « *La Corse* » sous le patronage de *Sainte Dévote* et *Sainte Julie*. Voici donc le martyre de ces deux vierges corses, qui embaumèrent du parfum de leurs vertus l'antique terre cyrnéenne...

SAINTE DEVOTE (303)

Sainte Dévote, d'après les traditions, née à Quercus, près de *Mariana*, * subit le martyre en cette ville, en 303, sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien.

Un manuscrit du couvent de Saint-Ponce, relate son martyre.

En 303 un nouveau Gouverneur, Barbarus, envoyé en Corse afin de poursuivre la Croix, arrive à Mariana.

Dévote, jeune chrétienne, se réfugie aussitôt chez un personnage connu par son grand cœur : *Eutichés*. Celui-ci, quoique païen, lui assure sa protection. Il est heureux, d'autre part, d'avoir sous son toit une jeune fille si accomplie, dont le renom de piété et de vertu l'avait déjà rempli de crainte et de respect.

Or, Barbarus, dès son arrivée convie les grands dignitaires, et donne un sacrifice aux Dieux...

Tandis qu'on sacrifie aux idoles, on dénonce Eutichés, protecteur d'une chrétienne. Le Gouverneur, n'osant attaquer de face un homme jouissant d'un grand prestige en la cité, le fait secrètement assassiner... Puis, débarrassé de son redoutable contradicteur, il fait comparaître Dévote à son tribunal...

Notre héroïne devait répondre à l'impie qui lui ordonnait de renier son Dieu : « J'adore un seul et vrai Dieu... Je ne prostituerai jamais mes hom-

mages à des dieux de pierre, d'airain ou de bois, qui, ressemblant aux hommes, ont des yeux et ne voient pas, ont une bouche et ne parlent pas... »

Barbarus furieux, arrête ces paroles que, dans son ignorance, il considère comme sacrilèges... et ordonne le martyre de Dévote.

Elle est frappée sur la bouche avec une pierre ; puis attachée, mains et pieds liés ; fustigée jusqu'à lui briser les os...

Dans les tourments, la sainte proférait encore : « Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous daignez m'honorer de la couronne du martyre ! Ecoutez, Dieu des vertus, vous qui avez dit : « Soit ; et tout a été fait », écoutez la voix de votre servante : Recevez, parmi vos élus, Eutichés qu'un cruel gouverneur a fait mourir pour moi ! »

Elle mourut, en cet état glorieux, transfigurée par une joie surnaturelle...

Le Gouverneur, commande de dresser un bûcher sur la place Publique, d'y brûler, dès le lendemain, le corps de la martyre, et de disperser ensuite les cendres au vent...

Dieu en a disposé autrement :

Dans la nuit, aidés par les fidèles compagnes de Dévote, le prêtre *Benenatus* et le diacre *Appollinaire* enlèvent le corps de l'élue et le portent dans la barque du pilote *Gratien*...

Les trois chrétiens faisaient voile vers l'Afrique, quand une tempête soudaine s'élève des flots et semble se jouer du frêle esquif...

De vains efforts harassent le pilote... qui, abandonne le gouvernail et tombe terrassé par un sommeil invincible...

En rêve, Dévote lui apparaît lui commande de reprendre le gouvernail — d'aborder *Monachon* (Monaco), où elle doit être inhumée. Le nautonier étant revenu à lui raconte à ses compagnons ce que la sainte lui avait révélé... Et, le miracle s'accom.

plit : Une douce brise s'élève dans la douceur nocturne. La barque légère glisse rapidement sur une mer d'huile et ne tarde guère à aborder, près de Monaco, non loin de la vallée fertile des *Ganna*tes. En ce lieu, pieusement les trois chrétiens ensevelirent les restes mortels de l'héroïque vierge.

Le corps de sainte Dévote repose toujours en cet endroit, lieu de pèlerinage et de vénération s'il en est...

Le jour de sa fête est le 27 janvier.

SAINTE JULIE, vierge corse

(Ve Siècle)

Contrairement à l'affirmation de certains bollandistes plusieurs historiens et chroniqueurs assurent que Ste Julie est née en Corse, de parents corses.

L'historien Jacobi, entr'autres accuse les Gênois d'avoir donné Carthage pour patrie à la sainte. Il s'appuie sur ces mots, non équivoques, de son martyrologe : « *In Corsica natalis sanctæ Julię, etc...* »

Nonza * (*Castro Nuntiæ*), petite cité étrangement perchée sur une haute falaise, garde le précieux souvenir de Sainte Julie, vierge corse...

Sainte Julie, pour fuir les persécutions des Vandales, s'était réfugiée à Carthage. En 439, la ville est prise par Genséric ; Julie est vendue comme esclave à un négociant nommé Eusèbe.

Ce dernier revenait en Europe, lorsque, en vue des côtes de Provence, une effroyable tempête détournant le navire de son chemin, le rabat sur les côtes de la Corse... où l'on aborda quand les vagues se furent apaisées...

Tout heureux d'avoir échappé au péril, le marchand, voulant remercier *les Dieux* de l'avoir protégé, décide d'offrir un sacrifice...

Il veut, contraindre ses domestiques, à prendre part à cette solennité... Julie refuse...

Sur ces entrefaites arrive à Nonza, en inspection, *Félix*, le Gouverneur de l'Ile... Ce Saxon, dont la mission cruelle ne comportait guère que la persécution des chrétiens, est heureux d'une telle aubaine...

Il fait comparaître Julie à son tribunal...

Mais, ni les menaces, ni la rage de l'affreux secrétaire, ne viendront à bout de l'obstination ferme de Julie... Résignée, elle ne craint qu'une chose : offenser son Dieu.

Elle conserva un cœur tranquille pendant le cruel supplice qui, (d'après son martyrologe), fut particulièrement terrible ! Ses tourments ne se bornèrent pas à la flagellation : le bourreau avec des peignes de fer lui arrache les seins (1) lapide son corps. Des lambeaux de chair pante-lants furent enfin accrochés à un arbre où elle achève, sans une plainte, son triomphe !

Il semble que le bel hymne : « O Fidèles ! louons tous cette femme forte, et d'un courage au-dessus de son sexe : de toutes parts elle éclate par la gloire de sa sainteté ! » ait été composé pour glorifier à jamais notre héroïne...

.....

Le corps de Sainte Julie fut inhumé à *Nonza*... En 763, il fut transféré, par ordre du roi *Didier*, à *Brescia* * où la reine *Anse*, femme du roi *Didier*, avait fondé un monastère en l'honneur de la Sainte.

(1) Une source jaillit miraculeusement à l'endroit où la sainte fut ainsi mutilée. Cette source porte le nom de *Fontaine Sainte Julie*.

TABLE ALPHABÉTIQUE

(Ce tableau ne contient que les noms
marqués d'un astérisque dans le
cours de l'ouvrage).

ABBATUCCI. — Famille célèbre originaire de Zicavo. Les plus illustres de ses membres : *Jacques-Pierre Abbattu* (1726-1812) fils de Séverin Abbattu, ancien gouverneur de Brescia, et de Rose Pagnelli. Il fut l'un des plus heureux chefs corses qui sous Paoli luttèrent contre Gênes. Après *Ponte-Nuovo*, continue la lutte avec l'abbé Leca « dit Circinello », Colonna et Roccaserra. Louis XVI le fait en 1789, chevalier de Saint-Louis ; en 1791 général. Il accompagne Bonaparte en Italie. — *Pascal Abbattu*, fils du précédent. Consul général à Trieste sous Murat. — *Jacques-Pierre-Charles Abbattu*, fils du précédent (1792-1857). Député du Loiret ; concourt au coup d'Etat de 1851. Ministre de la Justice sous l'Empire. — *Charles Abbattu* (1771-1796) fils de Jacques-Pierre, se signale pendant la campagne de 1792. Promu général, se couvre de gloire aux combats de Cateau-Cambrésis, Landrecies, Menin (1794). Au cours de la retraite de Bavière, Moreau lui confie la défense d'Huningue. L'on cite la fière réponse qu'il fit au prince de Furstenberg lui intimant l'ordre de livrer la place d'Huningue : « Gagnez-là ! »

ALANDO (voir Bozio).

ALERIA. — (722 hab.) commune du canton de Moïta. Ville fondée par les Phocéens (600 ans av. J.-Ch.) ; repeuplée par Sylla. Capitale de l'île au Moyen-Age, siège d'un évêché. C'est là que débarque en 1736 Théodore ; et, dix-neuf ans plus tard Pascal Paoli.

ALESANI, ou Valle d'Alesani (536 h.) ch.-l. de canton. Au couvent d'Alesani, Théodore I^{er}, fut couronné roi de Corse. De Matra y fut nommé général de la Nation. Autres commu. : *Felce* (voir Felce). *Ortale* (184 h.) *Perelli* (504 h.) patrie de Minuto-Grosso ; *Piazzali* (101 h.) *Pietricaggio* (273 h.) patrie des ca-

pitaines Salvadore et Fraticello, compagnons d'armes d'Alphonse d'Ornano. *Piobetta* (170 h.) *Tarrano* (341 h.)

ALISTRO. — Petite agglomération près d'Aléria.

ALPHONSE V (Le Magnifique), roi d'Aragon, de Naples et de Sicile (1416-1458). Obligé de lever le siège de Bonifacio en 1420 ; Plus heureux contre Louis III d'Anjou qu'il oblige, cette même année, à abandonner Naples.

AMAZONES. — Peuplade de femmes guerrières habitant les bords du Thermodon, en Carpatocée. On cite leurs reines célèbres : *Antiope* qui fut vaincue par Thésée ; *Penthésilée*, qui secourut les Troyens et fut tuée par Achille ; *Thomyris* qui fit périr Cyrus ; *Thalestris*, etc...

AMINA (mot arabe : la fidèle).

APPIETTO (556 h.) souvenirs historiques.

ARCA. — Lieu couvert et voûté où l'on déposait, pêle-mêle, les morts.

ARENA (Barthélemy, 1775-1829) né à l'Île-Rousse. Avocat. Membre du Conseil des Cinq-Cents. Tenta de tuer Bonaparte au dix-huit Brumaire. — Son frère *Joseph-Antoine* (1770-1801), député au Conseil des Cinq-Cents. Impliqué dans le complot « de la Machine Infernale ». Il fut guillotiné.

ARRIGHI, parent de Napoléon. Membre du Conseil des Cinq-Cents ; pratique au coup d'Etat de Brumaire. Membre du corps législatif. Préfet de la Corse.

AZILONE (voir Sainte-Marie-Sicché).

BASSO (Ugo de Basso ou de Baux, seigneur Corse, marié avec l'héritière de Guglielmo Obertenghi. Il fit de grandes donations aux moines de Monte-Cristo.

BONAPARTE (Charles, 1746-85). Avocat. En 1764 il se marie avec Lætitia Ramolino, dont il eut treize enfants. En 1768 il est aux côtés de Paoli. Il fait sa soumission après *Ponte-Nuovo*.

Protégé par Marbœuf, il eut tour à tour des bourses pour ses enfants.

BONIFACIO (2.688 h.) Fondée en 828 par *Boniface*, marquis de Toscane. Les Génois s'en emparent en 1187 ; sièges de 1420 ; de 1554 (où elle fut enlevée par le corsaire Dragut). Charles-Quint y séjourna en

1541. Curiosités. — Grottes marines ; Escalier du Roi d'Aragon ; Eglises curieuses.

BORGO (746 h.) ch.-l. de can. Célèbre par les deux batailles qui s'y livrèrent entre Corses et Français avant 1769. Autres cités : *Biguglia*, ancienne capitale de l'île. *Mariana*, ruine de la Canonica ; *Lucciana* (794 h.) ancienne station romaine. Patrie de l'historien Galetti ; *Vignale* (428 h.)

BOZIO (piève di) actuellement Sermano, canton très remuant ; *Sermano* (240 h.) ch.-l. du canton ; *Alando* (108 h.) patrie de Sambucuccio ; *Alzi* (107 h.) *Bustanico* (223 h.) patrie du fameux Defranchi, dit Cardone, l'homme de la révolte de 1729 ; *Santa-Lucia-di-Mercurio* (505 h.) patrie de Jean-Charles Giudicci, l'âme de la révolte de 1774 ; *Castellare-di-Mercurio* (165 h.) ; *Favalello* (61 h.) ; *Mazzola* (267 h.) ; *Sant'Andréa-di-Bozio* (504 h.) ; *Tralonca* (191 h.)

CALENZANA (2.642 h.) ch.-l. d'un canton très étendu et très fertile. Patrie du juriconsulte Bonacorsi. Autres communes : *Cassano* (329 h.) patrie du général Orsatelli ; *Lunghignano* (147 h.) patrie de Antonini, médecin célèbre ; *Moncale* (502 h.) ; *Montemaggiore* (523 h.) patrie d'Antonini, médecin-chef de l'armée d'Afrique ; *Zilia* (515 h.) ; *Galéria* (807 hab.) ; *Manzo* (375 h.)

CALVI (2.586 h.) ville fortifiée, fondée par Giovanninello della Rocca, l'ennemi de Giudice de Ginarca. Patrie de Christophe Colomb ; des deux Libertat. Sur la porte de la citadelle l'inscription « *civitas Calvi semper fidelis* », commémore la glorieuse défense de Calvi en 1553. Les Calvais assiégés du côté de la terre par le maréchal de Thermes et Sampiero, du côté de la mer par les flottes turco-françaises (vingt-trois galères sous les ordres de Dragut-Rais et vingt-cinq commandées par le baron de la Garde). résistèrent à tous les assauts, et forcèrent le 10 août 1553, les alliés à lever le siège. Les intrépides calvaises prirent part aux combats à côté des hommes ; plusieurs périrent sur la brèche... Les Calvaises de 1794 se devaient d'imiter celles de 1553.

CASABIANCA (Raphaël de) général né à Vescovato en 1738. Combat sous Paoli, mais ne tarde pas à se rallier à la cause française. Colonel en 1791, se distingue à Quievrain. Nommé maréchal de camp. Se

distingue au siège de Calvi. Bonaparte le nomme sénateur, comte. En 1815 se rallie aux Bourbons ; est créé « pair de France ». Mort en 1825.

Ses neveux : *Luce de Casabianca* (1752-1798) conventionnel et marin. Périt avec son fils, *Giocante*, à la bataille d'Aboukir après avoir fait sauter le navire *l'Orient* ; *Joseph-Marie de Casabianca* (1742-1805) général de division ; *François-Xavier de Casabianca* (1776-1837) maréchal de camp.

CASALTA (Antoine-Philippe dit Darius) maréchal de camp. Né à Bastia en 1760, mort en 1847. Partisan de la Révolution. Commande en 1796 les troupes envoyées d'Italie en Corse par Bonaparte. En 1815 il soulève l'île en faveur de Napoléon.

CECCALDI (André), patriote corse, né à Vescovato. En 1730, élu général de la Nation avec Louis Giafferi.

CERVONI. — Célèbre famille corse de Soveria. Les plus illustres de ses membres furent : *Cervoni Félice*, colonel sous Théodore I^{er}, prit une part active à la résistance opposée par la Corse à toute ingérence génoise ou française. En 1743 il figure parmi « les lieutenants-généraux du royaume de Corse ». En 1744 avec Jean-Pierre Gaffori, (membre de la Régence siégeant à Corté). *Cervoni Giambattista*, frère du précédent, colonel sous Théodore I^{er}. Chargé en 1736 du commandement de la province de Caccia. Cet ardent patriote fut assassiné à Corté sur les ordres du commissaire génois Rivarola. *Cervoni Thomas*, fils du précédent, fait partie du gouvernement national à la mort de Jean-Pierre Gaffori (1753), avec Clément Paoli, Thomas Santucci, Simon-Pietro Frediani et le docteur Grimaldi. Ces « cinq » administrèrent le royaume jusqu'à l'arrivée de Paoli (de 1753 à 1755). Après Ponte-Nuovo, Thomas Cervoni, exilé à Pise, revint en Corse à la faveur d'une amnistie. *Cervoni Jean-Baptiste* (1767-1809), fils du précédent. Fait son droit à Pise. Inscrit comme avocat au Conseil supérieur de la Corse. Quitte le barreau pour l'armée en s'engageant au « Royal-Corse ». Se distingue au siège de Toulon, est promu général de brigade. Prend une part brillante aux campagnes d'Italie (1796-1797) ; est nommé général de division. Placé dans une demi-disgrâce sous l'Empire à cause de ses allures républicaines il n'obtient un grand

commandement à la Grande Armée, que pendant la campagne d'Autriche. Tué à Eckmühl (22 avril 1809).

CHIAPPE (Ange-Marie) né à Sartène. Conventionnel et député aux Cinq Cents.

CIOTI-DE-MORIANI, petite agglomération du canton de San-Nicolas.

CIRNEO (Pietro), historien corse (voir Felce.)

COLOMBA, née Carabelli, héroïne que Mérimée rendit célèbre. Naquit à Fozzano en 1768 ; épouse en 1796 Antoine Bartoli ; elle eut un fils et deux filles.

COLOMBO, conque marine qui appelait les Corses au combat.

CAMPOLORO (valle di), 226 h. du canton de Cervione.

CORBARA (877 h.) commune du canton de l'Ile-Rousse.

CORSUS, proscrit romain, fonde *Ajaccio* (adjacès, ici je me repose.) Le nom de Corsica proviendrait d'après d'autres étymologistes de « pays couvert de forêts »... Enfin de Corso, compagnon d'Enée, qui enleva *Sica*, nièce de Didon ; et se réfugia en Corse : *Cor-Sica*.

CORTE, ch.-l. d'arrondissement (5.500 h.) le « Cernestum des Romains » ancienne capitale. Pittoresquement accrochée à un rocher situé entre le Tavignano et la Ristonica. Vieilles ruines : château-fort bâti en 1420 par Vincentello d'Istria. Couvent St-François. Statues de Paoli, Gaffori, Arrighi de Casanova.

EGILONE, chrétienne qui épousa le chef musulman Abdelaziz. Elle protégea les chrétiens d'Espagne. D'autres chrétiennes célèbres unirent leurs vies à des chefs arabes, parmi lesquelles citons : *Lampégie*, fille d'Eude d'Aquitaine qui aima Othman.

ELBE (Ile d'). Ile montagneuse de la mer Tyrrhénienne (province de Livourne.) Superficie 232 kmq. Population 20.000 h. Le ch.-l., Porto-Ferraio (5.800 hab.) bon port. Célèbre par le séjour de Napoléon (1814-1815).

ELLIOT (Gilbert) né à Edimbourg en 1751. Vice-roi de la *Corse* de 1794 à 1796, son administration fut des meilleures. En 1798 élevé à la pairie avec le titre de baron Minto.

ENZIO, ou le roi Henri, fils naturel de Frédéric II Barberousse. Il épousa Adelasia d'Arboréa : général et marin habile. Commandant les troupes gibelines il s'empara de Ferrare et vainquit Giacomo Malucella à Monte-Cristo. Mais l'Italie se soulève ; Enzo est vaincu et fait prisonnier à Fossultaz en 1249 et emmené à Bologne il fut enfermé dans une cage de fer. Meurt en 1272. En spécifiant qu'Enzio fut le premier roi de « *Corse-Sardaigne* » nous n'avons donc considéré que comme royauté éphémère l'Empire méditerranéen « *Corse-Sardaigne et Sicile* » de Sextus Pompée, dans sa lutte contre les *Triumvirs* ?

FAVALELLO, voir *Bozio*.

FELCE, du canton de Valle d'Alesani (346 h.) patrie de l'historien, Pietro Cynéo, l'auteur de « *Rebus Corsis* » et « *Commentarius de bello Ferrarisiensi* » (guerre de Ferrare contre Venise (1482-1484) Cynéo était né le 13 novembre 1447.

FERNIG (Théophile et Félicité), femmes qui servirent comme officier d'Etat-Major des généraux Dumouriez et Beurnonville. La première (1770-1818) la seconde (1775-1841).

FIGARI, voir *Levie*.

FIGUEUR (Thérèse, 1771-1861) dite « Sans-Gêne », née à Talmay (Cote-d'Or) s'engagea dans l'armée Républicaine ; accomplit de multiples exploits. Se retira après Waterloo et mourut à Ivry.

FRETO (ancien nom de Figari), voir *Levie*.

FIUM'ORBO, canton particulièrement fertile. *Prunelli-di-Fium'orbo* (1.117 h.), défendu par un fortin. Anciennes forges. Bains de *Petràpola*. Autres communes : *Serra-di-Fium'orbo* (508 h.) ; *Solaro* (1.003 h.) ; *Ventiseri* (1235 h.) Ruines des deux châteaux-forts du Scontro et de Roccatagliata, bâtis par Rinuccio della Rocca, détruits en 1502 par Nicolas Doria ; *Isolaccio* (1.327 h.) patrie du colonel Acchilli.

FUNA, corde en poils de chèvres.

GAFFORI, Jean-Pierre (1710-1753) patriote corse. Médecin à Gênes quand éclata la « guerre de l'Indépendance », se rend en Corse, se distingue comme général et comme administrateur. En 1736 il est fait comte par Théodore I^{er} et chargé de la « Secrétairerie

d'Etat ». Sa situation devint prépondérante après le départ de Théodore. Il rédigea le « *mémoire* » adressé à Louis XV qui fit si grande impression à la cour de Versailles. Il organise avec le chanoine Orticoni et l'abbé Cutoli la résistance qui prépare le triomphe de Borgo. En 1745 il est « protecteur de la Nation » avec Ignazio Venturini et Alerio de Matra. En 1746 il s'empare de Corte où il proclame l'Indépendance de l'île, et d'où il donne « une Constitution au Royaume ». Il devait être lâchement assassiné par ses propres parents. Une statue du général œuvre de d'Aldebert, s'élève devant sa maison.

GAGGIONACCI, voir Rogna.

GALLONI (François-Antoine) attaché à l'Etat-Major du général Bruslart, ancien émigré en Toscane en 1791. Servit tour à tour à l'armée de Condé ; sous les Bourbons de Naples ; et, sous le comte de Damas. Il fut l'organisateur de l'expédition dirigée contre Mme Cervoni. Commandait le détachement qui devait s'emparer du roi Murat lors de son séjour en Corse ; accompagna le marquis de Rivière pendant l'attaque dirigée contre le commandant Poli, du Fium'orbo.

GHISONI (1.585 h.) ch.-l. de can. Belle situation. Patrie des deux généraux Constantini. Autres communes : *Ghisonnaccia* (1.177 h.) *Lugo-di-Nazza* (506 hab.) et *Poggio-di-Nazza* (907 h.)

GIOVANNI DELLA GROSSA. — Le premier chroniqueur corse (milieu du XV^e siècle).

GIOVANNINELLO di Petra-Allaretto (ou Giovanninello della Rocca), ennemi de Giudice, au service de Gênes. Il fonda Calvi en 1268 et mourut en 1300.

GUERRE DE L'INDEPENDANCE. — Guerre qui débute en 1729 par une révolte fomentée par le vieux de Bustanico, Defranchi dit Cardone... Gênes vaincue dut reconnaître enfin « le Gouvernement Corse ».

JUNOT (Andoche), né à Bussy-le-Grand en 1771. Se distingue à Toulon. Général de brigade en Egypte ; commandant la place de Paris en 1803... Ambassadeur à Lisbonne. En 1807, conquiert le Portugal. Créé duc d'Abrantès. Vaincu à Vimeiro (1808) il dut signer la Convention de Cintra. En 1810-1811 il commande un corps d'armée dans la péninsule Ibérique...

puis en Russie. Est nommé gouverneur des provinces Illyriennes... Il meurt en 1813 à Montbard. *Adolphe-Alfred-Michel Junot*, son fils, né à Ciudad-Réal (Espagne) en 1810, lieutenant-colonel, blessé mortellement à Solférino en 1859.

LAMPEGIE, voir Egilone.

LEVIE, ch.-l. de canton (3.452 h.) situation remarquable sur l'épaule de six collines. Autres communes : *Figari* (1.577 hab.) Près de cette localité se trouve la petite agglomération de Montelato où d'après Giovanni della Grossa se dressait le castel de Freto ; vieilles ruines. *Zonza* (1.815) ; *Carbini*, église et clocher remarquables. C'est là que prit naissance la secte des Giovannali (voir ce mot.)

MARIANA (aujourd'hui détruite) ville fondée par Marius, à l'embouchure du Golo. Ancien évêché. Ruines de la Canonica (voir Borgo).

MARIGNANA, commune du canton d'Evisa, (839 h.) Les habitants de *Salogno*, au cours du XV^e siècle fuyant devant les incursions sarrazines et génoises, abandonnèrent leur ville (où il ne reste que les ruines de *Ficajola*) et fondèrent deux villages : *Mari-gnana* et *Chidazzo*.

MASSERIA, avocat, né à Ajaccio en 1721. L'héroïque patriote laisse une veuve (qui fut pensionnée par Paoli) et deux enfants. Sa fille se maria avec Peretti de Levie ; son fils devint un brillant officier.

MATRA. — Célèbre famille corse qui donna des évêques, des généraux, des protecteurs à la Nation. Les plus illustres sont *Salvagnolo de Matra*, évêque d'Aléria ; *Xavier de Matra*, créé marquis par Théodore I^{er}, grand maréchal de la cour ; *Alérius de Matra* (protecteur de la Nation avec Gaffori et Venturini) ; *Marius-Emmanuel de Matra*, ennemi personnel de Paoli qu'il faillit terrasser. Ce général d'une grande valeur fut tué à Alando ; il n'avait que vingt-huit ans ; *Antoine de Matra*, cousin d'Emmanuel poursuivit la lutte contre Paoli.

MOHAMMED. — Sultan du Maroc (1712-1790) père de Moulay-Yezid (1756-1792) qui fut tué dans une bataille livrée aux Espagnols, et de Moulay-Soleïman qui succéda, en 1792, à son frère Moulay-Yezid. Moulay-Soleïman (1760-1822) fut un politicien habile,

il félicita Napoléon I^{er} de son avènement, conclut des traités avec les Etats-Unis (1795) avec Hambourg (1802) et la Sardaigne (1820).

Autre : n'est-il pas opportun de rappeler que des Corses régnèrent sur des Etats musulmans ? Ainsi Pietro-Paolo Tavera fut élevé sur le trône d'Alger sous le nom d'*Assan-Haïd* ou *Assan-Agha* et mourut en 1559. — Un Bastiais *Lazzaro* fut aussi dey d'Alger au XVI^e siècle. Et la dynastie qui règne aujourd'hui sur la Tunisie ne descend-elle pas de l'Agha *Hussein*, fils de Benedetto Orsini, de Sartène.

MONCALE (voir Calenzana).

MEURON (Augustin), né à Ajaccio (1768-1833). Lieutenant de vaisseau, commandant le *Stingel*. Fait prisonnier à Trafalgar en 1805... Ne rentre de captivité qu'en 1814... Mis à la retraite en 1816, pour avoir fait partie, en qualité de député de la Marine, de la délégation envoyée à Napoléon lors de son retour de l'Île d'Elbe. Augustin Meuron n'est autre que le bisaïeul de M. Adolphe Landry, l'éminent député corse, ancien ministre de la Marine.

MULTEDO (le chanoine Antoine) représentant du peuple.

MURAT (le roi) (1767-1815) beau-frère de Napoléon, brillant cavalier, roi de Naples. Pris au Pizzo, au moment où il essayait de reconquérir son royaume, il fut fusillé. Les bijoux que le roi Murat prétendait avoir laissés en Corse donnèrent au marquis de Rivière l'idée d'une expédition contre le Fium'orbo.

MURATO, ch.-l. de canton (1.022 h.) C'est à Murato que Paoli fit frapper monnaies. Patrie d'Achille Murati compagnon de Paoli ; de Fieschi l'auteur de la Machine Infernale contre Louis-Philippe. Eglise pisane Saint-Michel.

NELSON (1758-1805) fameux amiral anglais, vainqueur à Aboukir et à Trafalgar où il fut tué. Il avait perdu un œil au siège de Calvi.

NONZA (451 h.) ch.-l. de canton de l'arrondissement de Bastia. La tour de Nonza a été le théâtre d'un fait d'armes remarquable : En 1768 le capitaine Jacques Casella la défendit tout seul contre un détachement de troupes françaises. Patrie du général Gentili Vincent. Les autres communes du canton

sont : *Canari* (937 h.) ; *Ogliastro* (189 h.) ; *Olcani* (159 h.) et *Ometta-di-Capo-Corso* (503 h.)

OBERTENGHI, famille régnante corse. Les Obertenghi « marquis de Corse ou de Massa », descendaient du comte Boniface de Toscane. Ils régnèrent sur la Corse au XI^e, XII^e et XIII^e siècle. Les plus illustrent furent : Alberto Ruffo ; Guglielmo tige des marquis de Corse et Parodi ; Adelasia.

OLETTA, ch.-l. de canton (1.023 h.) ancien ch.-l. de district. Jolie cité qui occupe une place glorieuse dans notre Histoire Insulaire. Anciennement Oletta était divisé en deux villes distinctes : *Oletta-di-Santo-Andréa*, et *Oletta-di-San-Cerbone*. Dans cette dernière localité, se trouvait la maison de « Teramo da Casta » où se déroula un drame terrible.

OMBRONE (Michel-Ange) précepteur des enfants de Sampiero. Traître qui engagea Vannina à trahir son époux et sa Patrie. Il fut tué en 1569 par Cacciaguerra de Niolo.

OREZZA (piève d') aujourd'hui canton de Piedicroce. *Piedicroce* (528 h.) couvent célèbre par les grandes assemblées qui s'y sont tenues : celle de 1729 entr'autres. Autres com. : *Brustico* (93 h.) *Campana* (121 h.) *Carcheto* (108 h.) patrie de l'historien Lamperani et du D^r Campana ; *Carpineto* (142 h.) *Monacia d'Orezza* (310 h.) ; *Nocario* (508 h.) *Parata* (112 h.) *Piazzole* (206 h.) *Stazzona* (129) *Piedipartino* (52 h.) *Pied'Orezza* (268 h.) *Rapaggio* (114 h.) *Valle-d'Orezza* (199 h.) *Verdese* (164 h.)

ORNANO. — Vieille famille corse d'origine romaine dont le « fief » était le canton actuel de *Sainte-Marie et Sicché*.* Les membres les plus illustres de cette famille furent : Sampiero Corso.

ORNANO (Alphonse d') fils du précédent (1548-1610). Chef des patriotes corses à la mort de son père en 1567. Colonel des Corses, gouverneur de Valence, de Pont-Saint-Esprit, conseiller d'Etat, il fut des premiers à reconnaître Henri IV qui le nomma maréchal de France.

ORNANO (Jean-Baptiste) fils du précédent (1581-1626). Colonel des Corses en 1597. Se distingue en Savoie. En 1610 il maintient l'ordre en Guyenne et en Languedoc. Maréchal de France.

ORNANO (Philippe-Antoine, 1784-1863) de la même famille que les précédents. Suit Leclerc à Saint-

Domingue, se distingue à Austerlitz, à Iéna. Colonel à Lubeck. Fait la campagne d'Espagne et de Russie. Général à la Moskowa. Blessé pendant la retraite et laissé pour mort à Krasnoé. Exilé après les Cent Jours, il reprend du service en 1828. Elu député d'Indre-et-Loire en 1832. Il devint par la suite sénateur, grand chancelier de la Légion d'honneur, maréchal de France en 1861.

PAOLI (Pascal) célèbre général et législateur corse. Dans un pays divisé, en butte aux pires exactions il put lever une armée ; une marine ; aménager les forteresses ; battre monnaie. Dans les maquis il abolit la vendetta en imposant la justice. Il fit beaucoup avec peu de moyens. Vaincu à Ponte-Nuovo, il se retira en Angleterre. Rappelé par l'Assemblée Nationale ; il fomenta de nouveaux troubles pour rendre l'île indépendante. Vaincu il se réfugia en Angleterre où il mourut, en 1807 après avoir laissé le nom d'un patriote ardent et d'un grand honnête homme.

PONTE-NUOVO, célèbre bataille qui marqua la fin de la nationalité corse. Elle eut lieu le 8 mai 1769. Les Français étaient commandés par le général de Vaux (voir de Vaux) ; les nationaux par le général Paoli (voir Paoli).

RENNO, village de (700 h.), séjour charmant. Son nom est souvent cité au cours de notre Histoire insulaire. Les troupes d'Alphonse d'Ornano y remportent deux victoires sur les sicaires du Génois Raphaël Giustiniani.

RINUCIO DELLA ROCCA, fameux capitaine corse, ennemi implacable de Gênes, qu'il combattit souvent avec succès. A Roccapina, à l'embouchure de l'Ortolo (rivière de l'arrondissement de Sartène) il surprend et taille en pièces l'armée de l'immonde Nicolo Doris. Les Génois le firent lâchement assassiner en 1511 dans une embuscade tendue par ses propres parents.

RISTAGNACCI (voir Rogna).

RIVIERE (marquis de) gouverneur de la Corse, piètre administrateur. Ambassadeur en Turquie ; et « Gouverneur des Enfants de France ». C'est lui qui au cours de son gouvernement en Corse, avait instau-

ré la « Cour d'Appel » à Bastia. Il mourut le 21 avril 1828.

ROGNA ou OLONIA, ancien nom du canton de Piedicorte-di-Gaggio, canton riche en bestiaux, céréales, huile, vin châtaignes. *Piedicorte* (642 h.) résidence des seigneurs de Gaggio. *Altiani* (469 h.) *Er-bajalo* (503 h.) *Focicchia* (130 h.) *Giuncaggio* (156 h.) *Pancheraccia* (761 h.), résidence des Caporali et *Pie-traserena* (604 h.)

Ce canton fut ensanglanté au xiv^e siècle par la lutte des Ristagnacci et Gaggionacci. La Corse entière s'intéressa à cette querelle où s'exterminèrent les seigneurs de Casta (Ristagnacci) et les seigneurs de Gaggio et d'Altiani. Le gouverneur Tridano della Torre assassiné en 1370 par les Gaggionacci, Gênes le remplaça par deux gouverneurs : l'un partisan des Ristagnacci et l'autre des Gaggionacci. La lutte dura cent ans. Ce fut notre querelle des Guelfes et des Gibelins... corses !

ROSTINO (ancien canton de Morosaglia). *Morosaglia* (892 h.) ch.-l. de canton composé de plusieurs hameaux ; celui de *Stretta* patrie de Pascal et Clément Paoli. Couvent célèbre par les assemblées qui s'y sont tenues. Ecole fondée par Paoli. En 1554 les Corses et les Français y furent battus par les Génois-Allemands. Patrie de Gaspari général au service de la Moldavie. Autres communes : *Bislinchi* (515 h.) souvenir de Vignale aumônier de Napoléon à Sainte-Hélène ; *Castinetta* patrie du fier Ambrosi dit Castinetta, un des héros de la Guerre de l'Indépendance ; de Nicodème Pasqualini qui en 1774 essaya de soulever la Corse contre la France ; *Gavignano* (508) ; *Castello-di-Rostino* (545 h.) patrie des Valentini ; *Valle-di-Rostino* (555 h.) ; *Saliceto* (170 h.) patrie du Conventionnel Saliceti.

SAGONTINES, femmes de Sagonte (ville espagnole 9.000 h.) célèbres par l'énergique résistance qu'elles opposèrent en 219 (avant J.-Ch.) à Annibal. Le guerrier carthaginois détruisit la ville.

SAIDA, mot arabe : joie.

SAINTES (canal des) passage entre un groupe d'îlots fortifiés (Les Saintes) dans les Antilles Françaises.

SAINTE-MARIE-SICCHE, anciennement « *fief* » d'*Ornanò* ». De nos jours les communes de ce canton,

l'un des plus vastes et des plus riches de Corse, ont les appellations : *Sainte-Marie-Sicché* (800 h.) ch.-l. du canton. Maison où naquit Vannina la malheureuse épouse de Sampiero ; *Albitreccia* (617) ; *Campo* (520 h.) ; *Cognocoli-Montichi* (573 h.) ; *Coti-Chiavari* (666 h.) ancien pénitencier agricole ; *Forciolo* (402 h.) ; *Frassetto* (916 h.) ; *Grossetto-Prugna* (649 h.) ; *Guarguale* (343 h.) ; *Pietrosella* (216 h.) ; *Pila-Canate* (841 h.) ; *Quasquara* (360 h.) ; *Serra-di-Ferro* (647 h.) Ruines du château de Forcone ; *Cardo-Torgia* (42 h.) ; *Urbalacone* (201 h.) qui fut dans les temps une grande ville, eaux thermales ; *Zigliara* (626 h.) ; *Azilone-Ampazza* (510 h.) Dans le bois de « *Cepponiello* » sont les restes du château de Locari. Près de ce village ruines de *Calcinajo*, qui donna en 1342 un évêque à Ajaccio.

SALICETI (Antoine-Christophe 1757-1808), né à Saliceto. Membre de la Convention et du Conseil des Cinq Cents. Commissaire du Peuple. Ministre d'Etat à Naples où il fut assassiné.

SALICETI (abbé) patriote corse. Quelques jours après l'échaffourée d'Oletta, l'abbé Saliceti fut tué au combat de Saint-Florent.

SALOGNO (voir Marignana).

SERRA (piève di) (actuellement canton de Moïta). *Moïta* (626 h.) ; *Aléria* (793 h.) ; ancienne capitale de l'île fondée par Sylla ; *Ampriani* (88 h.) ; *Matra* (363 h.) patrie des généraux de Matra, célèbres dans l'Histoire Corse ; *Pianello* (584 h.) ; *Tallone* (608 h.) patrie des Lepidi ; *Zalana* (832 h.) ; *Zuani* (507 h.) Tours moyennageuses.

SOLLACARO, commune du canton de Petreto-Bichisano. Ruines du château de Vincentello d'Istria, décrites par Mérimée, Alexandre Dumas.

SOVERIA (114 h.) commune du canton d'Omessa. Patrie des Cervoni. Le canton d'Omessa comprend outre le ch.-l. *Omessa* (787 h.) demeures des Caporali ; *Castiglione* (200 h.) *Castirla* (324 h.) *Piedigri-gio* (255 h.) *Popolasca* (107 h.) *Prato* (190 h.) patrie de l'historien Nasica.

THEODORE I^{er} ou baron Théodore de Neuhoff, né à Metz en 1690. Proclamé roi de Corse le 15 avril 1736. Mort à Londres, le 11 décembre 1756. Au cours de son règne de neuf mois il se conduisit en roi.

Réalisant l'union des patriotes corses, il prépara la victoire finale sur Gênes.

VAUX (Noël de Jourda, comte de), né au château de Vaux près du Puy-en-Velay en 1705 mort à Grenoble en 1788. S'est distingué en Corse, à Prague, à Fontenoy, aux sièges de Tournai et de Bruxelles. En 1759 il force le prince Ferdinand à lever le siège de Göttingue et en 1769 par sa victoire de Ponte-Nuovo il soumet la Corse. Il obtint le bâton de maréchal de France en 1783.

VECCHIO, rivière de la région de Venaco ; se jette dans le Tavignano.

VENACO, ch.-l. de canton 1.700 h. l'antique *Venicium*. Au moyen âge, Venaco était la capitale de la Corse. Patrie du professeur Stefani de l'Université de Corte, de l'historien Giacobbi, du général Stefani. Autres communes *Vivario* (1.010 h.) Patrie du pape Formose ; de Telamone commandant des flottes du pape ; de Barthélémy de Vivario ; de Costa ; du médecin Pantalacci dit Pretone. *Muracciolo* (300 h.) ; *Saint-Pierre* (210 h.) château de Pozzo-di-Borgo ; *Casanova* (255 h.) ; *Poggio* (521 h.)

VIVARIO (voir Venaco).

ZICAVO. — *Zicavo* (1.568 h.) ch.-l. de canton ; patrie du général Paganelli au service de la République de Venise. Berceau de la famille Abbatucci. Autres communes : *Ciamanacce* (651 h.) ; *Corrano* (511 h.) ; *Cozzano* (1.115 h.) ; *Guitera* (343 h.) bains ; *Palneca* (1.729 h.) ; *Sampolo* (533 h.) ; *Tasso* (558 h.) *Zevaco* (548 h.) patrie de l'abbé Poggi aumônier de Napoléon I^{er}.

ZUANI (voir Serra).

FIN

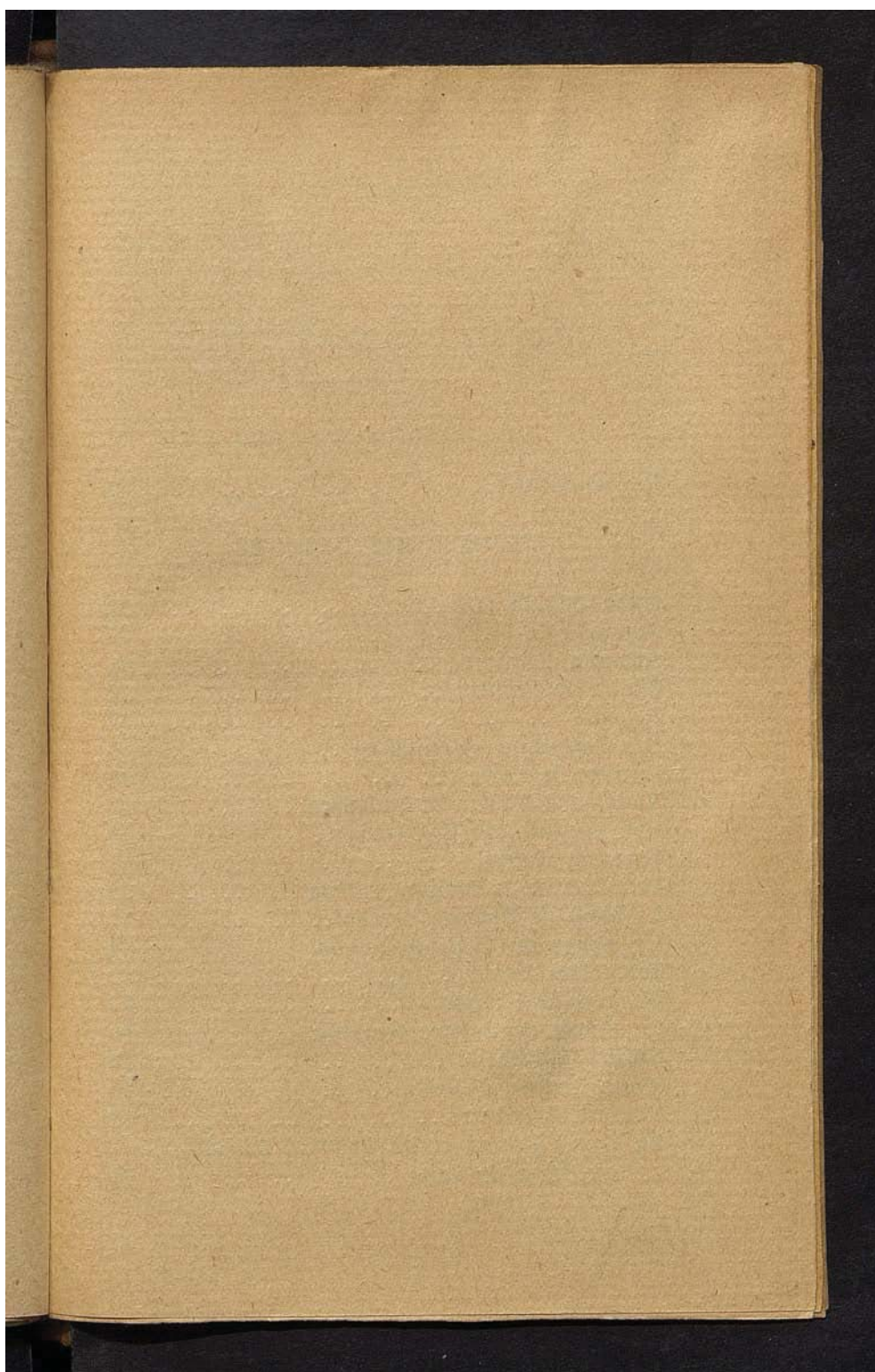


TABLE DE MATIÈRES

Introduction	7
----------------------	---

FEMMES HISTORIQUES

Corsa Babula	23
Anagalla	25
Adelasia d'Arborea	27
Sibilia de Franchi	29
Arienta	32
Nos Sagontines (Bonifacio)	35
Lucrece de Levie	39
Vannina d'Ornano et Sampiero	42
Nos Sagontines (Calenzana)	47
Faustine Caffori	50
Le Siège de la Maison Tuffela	53
La Mère de Thomas Cervoni	57
La Veuve du Général Cervoni	59
Joséphine Jacobi	62
Marguerite Paccioni	64
La Veuve de Joseph Masseria	66
Roxane Serpentine	70
Marie Gentile, d'Oletta	73
Nocenza Abbatucci	77
La Veuve Brulon et les Femmes Calvaises au Siège de Calvi	79

TABLE DES MATIÈRES

151

Louise Antonini	88
Marie Lætitia, mère de l'Empereur	90
Les Napoléoniennes	93
La Sultane Davia	96
Les Femmes du Fium'Orbo	99
La duchesse d'Abrantès	102

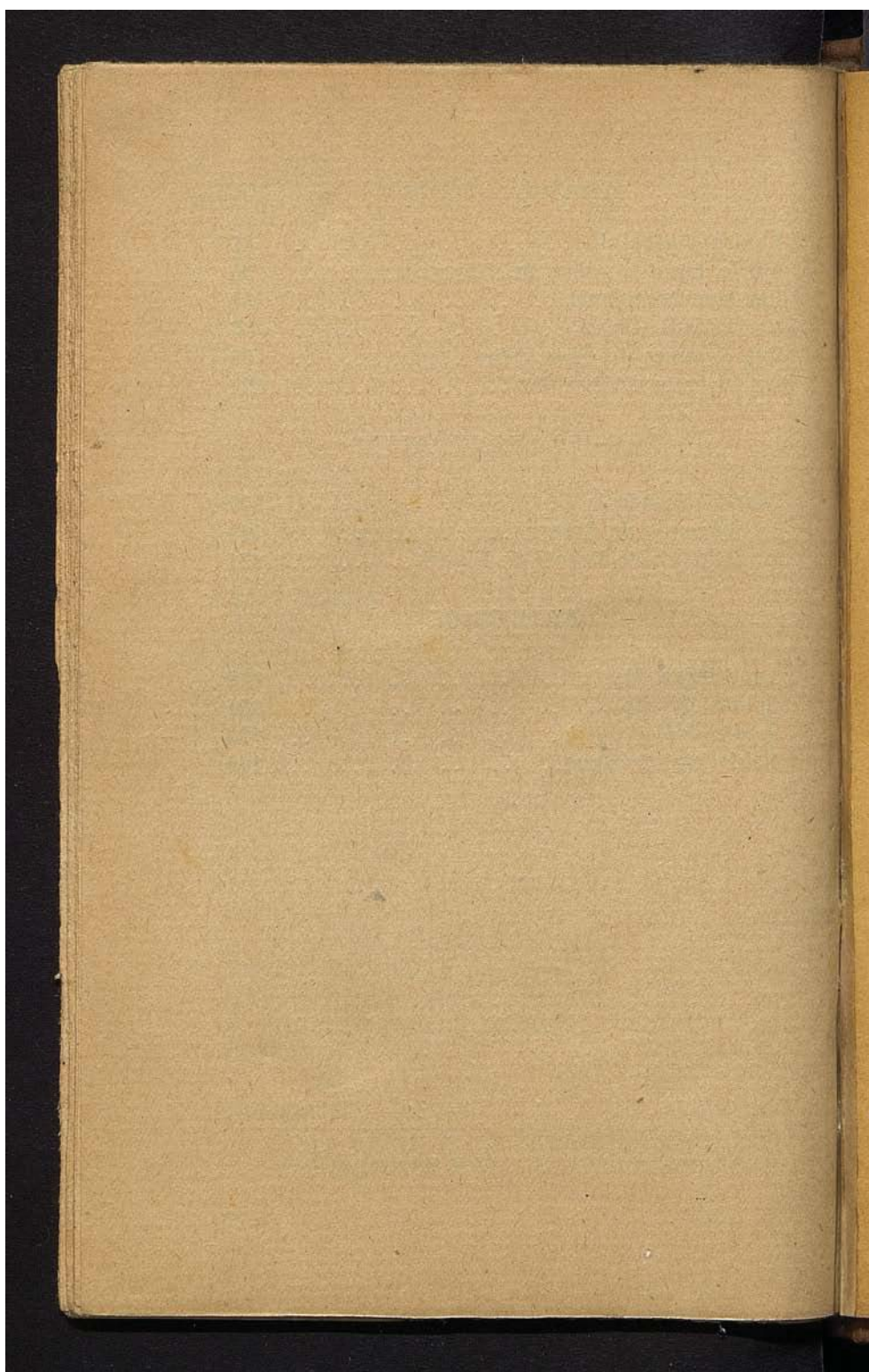
FEMMES LEGENDAIRES

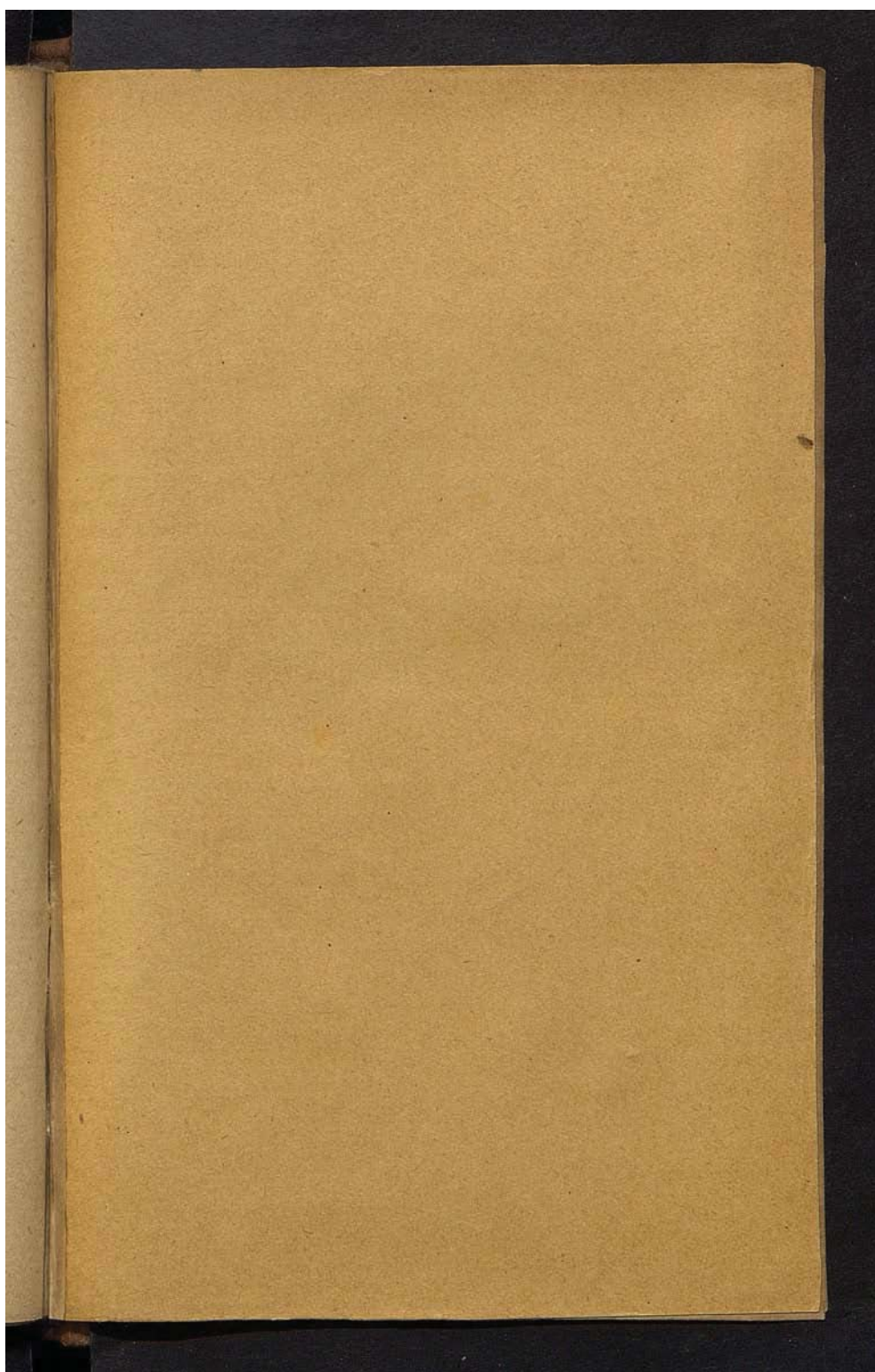
Bianca Ramasola	109
La Légende de Serena	119
La Légende de Rosola de Figari	121

APPENDICE

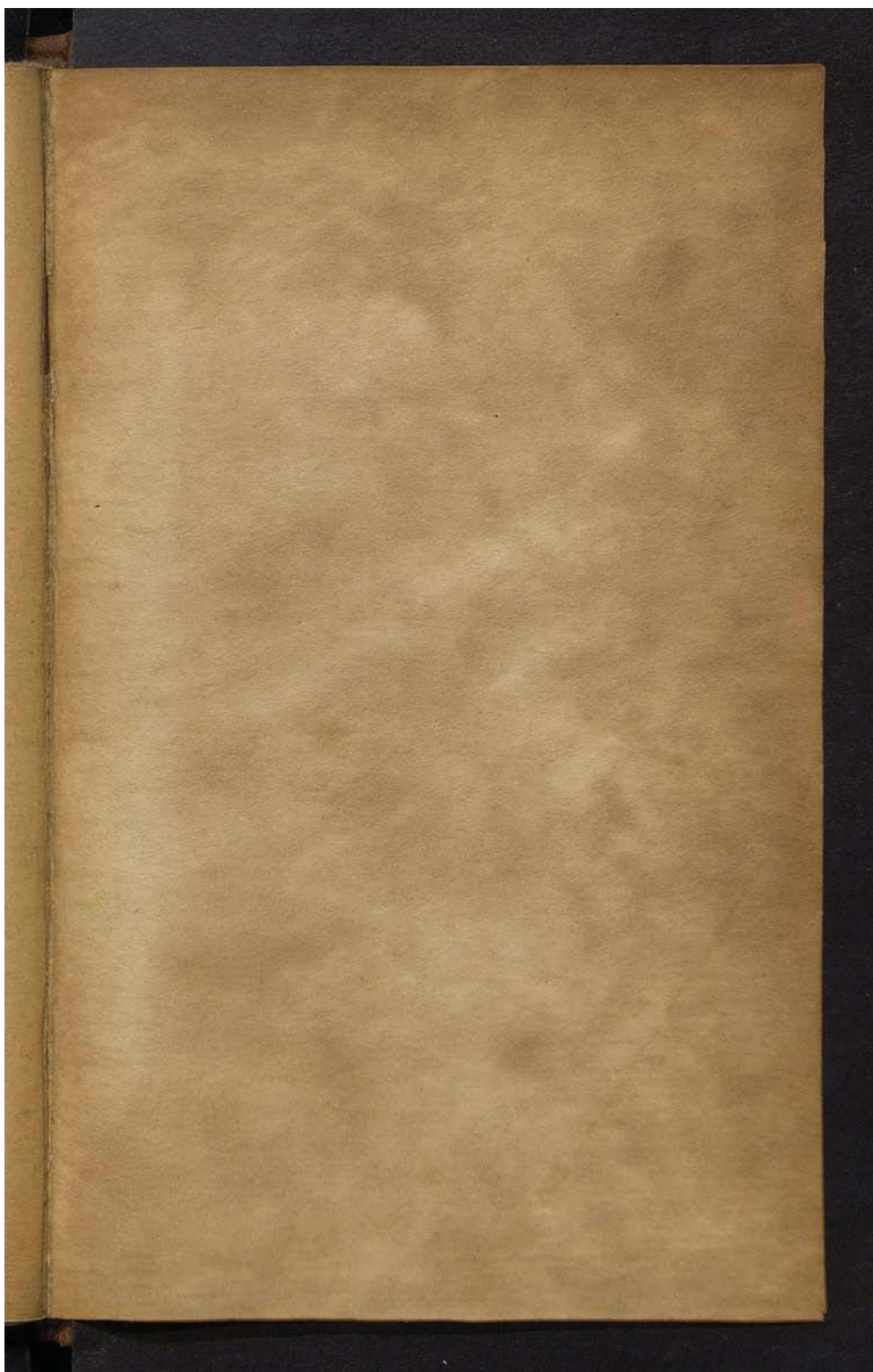
La Vierge Marie	129
Sainte Dévote	131
Sainte Julie	133
Table alphabétique.. .. .	135

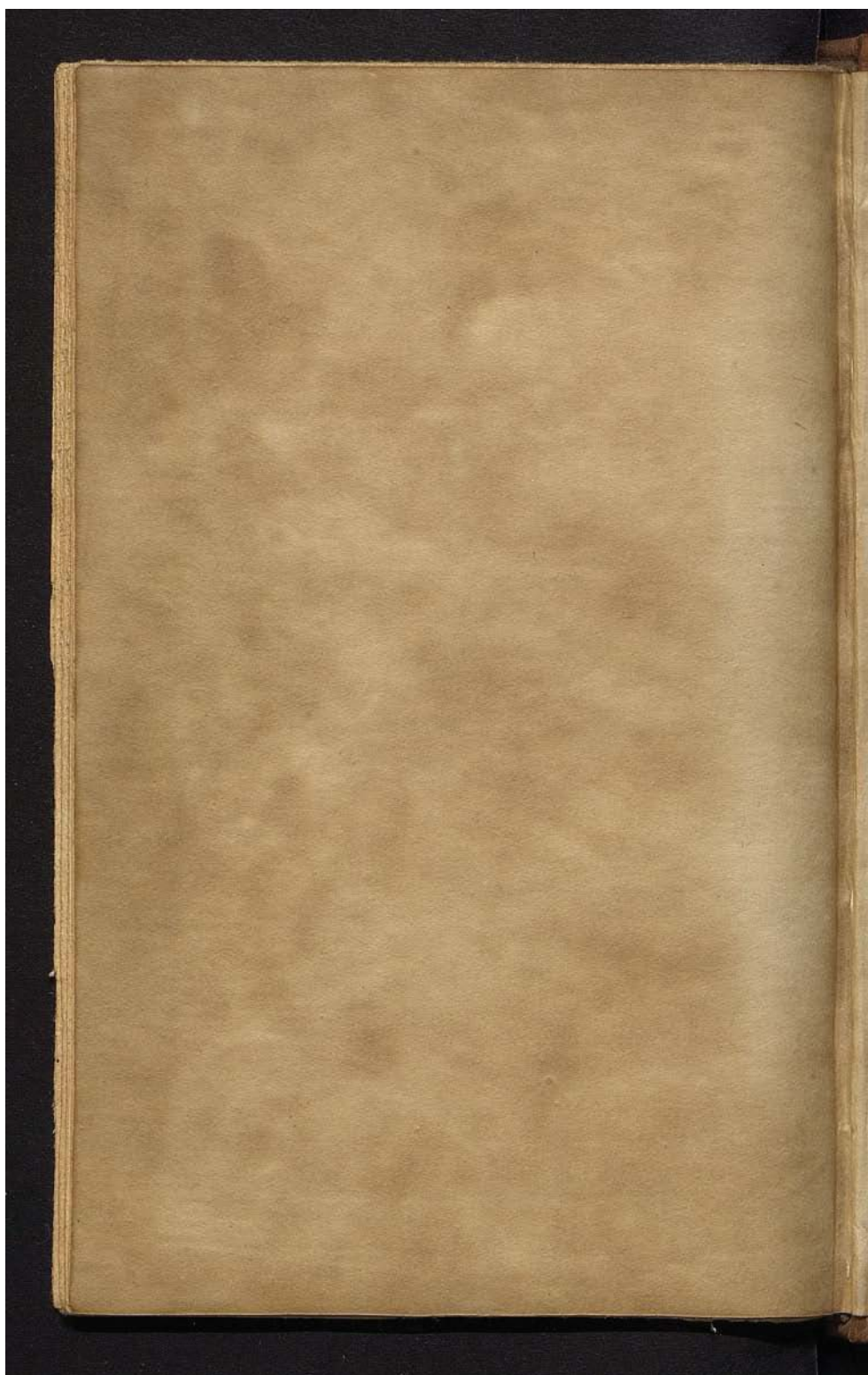


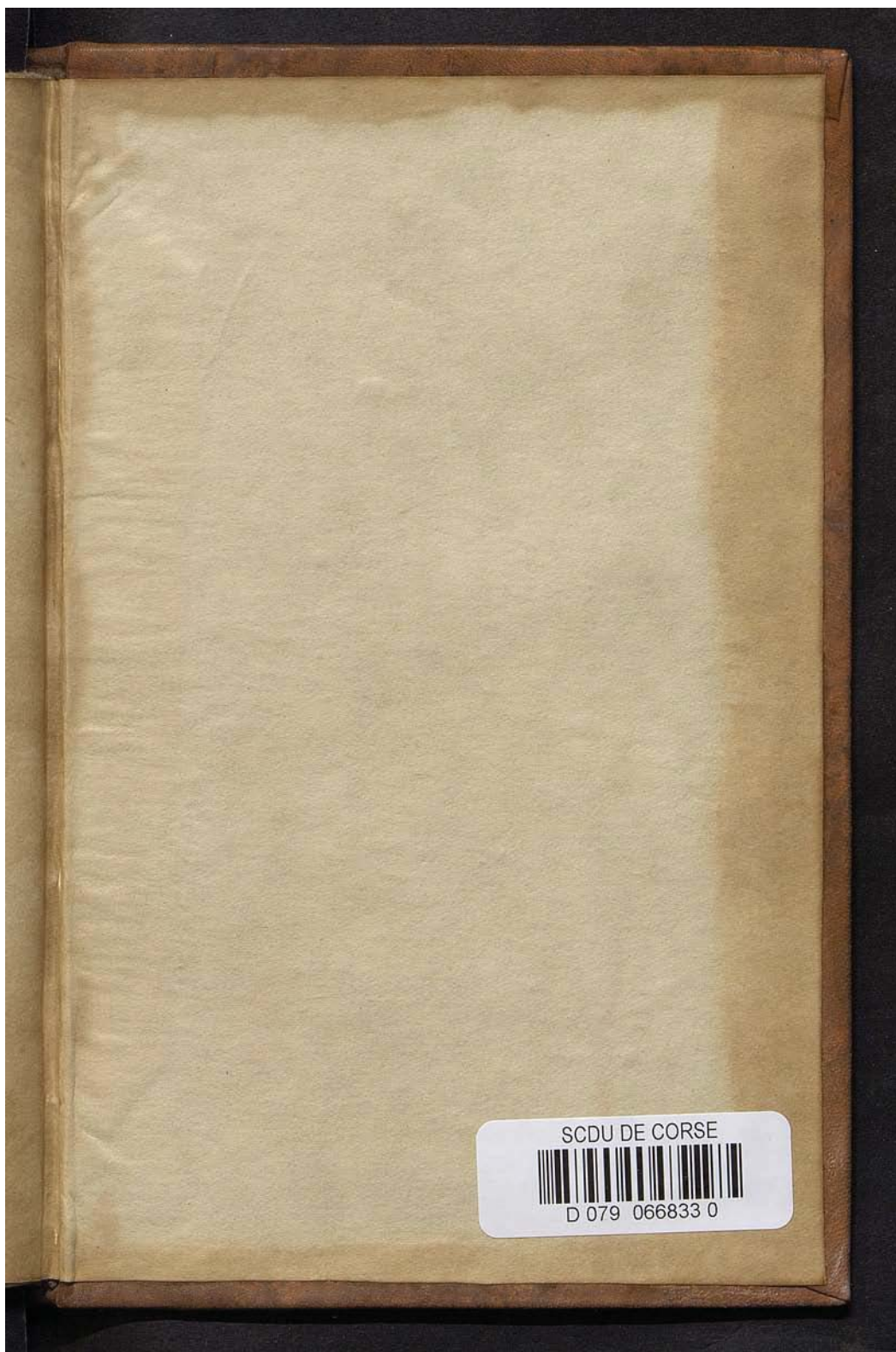




Imp. de la NOUVELLE CORSE
34, Cours Napoléon — AJACCIO







SCDU DE CORSE



D 079 066833 0

